ANNÉE N° 137 NOUVELLE SÉRIE 1er FÉVRIER 1925

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

RÉDACTION & ADMINISTRATION
, RUE DE GRENELLE, PARIS-VIe. TÉL. : FLEURUS 12-27
E NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. 25 — ÉTRANGER : 4 FR. 75

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : FLEURUS 24-84

DU C. SEINE 35.806

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait la demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GENÉRALE, ROMANS, ETC.

1. M. ACHARD. Malborough s'en va-t-en guerre 7.50
2. H. BORDEAUX. Le sens de la vie et l'idée de l'ordre. 7.50
3. CH. DERENNES. Bellurot.. .. 6 fr.
4. CH. DERENNES. L'enfant dans l'herbe. Prix 7.50
5. DES GACHONS. Les patins de Gargantua 7.50
6. J. GRAVIGNY. Montmartre en 1925. Prix .. .. 12 fr.
7. TH. HEYWOOD. Une femme tuée par la douceur.. .. .. 2.75
8. RUDYARD KIPLING. Contes choisis. Prix.. .. .. 15 fr.
9. V. LITSCHFOUSSE. Alain ou les Vertus guerrières .. .. 6 fr.
10. CH. MAURRAS. La musique intérieure. Prix 7.50
11. FRANÇOIS MAURIAC. Le désert de l'amour 7.50
12. F. MYSOR. Va'hour l'Illuminé.. 7 fr.
13. A. OBEY. L'orgue du stade .. 7.50
14. RABINDRANATH TAGORE. A quatre voix.. .. .. 10 fr.
15. REGISMANSET. Couronné par l'Académie Goncourt 7.50
16. G. REUILLARD. Le Réprouvé .. 7 fr.
17. L. ROMIER. Explication de notre temps. Prix.. .. .. 12 fr.
18. THIERRY SANDRE. Mousseline. 7.50
19. EDOUARD SCHNEIDER. Eleonora Duse. Prix 7.50
20. NICOLAS SÉGUR. Conversations avec Anatole France 7.50
21. ANTONE TCHEKHOV. Trois ans. 7.50

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

22. Voyage de BOUGAINVILLE .. 10 fr.
23. MAURICE BUSSET. La Technique moderne du bois gravé .. .. 18 fr.
24. Dr CABANES. L'intimité de l'Empereur. Prix .. .. 15 fr.
25. Sir JAMES GEORGE FRAZER. Le Folklore dans l'ancien testament. 7.50
26. G. GILES NICAUD. Le raid merveilleux de Pelletier-Doisy.. .. .. 8 fr.
27. E. HERRIOT. La Doctrine française. Prix .. .. 4 fr.
28. E. LAUVRIÈRE. La Tragédie d'un peuple .. .. 50 fr.
29. GILLES NORMAND. Les avenues du pouvoir.. .. .. 30 fr.

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

30. JACQUES BAINVILLE. Heurs et malheurs des français.. .. .. 25 fr
31. Œuvres de FRANCIS JAMMES (tome IV). Prix.. .. .. 18 fr.

RÉIMPRESSIONS

32. FRANCIS CARCO. L'équipe (édition définitive, revue et augmentée) 7.50
33. F. PAYEN. Anthologie des avocats français. .. .. 15 fr.
34. P. VALERY. Eupalinos 7.50

VOIR CI-APRÈS LE BULLETIN DE COMMANDE

★

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

35. J. AJALBERT. Autour des cartons de Beauvais .. .. 7 fr.
36. BAKST. L'œuvre du Maître .. 600 fr.
37. M. BARRÈS. En Provence .. 160 fr.
38. H. BÉRAUD. Le vitriol de lune. 30 fr.
39. TRISTAN BERNARD. Le cercle enchanté. Prix .. .. 60 fr.
40. A. BLUM. L'œuvre gravé d'Abraham Bosse . .. . 50 fr.
41. J. BOCCACE. Décaméron .. 100 fr.
42. J. GIRAUDOUX. Promenade avec Gabrielle .. .. épuisé
43. R. KIPLING. Les sept mers .. 10 fr.
44. P. LOTI. La mort de Philae.. 250 fr.
45. E. MAGNE. Ninon de Lenclos. 60 fr.
46. A. MARAVAL-BERTHON. Chants du Hoggar .. .. 10 fr.
47. R. COX. Les soieries d'art .. 40 fr.
48. ROLAND DORGELÈS. Le réveil des morts. Ill. par PIERRE FALKE. 168 fr.
49. Encyclopédie de l'ornement. 650 fr.
50. L. FABRE. Bassesse de Venise. 10 fr.
51. J. FAYARD. Le monde où l'on s'abuse. Prix .. .. 25 fr.
52. Mme DE FLANDREYSY et M. G. BOULANQUET. Le taureau Camargue. 100 fr.
53. F. GACHOT. Jeux de Dames.. 10 fr.
54. P. GERALDY. Toi et moi. Ill. de LAPRADE .. .. 75 fr.
55. A. MAUROIS. Ariel. Ill. de HERMINE DAVID .. .. 66 fr.
56. CH. MAURRAS. La sagesse de Mistral. Prix .. .. 125 fr.
57. CH. MAURRAS. La République de Martigues .. .. 160 fr.
58. Œuvres de J. RACINE (tome II). 35 fr.
59. R. ROLLAND. Jean-Christophe. Ill. par FRANS MASEREEL. 5 vol .. 560 fr.
60. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paul et Virginie. .. .. 195 fr.
61. R. VITRAC. Les mystères de l'amour. Prix .. .. épuisé.

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUS LES VOLUMES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

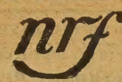
NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles.

DITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
13, RUE DE GRENELLE, PARIS VI° — FLEURUS 12-27
REGISTRE DU COMMERCE DE LA SEINE N° 35.806



LES AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE

EXERCICE 1925

(Janvier 1925-Décembre 1925)

Réellement imprimés les premiers sur papier pur fil, numérotés, comportant ıe justification de leur tirage (très limité), ces exemplaires se diffé-ncient des volumes ordinaires par une couverture spéciale. On sait que les emières éditions se reconnaissent habituellement par l'absence de mention édition ou de chiffre sur la couverture ; il nous a paru plus logique de faire gurer sur les nôtres la mention « Édition Originale ».

La publication à l'avance d'un programme de l'exercice prochain, aussi mplet que possible, a été bien accueillie par tous ; nons nous efforcerons de nous conformer aussi exactement que nous le permettront les circonstances. Si d'autre ırt, dans le courant de l'exercice, nous sommes amenés à envisager la publication ouvrages non mentionnés au présent programme, nous les annoncerons par une rculaire et par une insertion dans la Bibliographie de la France, *à dater desquelles ous noterons les souscriptions dans l'ordre où elles nous parviendront.*

Nous ne nous sommes jamais adressés aux bibliophiles comme à des spécula-urs, uniquement préoccupés de la plus-value possible d'une édition, mais nous ous plaisons à considérer les Amis de l'Édition Originale comme des collabora-urs associés au succès de nos efforts pour révéler les auteurs nouveaux et aintenir la réputation dont jouit notre firme auprès du public lettré.

Il arrive que l'édition originale de certains ouvrages, accueillis avec une faveur arquée, acquiert de ce fait une valeur très supérieure au prix de souscription ; ous en sommes heureux pour nos souscripteurs et nous y voyons la consécration atérielle du choix judicieux auquel nous nous appliquons constamment.

Les personnes qui ont souscrit à la **série A,** témoignant ainsi qu'elles enten-aient nous accorder ou nous continuer une confiance totale, n'ont pas eu lieu e le regretter.

Quant aux **séries B et C,** elles ont été créées pour permettre à chacun de alculer son effort en raison de ses facultés ou de ses préférences, Mais il nous a été ouvent impossible de donner satisfaction aux souscripteurs de ces deux catégories ui désiraient se procurer l'édition originale d'un ouvrage qu'ils avaient aupara-ant écarté de leur sélection. En effet, le tirage de nos éditions originales est

SOUSCRIPTION A .. .. l'exemplaire 18 fr

Les souscripteurs à cette série reçoivent tous les ouvrages publiés au cours d'un exercic

SOUSCRIPTION B — de 12 à 29 ouvrages différents .. .. l'exemplaire 22 fr

Les souscripteurs à la série **B** sont priés de rayer les titres des ouvrages qu'ils ne désirent pas recevo

I. Ouvrages annoncés au programme des exercices 1924 et antérieurs et non encore parus

NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES	NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES
....	R. ALLARD. L'Amour dans le Métro, R.	....	LEAUTAUD. Le Théâtre de Maur Boissard, L.
....	J.-R. BLOCH. La Nuit Kurde, R.	....	P. MAC ORLAN. Le Quai d Brumes (1), R.
....	J.-R. BLOCH. Le Paradis des Conditions humaines (Second livre de Contes). C.	....	St MALLARMÉ. Igitur, P.
....	R. BOYLESVE. Qui voyez-vous ? R.	....	E. MARSAN. Les Chambres plaisir, R.
....	P. BRACH. La Protégée, R.	....	R. MARTIN DU GARD. Les Th bault IV, R.
....	A. COHEN. La Vie des Juifs, I (1), R.	....	G. MEREDITH. La Carrière de Be champ, R.
....	F. FLEURET. La Merveilleuse Invention de Jim Click, R.	....	H. POURRAT. Le mauvais Garçon
....	G. GABORY. La Panthère des Batignolles, R.	....	J. PREVOST. Plaisirs des Sports
....	R. HONNERT. Anna, R.	....	M. PROUST. Albertine disparue
....	Max JACOB. Ange ou Femme et la Maison hantée (1), R.	....	A. RIMBAUD. Ebauches, P.
....	Max JACOB. Un recueil de Contes.	....	J. ROMAINS. Un roman.
....	A. JOSIPOVICI. L'Ami Gadouss (1), R.	....	A. SALMON. Créances, P.
....	A. JOSIPOVICI. Un roman (1), R.	....	A. SALMON, Rue des Blancs-Ma teaux, R.
....	J. KESSEL, Bouddah Porte-glaive, R.	....	J. SUPERVIELLE. Entre deux Ciels
....	J. KESSEL. Les Maisons du Passant, R.	....	P. VALERY. Un volume d'Essais
....	J. DE LACRETELLE. La Bonifas (1), R.		

(1) *Les désignations ci-dessus d'ouvrages de MM. Cohen, Josipovici, de Lacretelle et Mac Orl remplacent celles qui figuraient sur le prospectus-programme de l'exercice 1924.*

N. B. très important. — Le nombre d'ouvrages indiqué { * *tient compte* / * *ne tient pas compte* } souscriptions faites précédemment pour l'exercice 1924 et antérieurs.

* Rayer la formule inutile.

II. Ouvrages nouveaux annoncés pour l'exercice 1925

Pour savoir les volumes nouvellement souscrits qui rentrent dans la série **B**, le souscripteur po tenir compte des ouvrages de l'exercice 1924 déjà souscrits dans la série **B** au cours de l'année 19

NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES	NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES
....	M. ACHARD. Une Comédie, T.	....	R. HONNERT. Dies Iræ, R.
....	ALAIN. Souvenirs de Jules Lagneau, L.	....	J. KESSEL. Les Captifs, R.
....	L. ARAGON. Le Paysan de Paris, R.	....	Bernard LECACHE. Jacob, R.
....	Marcel ARLAND. Monique, R.	....	A. LUNEL. Occasions, C.
....	A. BEUCLER. La Ville Anonyme, R.	....	R. MARTIN DU GARD. La Gonfle
....	J.-R. BLOCH. Jean de Moravie, R.	....	St. PASSEUR. La Maison ouverte
....	Pierre BOST. Un roman.	....	P. PIA. Les Barrières, R.
....	Louis CODET. Louis l'Indulgent, R.	....	G. DE POURTALES. Montclar, R.
....	Louis CODET. Chansons, P.	....	M. PROUST. Chroniques, L.
....	D. COMBETTE. L'isolement, R.	....	M. PROUST. A la recherche du te perdu, VII, R.
....	J. CONRAD. Cœur de Ténèbres, R.	....	P. REVERDY. Un roman.
....	J. CONRAD. Six Contes, C.	....	J. RIVIERE. Nouvelles Etudes, L
....	B. CREMIEUX. XX° Siècle (2° série), L	....	J. ROMAINS. Le Mariage de Le Tr hadec — La Scintillante, T.
....	R. CREVEL. Les Gestes sans joie, R	....	A. SALMON. Carreaux, P.
....	L. DURTAIN. Ma Kimbell, R.	....	A. SAND. Pour remettre à Franck
....	L. FABRE. Le Tarramagnou, R.	....	T. SANDRE. L'Eglantine, R.
....	Ramon FERNANDEZ. Messages, L.	....	T. SANDRE. Le Camélia, R.
....	F. FLEURET. L'Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie, R.	....	J. SUPERVIELLE. Voleur d fants, R.
....	W. FRANCK. City Bloc, R.	....	R. TAGORE. Mashi, R.
....	F. GACHOT. La Vie en Désordre, R.	....	E. TISSERAND. Second Cabine Portraits, C.
....	A. GIDE. Les Faux-Monnayeurs, R.	....	Jean VARIOT. Les Coursiers Sainte-Hélène, R.
....	G. GIRARD. La Dictature du Prolétariat.	....	Jean VARIOT. Clair-Obscur, R.
....	P. HAMP. La Maison avant tout, T.	....	B. ZIMMER. Un roman, R.
....	P. HAMP. Une nouvelle Fortune, R.		
....	R. HONNERT. Monte Carlo, R.		

BULLETIN D

Notes très importantes

(1) Exemplaires numérotés sur papier pur fil Lafuma Navarre, brochés sous couvertures spécia
(2) Dans le cas où le nombre des ouvrages publiés au cours d'un exercice serait *inférieur* à 30, souscripteurs de la *Souscription A* bénéficieront néanmoins du tarif prévu.
Dans le cas où le nombre des ouvrages publiés au cours d'un exercice serait *supérieur* à 30, souscripteurs ont droit à autant d'exemplaires de chacun, au prix de 18 fr., qu'ils ont pris *Souscription A*.

* inscrire ici le nombre de souscriptions distinctes.
** inscrire ici le nombre d'exemplaires.

SOUSCRIPTION C* | moins de 12 ouvrages différents.. l'exemplaire 25 fr.

Les souscripteurs à la série C sont priés de rayer les titres des ouvrages qu'ils ne désirent pas recevoir.

I. Ouvrages annoncés au programme des exercices 1924 et antérieurs et non encore parus

NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES	NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES
	R. ALLARD. L'Amour dans le Métro, *R.*		LEAUTAUD. Le Théâtre de Maurice Boissard, *L.*
	J.-R. BLOCH. La Nuit Kurde, *R.*		P. MAC ORLAN. Le Quai des Brumes (1), *R.*
	J.-R. BLOCH. Le Paradis des Conditions humaines (Second livre de Contes), *C.*		St. MALLARMÉ. Igitur, *P.*
	R. BOYLESVE. Qui voyez-vous ? *R.*		E. MARSAN. Les Chambres du plaisir, *R.*
	P. BRACH. La Protégée, *R.*		R. MARTIN DU GARD. Les Thibault IV, *R.*
	A. COHEN. La Vie des Juifs, I (1), *R.*		G. MEREDITH. La Carrière de Beauchamp, *R.*
	F. FLEURET. La Merveilleuse Invention de Jim Click, *R.*		H. POURRAT. Le mauvais Garçon, *R.*
	G. GABORY. La Panthère des Batignolles, *R.*		J. PREVOST. Plaisirs des Sports, *R.*
	R. HONNERT. Anna, *R.*		M. PROUST. Albertine disparue, *R.*
	Max JACOB. Ange ou Femme et la Maison hantée (1), *R.*		A. RIMBAUD. Ebauches, *P.*
	Max JACOB. Un recueil de Contes.		J. ROMAINS. Un roman.
	A. JOSIPOVICI. L'Ami Gadouss (1), *R.*		A. SALMON. Créances, *P.*
	A. JOSIPOVICI. Un roman (1), *R.*		A. SALMON. Rue des Blancs-Manteaux, *R.*
	J. KESSEL. Bouddah Porte-glaive, *R.*		J. SUPERVIELLE. Entre deux Ciels, *P.*
	J. KESSEL. Les Maisons du Passant, *R.*		P. VALERY. Un volume d'Essais, *L.*
	J. DE LACRETELLE. La Bonifas (1), *R.*		

(1) *Les désignations ci-dessus d'ouvrages de MM. Cohen, Josipovici, de Lacretelle et Mac Orlan remplacent celles qui figuraient sur le prospectus-programme de l'exercice 1924.*

N. B. très important. — Le nombre d'ouvrages indiqué { * *tient compte* / * *ne tient pas compte* } des souscriptions faites précédemment pour l'exercice 1924 et antérieurs.
* Rayer la formule inutile.

II. Ouvrages nouveaux annoncés pour l'exercice 1925

Pour savoir les volumes nouvellement souscrits qui rentrent dans la série B, le souscripteur peut tenir compte des ouvrages de l'exercice 1924 déjà souscrits dans la série B au cours de l'année 1924.

NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES	NOMBRE D'EX. DÉSIRÉ POUR CHAQ. OUVR.	NOMS D'AUTEURS ET TITRES DES OUVRAGES
	M. ACHARD. Une Comédie, *T.*		R. HONNERT. Dies Iræ, *R.*
	ALAIN. Souvenirs de Jules Lagneau, *L.*		J. KESSEL. Les Captifs, *R.*
	L. ARAGON. Le Paysan de Paris, *R.*		Bernard LECACHE. Jacob, *R.*
	Marcel ARLAND. Monique, *R.*		A. LUNEL. Occasions, *C.*
	A. BEUCLER. La Ville Anonyme, *R.*		R. MARTIN DU GARD. La Gonfle, *T.*
	J.-R. BLOCH. Jean de Moravie, *R.*		St. PASSEUR. La Maison ouverte, *T.*
	Pierre BOST. Un roman.		P. PIA. Les Barrières, *R.*
	Louis CODET. Louis l'Indulgent, *R.*		G. DE POURTALES. Montclar, *R.*
	Louis CODET. Chansons, *P.*		M. PROUST. Chroniques, *L.*
	D. COMBETTE. L'isolement, *R.*		M. PROUST. A la recherche du temps perdu. VII, *R.*
	J. CONRAD. Cœur de Ténèbres, *R.*		P. REVERDY. Un roman.
	J. CONRAD. Six Contes, *C.*		J. RIVIERE. Nouvelles Etudes, *L.*
	B. CREMIEUX. XX[e] Siècle (2[e] série), *L*		J. ROMAINS. Le Mariage de Le Trouhadec — La Scintillante, *T.*
	R. CREVEL. Les Gestes sans joie, *R*		A. SALMON. Carreaux, *P.*
	L. DURTAIN. Ma Kimbell, *R.*		A. SAND. Pour remettre à Franck, *R.*
	L. FABRE. Le Tarramagnou, *R.*		T. SANDRE. L'Eglantine, *R.*
	Ramon FERNANDEZ. Messages, *L.*		T. SANDRE. Le Camélia, *R.*
	F. FLEURET. L'Histoire de la bienheureuse Raton, fille de joie, *R.*		J. SUPERVIELLE. Voleur d'Enfants, *R.*
	W. FRANCK. City Bloc, *R.*		R. TAGORE. Mashi, *R.*
	F. GACHOT. La Vie en Désordre, *R.*		E. TISSERAND. Second Cabinet de Portraits, *C.*
	A. GIDE. Les Faux-Monnayeurs, *R.*		Jean VARIOT. Les Coursiers de Sainte-Hélène, *R.*
	G. GIRARD. La Dictature du Prolétariat.		Jean VARIOT. Clair-Obscur, *R.*
	P. HAMP. La Maison avant tout, *T.*		R. ZIMMER. Un roman, *R.*
	P. HAMP. Une nouvelle Fortune, *R.*		
	R. HONNERT. Monte Carlo, *R.*		

SOUSCRIPTION

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

déclare souscrire à l'édition originale (1) *des ouvrages désignés par moi ci-dessus, et dans les conditions suivantes :*

* .... **Souscription A** (2) (tous les ouvrages de l'exercice, à 18 fr. l'exemplaire) ;
* .... **Souscription B** (de 12 à 29 ouvrages différents, « 22 fr. l'exemplaire) ;
** .... **exemplaires de la Souscription C** moins de 12 ouvrages différents, à 25 fr. l'exemplaire, désignés par moi dans le tableau correspondant).

.............................., *le* *192*

SIGNATURE :

strictement déterminé par le chiffre des souscriptions reçues à l'avance, et ce chiffre lui-même est limité. *C'est-à-dire qu'**aucune de nos éditions originales,** quelle que soit la notoriété de l'auteur ou le succès escompté du livre, **ne sera tirée à plus de 1200 exemplaires.***

Nous engageons nos souscripteurs à consulter attentivement le programme de l'exercice 1925, ainsi que les conditions de souscription. Mais nous attirons une fois de plus leur attention sur l'avantage *qu'ils trouveront à faire tous leurs achats et souscriptions par l'intermédiaire de leur libraire habituel.* Ils s'épargneront ainsi les frais et les soucis d'une correspondance.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Tout souscripteur est libre de choisir les ouvrages qui lui conviennent dans la liste ci-après. Le prix varie selon le nombre des ouvrages différents souscrits.

A. — Souscription à tous les ouvrages .. Prix du volume. 18 fr.
B. — Souscription de 12 à 29 ouvrages .. Prix du volume. 22 fr.
C. — Souscription à moins de 12 ouvrages. Prix du volume. 25 fr.

Note. — En ce qui concerne les souscriptions déjà passées relativement à des volumes annoncés aux programmes des exercices 1924 et antérieurs, les exemplaires continueront à être facturés aux conditions de la souscription.

= Lorsqu'un ouvrage complet forme plusieurs volumes, chacun de ces volumes compte pour un ouvrage différent.

= ***Les ouvrages annoncés au programme de l'exercice précédent et dont les circonstances ont retardé la publication peuvent entrer en ligne de compte dans les souscriptions au présent exercice dans les conditions exposées ci-après. Ils seront toutefois facturés au prix indiqué au moment de la souscription.***

Les souscripteurs de toute catégorie qui ne renouvelleraient pas leur souscription au présent exercice, recevront au prix de leur souscription et au fur et à mesure de leur parution, les ouvrages auxquels ils avaient souscrit et dont la publication s'est trouvée retardée.

ORDRE DE PRIORITÉ

En raison du tirage limité de nos éditions originales, les souscriptions prendront rang dans l'ordre suivant : souscription A — souscription B — souscription C — et suivant la date d'envoi des bulletins.

Voir au verso le

PROGRAMME DE L'EXERCICE 1925

(*1er Janvier 1925-31 Décembre 1925*)

Nous avons fait suivre les titres des ouvrages d'initiales qui indiquent la catégorie à laquelle ils appartiennent : ***R***, Romans — ***C***, Contes et Nouvelles — ***L***, Littérature, Critique — ***P***, Poésie — ***T***, Théâtre.

(Cette liste n'est pas limitative, un certain nombre d'ouvrages dont les titres ne sont pas arrêtés étant en préparation.) D'autre part nous signalons aux Amis de l'Édition Originale que d'autres ouvrages paraissent en édition originale dans les collections " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT " " LES DOCUMENTS BLEUS ", " VIES DES HOMMES ILLUSTRES " et " TABLEAUX CONTEMPORAINS "

(*notices spéciales sur demande*).

JEUNESSE DE L'ODYSSÉE

Je me rappelle une classe de seconde où, certains jours, nous ânonnions de l'Odyssée jusqu'à midi. Un jour je me réveillai : on parlait de faim, et j'avais faim. J'écoutai la suite : on bardait de graisse des cuisses de bœuf ; on mettait à la broche les plus belles pièces ; deux vers après, le parfum de la viande rôtie sortit du grec, et l'odeur se répandit dans toute la classe. L'explication était lente ; mon estomac et mon envie criaient bien fort, pendant que les compagnons d'Ulysse dévoraient, sous mon nez, les bœufs du Soleil.

D'autres livres peuvent être des fêtes de l'esprit ; mais celui-là est une fête corporelle ininterrompue, qui me réveille les appétits, le flair, les mains et les genoux ; c'est le meilleur vin de toute la littérature humaine. Je l'ai aimé malgré Dacier, malgré Bitaubé, malgré Leconte de Lisle ; plus tard, quand j'ai su assez de grec pour lire à même, il a pu me griser en vingt lignes. Plus tard, quand de classe en classe et de programme en programme j'ai eu pioché l'Odyssée d'un bout à l'autre, elle m'a toujours présenté des vacances disponibles, m'a donné à humer cette odeur d'algue et de feu de bois, de goût d'air marin sur les lèvres, dont ses vers sont imprégnés, elle a réveillé des souvenirs de beautés culinaires et de belles lessives sur les galets.

Jamais les détails de l'existence humaine n'ont été dépeints si beaux ; aucun poème peut-être n'est aussi loin de la vie sauvage ; jamais civilisation n'a été si fière d'elle-même, si heureuse d'opposer ses œuvres à la nature. Le travail du

bois, ses outils et ses produits, y est décrit avec minutie et avec amour. Toutes les surfaces lisses sont aimables et admirables, la nature n'en produit pas : les parois d'une salle, les lames, la surface suiffée des arcs de corne plaît aux yeux comme aux mains. Le palais de Ménélas, le palais d'Alkinoos montrent un luxe de métal, sans doute le triomphe ou le rêve de cette civilisation. L'ouvrier est honoré dans sa fonction, ou plutôt tous participent aux mêmes travaux : pas d'œuvre servile, un esclavage familial. Sans doute un peu de polygamie avec les servantes corrige pour Ulysse ce que la vertu de sa femme pourrait avoir d'ennuyeux. La courtoisie et l'hospitalité suivent un cérémonial raffiné, mais toujours les princes ont plaisir à se montrer généreux : les dons d'Alkinoos refont la richesse d'Ulysse. Dans un monde où les guerres, les pirateries, les chances de la culture et du commerce bouleversent souvent la condition des personnes, les échanges sont larges et c'est prendre des assurances que de se montrer généreux. Dans les rapports entre les hommes, une seule chose, je crois, pourrait s'appeler naïveté : les héros déguisent souvent leur condition, leur vie, leurs intentions, mais presque nulle part on n'en voit un afficher des vertus qu'il n'a pas, ou refuser d'avouer la supériorité d'un autre : c'est que les vertus les plus prisées sont justement celles dont on peut être à chaque instant tenu de faire la preuve : inutile de feindre vaillance ou générosité ; bientôt, sur mer ou au combat, ou dans les jeux, on verra l'homme à l'œuvre. A défaut d'occasion sérieuse, les sports font preuve de noblesse ; belle époque ! C'est en lançant la pierre qu'Ulysse est reconnu prince par les jeunes Phéaciens, et dès qu'il a tiré une fois de l'arc dans sa maison, il faut qu'il se mette à tuer bien vite : il est tout près d'être reconnu.

On croit voir aussi dans l'Odyssée le cœur et la chair de l'homme à leur consistance la meilleure : cette civilisation très affinée ne les a point amollis ou durcis. Les aventures de ces héros ni engourdis ni raidis nous mettent la poitrine à l'aise, et sollicitent la sympathie bien plus que le

respect. Parfois ils se sentent bien au-dessous des circonstances ; Ulysse pleure dans la tempête, et n'a pas honte ; parfois ils sont transportés hors d'eux-mêmes ; on dépèce vraiment beaucoup le chevrier Mélanthios. Le courage et la bonté s'épanouissent dans les occasions moyennes ; nous ne nous sentons jamais dépassés. Et que cet homme comme nous échappe aux monstres et défie le Cyclope, cela me transportait, quand j'étais enfant. Pendant que la brute aveuglée lance autour du vaisseau ses quartiers de roc, l'homme enfin se redresse et signe sa vengeance : quand on a eu tant besoin de sa ruse, on aime se soulager.

L'intervention des Dieux m'a gêné autrefois : quand ils intervenaient contre mon Ulysse, j'étais désolé ou irrité ; quand ils intervenaient pour lui contre ses ennemis, j'étais vexé : cela me diminuait Ulysse en empêchant le *chic jeu* ; depuis, j'en ai pris mon parti : d'abord ces Dieux ne changent rien au ton et au niveau du poème : ils n'ont rien de surhumain que la force ; mais Ulysse est de plain pied avec eux pour la force d'âme et le conseil. En outre j'ai pu noter des différences.

Dans le premier des trois poèmes que distingue M. Bérard, dans la *Télémachie*, ce sont bien les Dieux, ou plutôt c'est une seule Déesse qui mène les affaires humaines. Il n'y a qu'à s'y résigner, tout en la remerciant d'être si discrète sur le choix des moyens. Dans la partie sans doute la plus belle, les *Récits chez Alkinoos*, presque toujours les Dieux s'équilibrent et s'annulent : Calypso doit céder à Zeus, Leukothéa sauve Ulysse de Poseidon, si bien qu'en fin de compte le courage, la prudence et la patience, aussi puissants que s'ils étaient seuls, décident le destin hésitant. Enfin, dans la *Vengeance d'Ulysse*, on ne voit plus qu'Athéna et celle-ci (sauf en un passage que M. Bérard déclare interpolé) n'intervient que pour le conseil ; elle ne fait en somme que symboliser les inspirations heureuses dont le héros ne reconnaît pas en soi l'origine. Mais la contexture des événements demeure tout humaine.

Rien ne peut faire oublier les adieux d'Hector et d'Andromaque ; pourtant l'amour de la famille et l'amour de la patrie me touchent plus dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*. Pour Hector, sa vie, sa famille, sa patrie dépendent des mêmes événements et ne font qu'un : qu'il le veuille ou non, il faut triompher ou périr, et c'est du patriotisme encerclé. Et la magnifique Troie est une patrie facile à aimer. Dans le lit des Déesses, Ulysse pense à rejoindre, par delà les malheurs qu'il connaît, la rocailleuse Ithaque et Pénélope en train de vieillir. Il sait que rien de solide ne justifie cette nostalgie :

« Toute sage qu'elle est, je sais que Pénélope auprès de toi serait sans grandeur ni beauté ; ce n'est qu'une mortelle, et tu ne connaîtras ni l'âge ni la mort. Et pourtant le seul vœu que chaque jour je fasse est de rentrer là-bas [1]... »

Cela ne l'empêche pas de rendre aux belles immortelles les honneurs qui leur sont dus. Ce couple, Ulysse et Pénélope, symbolise assez bien la fidélité telle que l'Occident l'a jusqu'ici comprise : il faut que la femme n'appartienne qu'à son mari, mais il suffit que le mari préfère sa femme et lui revienne.

Dans toutes ses pensées d'ailleurs et dans toutes ses allures, il est le héros de l'Occident. Cet homme blond aux grandes épaules, plus semblable à un Anglais ou à un Scandinave qu'à un Grec d'aujourd'hui, que les disciples de Gobineau le revendiquent hardiment pour leur race. Reconnaissons surtout que nous sommes les fils de son esprit. L'*Odyssée*, sans doute plus que l'*Iliade*, a nourri Athènes, et c'est à l'exemple d'Ulysse que se sont formés Thémistocle, Périclès et Alcibiade ; ce que Virgile en imita, cette *Eneïde* au sang moins rouge et aux lames moins salées a été longtemps notre livre classique et par là... Et pourtant non, sottises que cette généalogie indirecte du fils de Laërte

1. Ch. V, v. 215, trad. Bérard.

jusqu'à nous : ce n'est pas un ancêtre éloigné ; c'est un parent, c'est un vieux frère (comme ose enfin traduire M. Bérard,) frère par l'esprit, par l'idéal, tout près de nos mouvements modernes en ses monologues intérieurs : « Souffre encore, mon cœur, toi qui en a vu d'autres ». Quel est l'homme dénué ou malheureux auquel la parole du roi mendiant ne rende un peu de force ?

Avant les principes universels et les philosophies logiques, il est peut-être possible de retrouver, dans certains types ou certaines œuvres, la sagesse instinctive des races. Ulysse serait alors le modèle de la sagesse de l'Occident. Ardent à maintenir et à fortifier sa puissance et son bien, jamais cependant il ne cherche à se mettre au-dessus de sa condition ni ne forme d'ambitions pour lesquelles il ne se sent pas fait. Puisqu'il est homme. il préfère refuser l'état des immortels, la divinité et le bonheur oisif, qu'il ne comprend pas. Et ses pensées ne se tournent pas non plus vers l'infini : son esprit toujours éveillé ne veut que servir son cœur et ses mains. Lui, le roi matelot, se rirait de l'Ecclésiaste, de cette sagesse saoûlée d'oisiveté et de parfums. Pour avoir senti sécher sur sa bouche et sa peau tant d'écume mordante, il sait le prix des bains, du linge frais et du vin. Après les haillons et les peines, il sait que les richesses et le repos ne sont point vanité. Jamais cet esprit équilibré, mais toujours vorace, ne craindra l'excès de sa sagesse ; ce qu'il nomme sagesse, comme ce que les positivistes nomment la science, c'est l'arsenal de ses moyens.

*
* *

Consacrer sa vie à l'*Odyssée*, ainsi que l'a fait M. Bérard, ce n'est pas se cantonner dans un domaine étroit de l'érudition : ce n'est pas étudier une œuvre, un monument, mais plutôt un être vivant, ou tout un peuple.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails de l'établissement du texte : chacun sait que les divers épisodes du

poème ont subi des remaniements, des remises en ordre, des surcharges, et que nos éditions classiques, simple éclaircissement l'un par l'autre des meilleurs manuscrits, nous le présentaient jusqu'ici profondément défiguré. D'autres ont été beaucoup plus hardis que M. Bérard dans leurs hypothèses critiques ; mais ils se contentaient presque toujours d'indiquer ces hypothèses dans leurs commentaires. M. Bérard, qui s'est inspiré de la critique des anciens plus qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, et assez modéré en somme dans ses remaniements, a osé les faire passer dans son texte : il a voulu donner une *Odyssée* émondée et bien nette. Le délicat est de savoir à quels moments on se débarrasse d'interpolations ou d'additions tardives. et à quels moments on refait à sa façon et l'on continue le travail même d'Homère, de l'*arrangeur* définitif. L'admirable *Introduction* dont M. Bérard accompagne sa reconstitution du texte nourrie, non seulement d'une formidable érudition, mais de la connaissance vivante des mœurs et des lieux, mérite d'être lue avec passion : j'y regrette seulement de voir l'auteur parler cinq langues sans songer à nous traduire au moins ses citations en langues modernes, qui fatiguent peut-être inutilement le lecteur.

Pour la traduction, c'est une merveille. La collection Guillaume Budé ne nous avait offert jusqu'ici qu'une seule œuvre d'art : l'*Eschyle* de Paul Mazon [1]. Voici donc, au lieu des lourdeurs barbares, et de l'imprécision comique de Leconte de Lisle, une langue concrète singulièrement familière et moderne, serrant le texte, avec la conviction ferme qu'Homère ne bavarde jamais, et que pas un adjectif n'y est mis au hasard ; un rythme libre et heureux, entraînant le lecteur, remplaçant ces fines liaisons qui font la fluide allure du texte grec, mais qu'on ne saurait traduire sans une lourdeur barbare, et dont on ne peut chercher l'équivalent

1. Elle nous donnera bientôt son *Hésiode*, et nous laissera regretter qu'il n'ait pas donné un Aristophane complet. Paul Mazon est un de nos grands écrivains contemporains.

que dans le mouvement et l'allure : le mot de traduction ne suffit pas : c'est une œuvre originale, l'une des œuvres qui compteront dans ce siècle, qu'une pareille résurrection. Ce qui en a paru jusqu'à présent, je voulais le lire pour en écrire ensuite, mais ensuite je n'ai su que le relire, et on ne trouvera guère que de l'enthousiasme dans ces notes confuses. J'ai voulu témoigner au moins que dans cette traduction, la vertu du texte a passé ; fatigué et découragé par la maladie et par l'hiver, je m'y ranime, comme au sang des victimes versé par Ulysse dans la fosse, se ressuscitaient pour un moment les Ombres.

JEAN PRÉVOST

STANCES A L'AUTOMNE

Dans la clarté d'un ciel que le jour abandonne,
Et qui partout décline avec trop de douceur,
Qui ne verrait déjà poindre, perfide automne,
Ton charme et ta langueur?

Ta présence prochaine aux cimes insinue
Une veine glissante où viennent l'ambre et l'or
Epancher la richesse encore contenue
De ton premier trésor.

A travers les buissons le fruit de l'aubépine,
Semblable au feu naissant d'un timide désir,
Commence, devancé par l'ingrate églantine,
A peine de rougir.

Bientôt le peuplier qui scintille, et le tremble
Innombrable, le saule, et le bouleau changeant,
Après toi se plairont à creuser tous ensemble
Un sillage d'argent.

Et moi, par les sentiers, automne, où tu recueilles
Celui qui veut nourrir un obscur désespoir,
J'irai me perdre aussi sur la trace des feuilles
Que tu laisses pleuvoir.

Ils m'accompagneront avec ta solitude,
Ces yeux pensifs, ces yeux qui s'éloignent de moi,
En me fixant au cœur leur tendre inquiétude
Et leur subtil émoi,

Ces yeux sombres et doux, dont la teinte marine
Prend au repos l'azur et la couleur du jour
Et l'éclat transparent d'une âme qui s'incline
Au souffle de l'amour.

Je me dirai : c'est là, dans ces beaux lieux, naguère,
Qu'un soir je les tenais à mes lèvres pressés,
Tandis qu'autour de moi la nuit et son mystère,
Les rameaux abaissés,

La tardive chaleur d'une longue journée,
Le silence des bois et le fleuve muet,
Tout enfin conspirait à l'heure fortunée
Qui me les ramenait.

Qu'avais-je alors souci, sous leur grave paupière,
Qu'une lente pudeur me les dût dérober,
Puisque tu consentais dans mes bras tout entière
Bientôt à succomber,

O jeunesse, ô beauté, membres purs et flexibles,
De leur molle rigueur tour à tour désarmés,
Qui finissiez aussi par me rendre invisibles
Ces regards trop aimés,

Et vous, dont j'éprouvais la faiblesse fidèle,
Col cédant de lui-même au plus facile attrait,
Mains d'enfant, et toi, chair presque spirituelle
Sans détour ni secret,

Où je me complaisais même sans te connaître
Sinon par le seul goût de cette bouche en fleur,
Et du miel et du pain qui dépassais peut-être
L'arome et la blancheur ?

Que serez-vous demain, grâces si tôt passées,
Qui me veniez, avec un si chaste abandon,
Vous, mon meilleur souhait, mes plus chères pensées,
Prodiguer votre don ?

Sur son chemin furtif l'automne vous emporte ;
Et, l'une l'autre au loin toujours plus vous suivant,
Vous ne faites pas même un bruit de feuille morte
Qui tourbillonne au vent.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

MINUTES AU RALENTI

Sur le plancher une valise où s'entassent pêle-mêle des livres, des tricots, du linge et des cravates bien inutilement anglaises pour cette solitude choisie. Je me baisse, plonge les mains au milieu de tout ce désordre et me rappelle qu'hier encore on riait de ma maladresse. On. Qui au fait ? Certes ils n'étaient pas en grand nombre ceux qui me donnaient l'illusion que la scène n'était pas tout à fait vide où chaque jour s'efforçait à de nouvelles tragi-comédies. Maintenant il s'agit, non de s'acharner encore à quelque essai, mais d'oublier les syllabes d'un prénom, une bouche, des yeux.

Or quand j'opte pour l'énergie même si c'est contre moi, même si je suis seul en cause, afin de ne point trahir ma volonté de force, il me faut d'abord affirmer à voix tonitruante. Résolu de couvrir les accents trop connus et de me refuser à l'étreinte d'une mémoire pour laquelle je n'ai déjà montré que trop de complaisance, je rugis : Assez... Assez... Assez. Moralité : La femme de chambre de l'étage frappe à ma porte. Ces cris ont dû lui donner un espoir de fait-divers. « Monsieur a sonné ? » Je me venge, et comme si l'importune n'était qu'une simple bonne à tout faire je l'appelle Marie : « Non, Marie, je n'ai pas sonné, je n'ai besoin de rien, Marie. Ne vous dérangez pas si je parle un peu fort. Je n'ai ni la fièvre chaude, ni le délire. Je récite mes rôles, Marie. Pensez que je suis acteur. Aimez-vous le théâtre, Marie ? Je vous donnerai des billets, Marie. »

De l'autre côté de la porte, elle grogne encore de déception. Dame, comment, à moi tout seul, aurais-je pu lui offrir un crime passionnel. Pauvre Marie. Allons, ce sera pour une autre fois.

Délivré de cette sotte, j'égrène encore quelques *assez*, puis en silence (le voilà, Marie, notre cher crime passionnel) je déchire une photo et comme si je pouvais en cachant les débris me dérober au souvenir, sous les brochures, les gilets, j'enfouis des étoiles inégales de carton.

Demain j'ouvrirai la valise pour prendre un roman, un sweater, mais je ne recollerai pas les morceaux du passé, d'hier, de cet hier dont l'ombre s'appellera peut-être demain, mais dont il ne faut pas que la hantise écrase aujourd'hui.

Aujourd'hui, bien vide, bien blanc, bien seul.

*
* *

La valise est fermée.

Je me relève, rouge. Des veines battent à mes tempes. Un glas. Toutes les cloches qui s'obstinent dans ma tête. Adieu cet hiver, ce printemps, les arbres, les boutiques, les becs de gaz et ce sergent de ville imperméable et qui doit tant aimer l'eau du ciel, puisqu'en dépit de la neige de janvier, de la pluie obstinée de février, des giboulées de mars, des ondées d'avril, des orages de mai, je le retrouvais toujours à la même place et pas même un peu fondu. Il fait sûrement soleil à Paris, maintenant, brave petit flic ripoliné. Mais vous, les ponts sur la Seine, un corps dont je me rappelle l'odeur, la peau, quelques désirs plus légers quand les nuages sont tout petits au-dessus des Tuileries, tout cela c'est le passé, comme disent les vieilles gens. Le passé ?

Je ne recollerai pas les morceaux du souvenir. Le ciel des puzzles éternellement demeure craquelé. Un puzzle ne ressuscite point la féerie.

Ma valise est fermée. Je serai sage. Je me contenterai de maintenant, de moi.

Moi ?

O les braves égoïstes qui usent du pluriel de politesse comme s'ils étaient des papes et déclarent : Nous nous suffisons à nous-mêmes. Or, si je prétends que les autres ne m'ont point suffi (parce que peut-être je ne leur suffisais point), puis-je prétendre sans feintise que maintenant, moi, je vais me suffire à moi-même ? Je sais trop que répondre. Alors à qui, à quoi vouer la solitude de ce jour, des suivants ?

Mais j'y pense, maintenant, il y a encore, il y a surtout, il y a maintenant la montagne qui dans le jour, à mon arrivée, commençait verte, devenait grise, finissait blanche. Je vais à la fenêtre, la lune s'est levée. La lune éclaire la route, le torrent parallèle à la route, la chaîne parallèle au torrent. La lune éclaire le paysage, et puisque, bonnes ou mauvaises, ma faiblesse ce soir demande des raisons, les fameuses raisons de vivre, je répète comme si ces mots formaient quelque talisman de bonheur : *La lune éclaire le paysage.*

Qu'importe le bois blanc de l'armoire, qu'importe la commode et ses quatre tiroirs qui n'ont pas su garder l'aveu léger des parfums, qu'importe la chambre anonyme, le papier qui la décore et ses roses roses sur fond pâle.

Il y a le paysage.

*
* *

Le paysage ? Ce n'est qu'un mot hélas, un souvenir d'amphithéâtre sous les combles d'une Sorbonne craquante de canicule et d'examens, ballon de torpeur chaude soudain crevé par la vrille d'une voix universitaire... *et troisième sujet : commentez le mot d'Amiel : un paysage est un état d'âme.*

Bien entendu, c'est le troisième sujet que choisissent tous les candidats et telle est la précipitation de certains qu'ils

retournent ce fameux axiome aussi simplement que s'il s'agissait du premier bonnet de coton venu, et au lieu de dire comment un paysage peut bien être un état d'âme, prouvent qu'un état d'âme est un paysage. Et là-dessus un souvenir de Verlaine et de ses piètres violons et nos étourdis de citer le sonnet : *Votre âme est un paysage choisi.*

Mésaventure, Amiel, qui vous prouve que les plus subtiles maximes sont réversibles. Pour vous, d'ailleurs, hormis cet incident, vous n'avez guère à vous plaindre. Beaucoup qui entassèrent traits de génie, réflexions quintessenciées et paradoxes ne gagnèrent rien de cette gloire qu'une seule phrase, une seule petite phrase simple comme bonjour, vous conquiert toute.

Une seule phrase ? Si vous viviez encore, il faudrait me confier le soin de votre publicité. Vous verriez comme je m'y prendrais.

Sur les murs, à la dernière page des journaux, en capitales des impudents osent se vanter : *La timidité vaincue en cinq leçons. Deux mille mots en une heure.* Je voudrais bien chronométrer les cinq heures qui donneront l'audace aux honteux et je défie votre meilleur élève, Ecole Pigier, de sténographier en soixante minutes les mots qu'il me plaira de mettre en file, onduleux, rares et terribles.

Mais parlez-moi d'Amiel et de sa fameuse phrase. J'annonce : *L'immortalité en vingt syllabes* et sans même signaler l'existence du *Journal*, n'ai qu'à répéter : *Un paysage est un état d'âme* pour que personne n'ose me contredire. Exemple unique dans l'histoire des lettres. Seul, l'auteur de certain sonnet pourrait prétendre — mais de loin — à la même sorte de gloire. Or, cette affirmation d'Amiel, des candidats nous la mettent cul par-dessus tête et c'est un saut périlleux, non moins périlleux et surtout non moins surprenant que celui qu'exécuterait par exemple un nouveau président de la République en signe de joyeux avènement devant l'Assemblée dont il est l'élu ou un généralissime en présence de toutes ses troupes réunies.

Paysage-état-d'âme. La Sorbonne, le jour de mon baccalauréat, Verlaine et ses musiques falotes que je rougis maintenant d'avoir un peu aimées. Souvenirs de mon adolescence et même souvenirs scolaires. Pourquoi cette récapitulation, ce soir, devant une montagne dont j'espérais si fort qu'elle serait aimant. Les pensées voltigent. Rien ne les lie. Nul point précis ne les attire. Papillons frivoles que n'excuse point l'éclat des ailes, pensées couleur de mes yeux qui ont sommeil et ne se fermeront point pour le repos simple mais ce soir impossible. Lyrisme et litanies de mon insuffisance. Seuls me sollicitent les souvenirs qui condamnent au doute. Devant toutes les poupées cassées la mémoire sait trop bien feindre l'attendrissement. Elle sourit, joue à la petite fille, parle d'une enfance que trop tôt endigua la pitié. Mais voici que le sourire se crispe. La petite fille se ride, fait une mine, prend des airs vieillots. Courbes soudain redressées, les lèvres s'amincissent, les narines se dilatent, les yeux se voilent. L'homme ne sait plus ce qu'il prend et ne peut plus prendre ce qu'il croyait savoir. Les paupières sont fanées et les narines qui ont la transparence triste du parchemin ne battront plus. Collées aux machoires, la peau des joues, les lèvres laissent voir l'ombre des dents. J'ai assez bon caractère pour me résigner à n'être plus que le chef d'orchestre de mes cauchemars. Tous les instruments du doute, instruments de torture et de subtilité musicale sont bien d'accord. Torture, subtilité musicale ? Ce soir, je souffre de ne pouvoir embrasser la chair rouge de quelque bonne certitude. Ce soir j'avais un tel besoin d'être sûr. Fini le jeu des suppositions. Pour spéculer sur l'incertain il faut une salle éclairée, chauffée, peuplée. Vive l'hypothèse, son arrière-goût précaire et d'amertume lorsqu'on est deux, lorsqu'on est trois, lorsque chacun croit à la vie de l'autre, des autres et que se peuvent faire des échanges, se créer des courants qui réchauffent les cœurs et s'épanouissent en pétales assez larges pour cacher l'inquiétude et la maigreur des poitrines.

Mais celui qui est seul ? Zébré de désespoirs, il ferme les yeux et ce n'est pas même l'obscurité définitive. Mille points brillent et les paupières, à l'intérieur, offrent le mensonge des pierreries. Un monstrueux mensonge et plus incompréhensible que celui dont s'éclaire, couleur d'opale, la gélatine des méduses.

Minerai trop pailleté, la nuit se trouble et ne connaîtra point de repos. Dès le premier rêve, la tête, spontanément, se détache, saute au beau milieu de la chambre et boule, roule, bondit et rebondit de l'un à l'autre des quatre murs qui se l'envoient avec de grands éclats de rire. Le lit a pris la hauteur d'une montagne. Un paysage composé de tout ce qui fait l'ameublement usuel, à la place des prés, vallées, forêts, présente des guéridons, des chaises, des draps, des tapis. Interminables glaciers des serviettes-éponges, plateau de la table, d'où ne peut descendre qui s'y aventure et, dominée par le massif des chaises, en vallée, la descente de lit que le soleil n'embellira jamais. Voyages et surprises, en dépit de l'épouvante nocturne, la tête sans corps n'aura aucune joie à l'aube de reprendre sa place sur des épaules, de couronner une double courbature. Seule l'ecchymose des songes fleurira la tristesse des paupières et les yeux voudraient que jamais plus ne se soulevât ce voile dont la douceur protège du spectacle qui recommence et du désordre sans possibilité parmi quoi tout un jour et bien d'autres encore il va falloir chercher des raisons de continuer à vivre.

Ce soir comme tous les autres, j'ai moins peur de la nuit que du matin. Le petit jour trop inévitablement ramène les incertitudes. Quand vient l'heure de dormir je m'acharne à chercher pour le réveil quelque sécurité qui m'aide à reprendre avec plus de courage la suite de mes jours. Comme on a besoin de manger, oui, j'ai besoin d'être sûr. Sûr de n'importe quoi, sûr par exemple que la patronne de l'hôtel dont le corps semble si lourd sous la blouse est enceinte et qu'elle accouchera d'un gar-

çon, que ce garçon deviendra militaire, mourra général. Etre sûr ; du plus infime, du plus stupide, mais être sûr.

Hélas, seule la mort en pétrifiant les plus chers visages nous permet de croire définitive leur expression et définitif le sentiment qui en naît au plus secret de nous. Quant à ces affirmations que le mouvement sans cesse renouvelle, chacune est de quelque vérité, mais que le temps limite et qu'on ne saurait confondre avec la Vérité.

Ainsi la minute actuelle d'une franchise antérieure fait un mensonge. Mais vienne la mort et toutes les ficelles se cassent. Les pantins renoncent aux subterfuges de l'agitation, à l'épilepsie simulatrice. Les édifices conventionnels s'effondrent avec leurs étais de mensonge et alors, même si nous pleurons la catastrophe et croyons que le malheur va reculer encore certaines bornes, à contempler la débâcle où se trouve englouti ce à quoi nous devions le plus grand parce que le plus sûr bonheur, nous ne tardons guère à penser que mieux vaut tout de même qu'il en soit ainsi, car celui en qui nous avons mis notre complaisance, dès la mort, se divinise tandis qu'il s'amoindrit et mérite même la haine, si le feu illusoire d'amour ou d'amitié s'éteint sous la seule action de cette force dite des choses et qui ne manque jamais de triompher de la force des êtres.

Incapables de vivre sans l'arrière-goût du doute, lorsque nous est ravie la créature qui pour nous fut le plus près d'incarner la perfection, nous sommes heureux qu'elle n'ait eu ni le temps, ni l'occasion de sortir du cercle idéal où l'exigence de notre amour prétendait circonscrire son humanité diffuse ; c'est pourquoi devant son cercueil, nous cédons moins au regret qu'à l'exaltation déchirante, mais exaltation tout de même, de penser qu'une revanche nous fut donnée, et que si elle ne se poursuit point, c'est que la condition humaine seule empêche qu'elle s'accomplisse en durée et en perfection mais non la faiblesse de celui à qui nous la dûmes.

Et puis, la magnificence d'un corps débarrassé de la vie

et que nos mains colorées, chaudes mais faibles n'osent toucher, est déjà, semble-t-il, d'un monde où commence le vrai et son règne insensible puisque le sensible auquel nous devons de nous renouveler, c'est-à-dire de nous nier et nous renier sans cesse ne saurait tolérer rien de définitif.

Nos amours, nos haines ? nos passe-temps les plus passionnés ? Des reflets sur l'eau. Et nous avons appris, pour notre malheur, notre honte, que l'eau est sans couleur, sans saveur, sans odeur.

RENÉ CREVEL

L'INGRAT

A Georges Bourguet.

Si aliquem imaginamus Lætitia afficere rem quam amamus, Amore erga eum afficiemur. Si contra eumdem imaginamus Tristitia eamdem afficere, e contra Odio etiam contra ipsum afficiemur.

Si nous nous imaginons que quelqu'un affecte de joie la chose que nous aimons, nous serons affectés d'amour à son égard. Si, au contraire, nous nous imaginons qu'il affecte de tristesse la chose que nous aimons, nous serons, au contraire, affectés de haine contre lui.

Spinoza. E. III. Propositio XXII.

I

Debout à l'extrémité du lit où son oncle et père adoptif agonisait depuis six jours, Georges regardait, de chaque côté du malade, le prêtre agenouillé qui lisait les dernières prières et le docteur immobile. Une apparente accalmie venait de succéder aux souffrances. Le gargouillement des râles s'était apaisé. L'enfant s'étonnait qu'on ne profitât pas de cette trêve. La religieuse avait emporté au cabinet de toilette le ballon d'oxygène encore à demi gonflé. Tante Berthe, cousine de l'oncle Etienne, et deux autres parents, se concertaient à mi-voix. Il était question

d'heures de trains et de l'automobile de quelqu'un. Un des hommes se leva, alla dire au prêtre quelques mots.

— Allons! fit le docteur. Il salua profondément toutes les personnes présentes, excepté Georges, et sortit.

L'abbé se leva. Il s'inclina vers l'oreille du moribond et, très haut et à plusieurs reprises, lui demanda s'il n'avait pas de scrupules? — Sait-on à travers quelles distances les paroles parviennent aux mourants? Si même ils les écoutent? — Des scrupules, qu'est-ce que c'est? Si vous m'aimez, ne me parlez pas. Peut-être que, si je résiste jusqu'au matin, il n'y aura plus le gouffre. Il ne faut pas me donner de distractions... L'abbé répétait sa question, mais l'oncle Etienne regardait le plafond sans entendre. Il respirait avec prudence. Ses poings, de chaque côté du torse comme ceux d'un coureur, se cramponnaient à quelque chose qu'on ne voyait pas. Le signe de l'absolution fut tracé presque sur son visage sans qu'il sourcillât.

Le prêtre ferma son livre, salua et sortit à son tour.

On entendit démarrer l'automobile.

— C'est heureux qu'ils se soient rencontrés, dit tante Berthe, et elle soupira.

Il y eut un silence. Puis, l'un des cousins ayant monté sa montre, l'autre, enhardi, en fit autant pour la sienne, à petits coups. Chacun s'installa pour attendre.

Quelle politesse obscure attire au chevet d'un agonisant des personnes qui, jusque-là, ne pensaient jamais à lui? Lorsque, les parents de Georges ayant disparu dans un naufrage, Etienne Duchartre avait adopté l'enfant, ses cousins, bien que l'événement anéantît certaines espérances, n'osèrent protester. Les rapports n'en furent pas moins refroidis. Et voilà qu'à peine reçu l'alarmant télégramme, ils accourent. Pourquoi? Ils préfèrent l'ignorer. Une sorte de timidité les retient éloignés du lit et ils souhaitent ingénument que la veillée ne soit pas trop longue.

Une tante Berthe, vieille fille vouée par dépit aux misères humaines, ce qui l'attire est moins vague : ces

disgraciées sont amoureuses de la Mort. N'y voient-elles pas la justification de leur mépris pour ce que possèdent les autres ?

Jalouse de son amertume, elle observait Georges avec pitié : c'était la première fois que ce gamin voyait mourir. Rien d'étonnant, s'il était bouleversé. Dans huit jours, il l'aurait oublié, ce bon oncle : Ne lui devrait-il pas la richesse ? L'adoption ne l'avait privée, elle, d'aucune espérance. Cette gratuité dégageant sa conscience, elle laissa libre cours à son humeur : ce garçon de seize ans sur le point d'hériter de toute une fortune, quelle va être sa conduite ? Trois immeubles dans le quartier de Bellecour, le plus cossu de la ville ; des terrains d'avenir aux Brotteaux. Pour les valeurs, Etienne, m'a-t-on dit, a fait quelques bêtises en bourse, mais, tout de même... Enfin, cette propriété de famille. (Naturellement, dès sa majorité il la vendra). Encore si Etienne l'avait élevé selon nos principes. Mais ce vieux garçon, espèce d'utopiste, lui a toujours rabâché que la vie est bonne et la nature humaine admirable. Avec de telles maximes et cent mille francs de rente, on va loin ! — Mais, voilà le résultat.

Georges était toujours immobile à l'extrémité du lit. Sa douleur irrita la vieille fille. Elle marcha vers lui, et posant une main sur son épaule :

— Viens te reposer, mon enfant.

Tout à l'heure, il s'était promis de rester debout jusqu'à la fin. Si tous désespéraient, il ne renoncerait, lui, qu'à la dernière seconde. Peut-être cette confiance fraternelle aiderait son oncle à se défendre ? Avec lui il pensait : si nous résistons jusqu'à l'aube, il n'y aura plus le gouffre...

Tiré de ce rêve, il retrouva une préoccupation plus concrète : Pouquoi la sœur avait-elle emporté le ballon d'oxygène ? La pensée que le mourant pût manquer d'air l'épouvantait.

Il s'ouvrit de ce souci à sa tante. Elle haussa les épaules.

— C'est à son âme qu'il faut penser désormais, mon ami.

Il se laissa entraîner vers le fond de la chambre et s'assit.

Elle allait lui passer les *prières pour les agonisants*. Elle se ravisa, préféra les lire seule.

— Récite ton chapelet, dit-elle.

Il avait égrené quelques *ave* quand une pensée qu'il redoutait obscurément, profitant d'une seconde d'inattention, s'éclaira :

— Si mon oncle meurt, je pourrai revoir Jeannie.

Cette hypothèse lui parut infâme. Il la repoussa aussitôt.

Jeannie, c'était une petite fille de son âge qu'il aimait. Elle habitait la campagne contigüe. Chaque dimanche, ils se rencontraient au même endroit : Un petit vallon, très vert, au creux duquel coule un ruisseau, où l'on pêche des écrevisses. Cette idylle donnait à la vie de Georges tout son suc : à la minute où, six jours plus tôt, rappelé brusquement du collège, il avait compris d'un coup — une odeur d'éther, le visage boursouflé du malade, la présence du prêtre — que son oncle était perdu fors un miracle, cherchant, dans sa mémoire affolée, quel sacrifice offrir à Dieu pour l'obtenir, il n'avait trouvé que celui-ci :

— Je jure que, si l'oncle Etienne ne meurt pas, je ne verrai plus Jeannie.

La tension de son esprit durant les jours qui suivirent l'avait empêché de réfléchir davantage à ce serment. La condition dont celui-ci dépendait ne le mortifiait pas moins dans le secret de son âme.

— Nunc et in hora mortis nostræ amen ave maria gracia plena...

Si rapidement qu'il enchaînât les *ave*, l'hypothèse redoutée passait au travers :

— Si mon oncle meurt...

Il se lève, n'ose pas faire un pas.

Il se rasseoit.

Il respire mal. Ses nerfs sont crispés. Adolescent affiné par l'examen de conscience, il connaît ce malaise physique qui précède les crises de scrupules, cette attente qui déjà fait leur jeu. Tout à coup, un souvenir, un mot, prend dans l'esprit des dimensions folles, et vous fascine. On le regarde venir sur vous. Une sorte de honte vous pousse à exagérer son importance : On n'entend pas avoir été troublé pour rien. On discute avec maladresse, on fait exprès de perdre du terrain, on s'accuse...

— Voyons, ai-je fait ce serment parce que je désirais de tout mon cœur un miracle, ou malgré moi ? — Je le désirais, certes ; mais « de tout mon cœur » ? — Non, puisque j'aime Jeannie. — Hypocrite. Tu te disais que, les miracles étant très rares, tu ne risquais à peu près rien ?

Il faudrait trancher le débat d'un coup ; — il ergote. Ce n'est plus lui qui pose les questions. Un étranger vient de s'installer dans sa conscience :

— As-tu fait tout, absolument tout le possible pour sauver ton oncle ? Quand tu allais chez le pharmacien, ne flânais-tu pas quelque peu ?... Réponds ! — Tu avais besoin de prendre l'air ? — Pauvre petit. Et cependant le malade étouffait, Monsieur s'étant attardé, le ballon d'oxygène sous le bras, à causer avec des amis !

Comment répondre ? L'étranger parle de plus en plus vite. Georges se révolte, à la fin :

— Je n'ai tout de même pas souhaité sa mort !

La brutalité de cette répartie l'apaisa un moment. Il comprit l'insanité de son trouble.

Il connaissait ce stratagème pour écarter les scrupules qui consiste à les exprimer en une formule catégorique. Mais il s'agissait presque toujours de ce que le catéchisme appelle : les « mauvaises pensées ». Ce scrupule est le plus difficile à combattre, l'imagination étant son domaine. Il revient, pendant ces fausses trêves, on ne sait comment,

par dessous la conscience pour ainsi dire. Dès lors il ne restait plus à Georges qu'à l'avouer au prêtre, après quelles angoisses. L'absolution ne le délivrait pas. Car l'abbé, croyant n'avoir pas compris, ou que son pénitent s'était mal exprimé, reprenait l'aveu en lui attribuant un sens bénin. Georges, conscient soudain de son ridicule, n'osait protester. — Allez en paix, lui disait-on. — J'ai fait une confession sacrilège ! gémissait-il en s'éloignant.

C'est ainsi que la riposte par laquelle il avait fait taire l'étranger se retourna bientôt contre lui-même : — Est-il exact que je n'aie pas souhaité la mort de mon oncle ? en vint-il à se dire.

L'absurdité de tels remords ne cessait pas de lui être sensible ; mais, au lieu de les écarter comme tout à l'heure, elle leur donnait un attrait bizarre qui, joint à la griserie de la fatigue, l'incitait à se persuader qu'il était coupable.

Un vestige de bon sens l'en empêcha. — J'ai été sur le point de formuler ce souhait, conclut-il ; et pour suspendre la formation du péché dans son cœur, furieusement, les yeux fixés sur le malade, il activa sa douleur.

« Les dessous des choses sont vilains, mais le dessous est beau. »

C'est ainsi qu'Etienne Duchartre avait coutume de clore les rares discussions d'ordre général où il lui arrivait d'être mêlé. Ses contradicteurs trouvaient cette maxime obscure, et s'en souciaient peu, Duchartre n'ayant jamais ce qu'on appelle le « dernier mot ». Personne ne remarquait que celui qui avait parlé le dernier, c'était lui.

Il n'ignorait ni la malice ni les douleurs humaines. Simplement il ne les trouvait pas résolvantes. — On le croyait cynique ou naïf. Il protestait avec douceur : « C'est l'expérience qui m'a conduit à l'optimisme... » On pouffait. Ce scepticisme vulgaire était la seule chose au monde qui l'exaspérât. Pourtant, un curieux le poussait-il, il se dérobait.

Cette apparente sérénité ne cachait-elle une supercherie douloureuse ? Etienne Duchartre n'avait probablement jamais aperçu ce fond des choses qu'il disait beau. Privé de certitude, et le doute étant toujours partial, il doutait dans le bon sens.

Quand il apprit le naufrage du *Chanzy*, à bord duquel se trouvaient sa sœur et son beau-frère, il résolut instantanément d'adopter leur fils, âgé de douze ans.

Quand l'orphelin fut chez lui :

— Mon ami, lui dit-il, posant les mains sur ses épaules et le regardant jusqu'à l'âme, ton malheur donne à ma vie une direction. Elle était indécise, elle ne peut plus l'être. Je t'élèverai religieusement, parce que, de... l'endroit où elle est, ta mère me le demande...

Il avait hésité, incertain s'il fallait dire : du ciel, ou : du fond de la mer ? Il ajouta avec une sorte de rage :

— Et d'ailleurs je crois, moi aussi ! Mais je veux t'apprendre à être heureux dans ce monde d'abord.

Il faut reconnaître que les discours d'Etienne Duchartre étaient elliptiques. C'est la profonde misère de la plupart des optimistes de ne savoir pas se faire comprendre.

La délicatesse de Georges le charma. Une sensibilité de femme, un cœur d'homme, se disait-il, rêvant au beau type humain qu'il aiderait à s'épanouir. Et il attendit avec une certaine nervosité l'adolescence.

A l'approche de celle-ci, une timidité inattendue vint gêner ses élans. Longtemps, il hésita à s'en avouer la cause. Ce qui le gênait, c'était la réserve de l'orphelin. A l'époque délicate où la voix mue, une teinte d'ironie s'y mêla. Les rires du potache devinrent brusques. Il prit l'habitude de hausser les épaules et de froncer les sourcils.

Rien de tragique, évidemment. Cet homme dont une confiance virile avait été la règle de vie, la méfiance d'un enfant devait le désemparer.

D'abord, il essaya de s'inquiéter peu : — Cette moue n'était pas dans son cœur, on l'y a mise ! Mais quand il

eut discerné quelles influences subissait Georges, une pudeur le retint de lutter contre elles : la tristesse qui enveloppait cette jeune âme, n'était-ce pas l'emprise jalouse des parents ?

La chute fut rapide. Ce sang-froid avec lequel il cherchait jadis le fond des choses, il le perdit. Il s'égara dans les « dessous ». Ayant deviné l'idylle du vallon des écrevisses, il essaya de questionner Georges, qui se déroba. Il eut recours à des ruses, il espionna comme un amant. Ne comprenant plus rien à lui-même, il s'inventa une jalousie compliquée, se força désespérément à s'y complaire... — C'est alors qu'une maladie qui le menaçait depuis des années se déclara soudain très grave. En face de la mort, il essaya de ressaisir sa conscience. En eut-il la force ?

Georges, pour évoquer son oncle, se forçait aux larmes. Il ne savait pas combien cette piété artificielle l'éloignait de lui. Heureusement, il s'assoupit.

Le vallon des écrevisses... Pourquoi, ces derniers temps, cette insistance de l'oncle Etienne à l'y entraîner ? C'était là que Georges avait remarqué pour la première fois sa maigreur. — Mais moi, je pensais à la pêche que je ferais au crépuscule avec Jeannie. Nous nous déchaussions et carrément entrions dans la vase pour poser au-dela des roseaux nos filets. Le froid ne lui arrachait jamais un cri. (Elle est beaucoup moins douillette que moi ; la prochaine fois je le lui dirai). Et comme ses jambes semblaient pures, jaillies de cette eau sombre qui sentait les feuilles pourries. Après nous allions nous laver à celle du petit bassin, qui est beaucoup plus claire...

Georges remarqua soudain qu'il avait terminé son chapelet.

L'étranger était toujours là.

— Je t'y prends, criait-il, je t'y prends ! Qu'est-ce que cette « prochaine fois » que tu viens d'envisager ? Et cette rêverie sur la maigreur de ton oncle ? Tu surveillais

ça, hein ? Ose soutenir encore que tu n'as pas souhaité sa mort !

— Je dormais.

— Et lui, est-ce qu'il dort ? Dis, est-ce qu'il dort ?

Georges fit glisser les cinquante grains du chapelet entre son pouce et son index et entreprit de le redire tout entier.

L'étranger se mit à rire.

— Je t'ai fait peur ? Nigaud ! Je plaisantais. Je sais très bien qu'il n'y a rien d'impur dans ton amour. Voyons, où en étions-nous ? — Jeannie se lave les pieds dans le petit bassin... On ne peut faire rien de mal dans une eau si fraîche, Georges ? Pourquoi, la « prochaine fois », ne vous baigneriez-vous pas... complètement, tous les deux ?... Pas habillés, bien sûr... — Sais-tu qu'elle doit être très jolie, nue ?... Mais tu ne dis rien. — Georges ? — Jojo ?

Georges ferma les yeux. De nouveau il fit glisser les grains avec rage et recommença tout.

Il parvint à redire la première dizaine avec ferveur. Dans sa conscience, plus aucun bruit. Ce silence ne le rassurait pas. Il ne voyait rien — puisqu'il fermait les yeux — mais devinait, toute proche, une présence. Quelqu'un était là, qui le fixait avec mépris. Si Georges avait pu l'insulter, lui rejeter son mépris ! — Comment faire ? Où viser ? Tout à l'heure, il reconnaissait la voix d'un camarade du collège. A présent, c'était une vieille dame hochant la tête dans la nuit.

Et bientôt elle se mit à parler, si bas, formant les mots avec une lenteur telle que Georges pouvait croire que c'était lui-même qui pensait :

— C'est à l'âme de ton oncle qu'il faut songer maintenant, à cette âme qui va paraître devant Dieu. Elle passe au bord d'un abîme ; une seule prière pure peut l'empêcher de faire un faux pas, et tu ne l'as pas dite. Crois-tu donc que Dieu soit un juge débonnaire ?... — Et qu'est-ce qui t'autorise à penser que ton oncle n'a pas été un grand

pécheur ? Je sais : tu invoques sa bonhomie, sa sollicitude. Allons donc ! Tu cherches à te dispenser de prier. Plus de faux-fuyants. Rappelle-toi ses mauvais conseils, son amour des choses, sa faiblesse pour toutes les turpitudes. Comment n'aurait-il pas pratiqué la même indulgence vis-à-vis de lui-même !

Ce n'était plus la voix solennelle des premières phrases. Elle ricanait. Elle éclata :

— Et voilà les considérations auxquelles tu t'amuses ! Non seulement monsieur se réjouit de la mort de son bienfaiteur, mais encore il s'excite à le mépriser.

Georges s'écoutait penser avec stupeur. A cette injustice trop forte, il se dressa.

— Ce n'est pas moi qui ai pensé ça, ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !

Il avait crié réellement.

Inquiet, il regarda autour de lui.

Les deux cousins n'étaient plus là. Il entendit, venant de la pièce voisine, un bruit de plumes. La religieuse tenait les yeux baissés. Tante Berthe, pas même appuyée au dossier du fauteuil, la poitrine pliée en avant, dormait. Sa bouche ouverte laissait voir des gencives décharnées. Elle était affreuse, ainsi.

— C'est elle ! se dit Georges tout à coup. C'est elle qui m'a soufflé ces pensées ! Et il se rappela un mot de son oncle : — C'est de la femme laide qu'il faut se méfier. Elle s'est juré que le reste du monde deviendra comme elle...

Il s'élança vers le lit.

L'oncle Etienne résistait toujours, mais visiblement affaibli. Le gargouillement des râles avait repris. Les poings restaient fermés, mais plus tout à fait à hauteur du torse et les doigts tremblaient. Les yeux ne fixaient plus le milieu du plafond, mais, presque révulsés, l'angle du mur et du plafond. Georges voyait, au bord d'un gouffre,

un malheureux suspendu à une branche, dont la fatigue va détacher les doigts l'un après l'autre... L'aube arrivera-t-elle à temps ?

Il regarda la pendule. Il n'était que deux heures et demie.

Il s'agenouilla. Les remords s'effaçaient sous son angoisse. Ne témoignait-elle pas de la véracité de sa douleur ?

Mais l'étranger :

— Si tu aimais vraiment ton oncle, ne souhaiterais-tu pas d'être à sa place ?

Quelquefois Georges avait rêvé qu'il lui serait facile de faire, pour une belle cause, le sacrifice de sa vie. En cette minute, il eut peur. Il supplia les scrupules de le laisser tranquille.

Mais l'étranger :

— Ne sais-tu donc pas que le dévoûment est le premier devoir de la jeunesse ? Ne te l'a-t-on pas assez dit ?

— Si je connaissais un moyen de sauver mon oncle, j'essayerais !

— Comment te croirais-je ! Le sacrifice qu'il faut faire, ne te le dissimules-tu pas, depuis six jours, à toi-même ?

Et Georges, se rappelant son serment, s'avisa que, s'il en supprimait la condition, le mourant serait épargné peut-être : il faut renoncer à Jeannie quoi qu'il arrive.

Il se mit à pleurer. C'était trop ! C'était trop ! Pourquoi cette exigence ? Au cas, — tellement probable ! — où l'oncle Etienne mourrait quand même, il continuerait, lui, a être tenu par ce serment terrible, et pour qui ? Aussitôt, il se reprochait ces calculs : n'est-ce pas cette gratuité presque absolue, ce risque immense qui feront aux yeux de Dieu le prix de mon sacrifice ? Malgré ces raisons, il n'osait, il ne pouvait se décider. Il demandait grâce. La pensée de ne plus revoir Jeannie lui faisait trop mal.

Soudain, les râles s'arrêtèrent.

L'aube était décidément trop lente à venir : Etienne

Duchartre avait lâché prise. Les mains traînaient sur les draps. Les prunelles, détachées du plafond, tournaient sans but.

L'enfant épouvanté se leva, saisit une des mains, dit au mourant qu'il était là, lui Georges, qu'il était là tout près, et qu'il l'aimait. Il le lui jura... Les prunelles sans couleur continuèrent à tourner.

Tout le monde s'était approché. La religieuse et tante Berthe récitaient aux oreilles du moribond les suprêmes implorations. Les deux hommes, gênés, se tenaient debout un peu en arrière.

— Le ballon d'oxygène !

— Mon pauvre ami, dit simplement tante Berthe, et il sentit une main appuyer sur sa tête. Il retomba à genoux.

— Vite, le serment. Faire comprendre à Jeannie qu'il ne faut plus nous voir ? — Non, il faudrait la voir encore une fois... — Oh ! pleurer avec elle ! Ne puis-je me l'accorder, cette dernière fois ? — Non, non. Un serment doit être absolu, et l'absolu, c'est tout noir. Mais vite !... Je jure de ne plus revoir Jeannie ? — Parfait. Et pas d'échappatoire. — Un, deux, trois ! Oh ! Mon Dieu ! Je jure... je jure que, quoi qu'il arrive, je ne reverrai jamais, plus une seule fois, Jeannie...

Il se sentit soulevé. Il voulut voir ; ces femmes qui l'étreignaient l'en empêchèrent. Il entendit des paroles confuses : — ovrepetit — moins un quart — Dieu... Une seconde, entre deux robes noires, il entrevit le visage de son oncle : il était devenu tout jaune.

Il se mit à trembler. On l'emmena.

II

— Je suis orphelin pour la deuxième fois, dit en ouvrant les yeux Georges à voix haute, et il le répéta à plusieurs

reprises. Il ne se leva que lorsqu'il fut bien persuadé de ce malheur.

Longtemps, il avait hésité à s'éveiller. La chambre, en dépit des jalousies closes, était pleine de soleil, et cette lumière couleur d'eau, qu'il devinait entre ses cils, lui donnait de l'appréhension. Malgré les rêves effrayants qui avaient agité son sommeil, il sentait que la douleur n'était pas bien formée dans son cœur. Des sanglots nerveux qui, pendant plusieurs heures, avaient secoué tout son corps, il ne restait plus rien. La gaîté des choses n'allait-elle pas augmenter encore cette fâcheuse insensibilité ?

Il leva les jalousies avec lenteur.

Il avait dû pleuvoir pendant la nuit. Les buissons, les prés, le ciel étaient brillants. Néanmoins, le jardinier arrosait les géraniums. Un autre arriva, portant deux nouveaux arrosoirs, puis emporta les deux vides.

Georges fit sa toilette avec négligence. Il pensait aux parents, aux amis qui viendraient l'embrasser. La prévision de la pitié générale l'émut un peu. Toutefois, à sa grande humiliation, de ses gestes ne peut se détacher tout à fait sa pensée. Toute habitude n'était donc pas rompue ?

Le désordre insolite de la salle à manger le rassura. Au milieu des tasses de café au lait, un encrier, des feuilles de papier. Tante Berthe et ses cousins préparaient le billet qui passerait au *Nouvelliste*. L'ayant embrassé, ils lui demandèrent un renseignement sur une parenté. Il fut un peu mortifié de donner une réponse exacte.

Il avait faim. Il mangea à peine et d'un air morne. Il ne pouvait se remémorer le visage de son oncle. Ni sa voix. Ni ses gestes. En vain se répétait-il : il ne viendra plus jamais dans cette pièce, il ne s'asseoira plus jamais devant cette table... Il ne voyait que la table, la chaise. — J'ai besoin de me rendre auprès de lui, conclut-il.

Sa tante le retint.

— Il vaut mieux, dit-elle, que tu ailles prendre l'air auparavant. Sœur Louise est auprès de lui en ce moment.

Il faut ménager tes forces afin d'être dispos pour les obsèques... Allons, obéis-moi, mon enfant.

Et, d'une pression douce, mais impérieuse, elle le poussa vers la porte.

Il avait plu pendant la nuit. Les buissons brillaient, quelques feuilles gardant à leur pointe une goutte d'eau. La terre était mauve et sentait bon. Beaucoup d'oiseaux, et qui, sans doute à cause de l'exceptionnelle transparence de l'air, semblaient plus gros que d'habitude.

Georges souhaita de rencontrer les jardiniers qu'il avait aperçus de sa fenêtre. La compassion qu'il lirait dans leurs yeux toucherait son cœur peut-être ? — Il ne les vit pas. Quant à se rendre à leur rencontre, il n'osait. — Pourquoi ?

Il se dirigea vers le bois.

Si rien ne vibrait à l'intérieur de lui-même, toute sa chair était en éveil. Il connaissait cette sensualité puissante que la pluie laisse à la nature. Pourquoi en goûtait-il mieux que jamais la saveur ? Il baissait les yeux. Mais les chemins sont pleins de choses : il y a des escargots, il y a des limaces. Il y en a même qui sont jaunes comme des souliers neufs. Cette analogie en vint à l'occuper si impérieusement, qu'impatienté il écrasa du talon une de ces pauvres bêtes. — Regarde donc où tu marches, lui avait dit un jour l'oncle Etienne en colère. Tu viens d'écraser deux escargots... — Il s'arrêta tout pensif.

Il se remit à marcher, veillant à n'écraser plus de limaces. Il arriva ainsi vers le milieu du bois. Le chemin fait là un lacet brusque. On voit la forêt s'incliner presque à pic, et soudain, à travers la verdure plus tendre, le vallon des écrevisses... Georges se rappela son serment.

« Il faudra éviter désormais de me promener par ici, se dit-il. Je risquerais de rencontrer Jeannie », et il changea de direction.

La pensée de l'engagement solennel de la nuit dissipa un

moment l'horreur qu'il se faisait à lui-même. Il se mit à marcher très vite, parlant haut, prenant à témoins les arbres : — Je suis orphelin pour la deuxième fois, et je n'ai même plus mon amour !... Et comme il commençait à être essoufflé, il fut sur le point de pleurer.

Etienne Duchartre l'eût bien raillé. — Il ne faut pas parler aux arbres, avait-il dit un jour. Ils ne peuvent pas nous entendre. Contentons-nous de les aimer et de les soigner, comme ils se contentent de croître et de nous ombrager. Les choses ont un rôle suffisant. Ne leur en inventons pas de nouveaux, et à nous non plus...

Georges se rappelait ces paroles. Il courait pour les oublier.

Ayant aperçu, au fond d'une allée, la maison, une honte étrange, à la pensée de se trouver en présence de son oncle, l'arrêta court : de sa promenade dans ces bois que le mort avait tant aimés, que rapportait-il ?

Comme il traversait le vestibule, on lui dit qu'une personne l'attendait au salon.

C'était Jeannie.

Il ferma vite la porte. La jeune fille vint à lui et l'étreignit en pleurant.

— Je n'y suis pour rien, eut le temps de penser Georges, et pleurant aussi il chercha la bouche malhabile.

Jamais ils ne s'étaient embrassés. Ce baiser si peu attendu, ils le réussirent savamment. La douleur, l'amour, la joie, comme des vagues, les berçaient. L'émotion qui les poussait était si forte qu'ils devaient, de crainte de sombrer, se hausser sur la pointe des pieds. Parfois, leurs lèvres se séparaient pour reprendre un peu de souffle et prononcer des paroles vides de sens : — Tu es venue ? Tu es venue ? — Pauvre, pauvre Georges... et puis elles se retrouvaient plus fanatiques.

Il la poussa, liée à lui, jusqu'au plus proche fauteuil et l'y fit asseoir. Il mit un autre fauteuil en face et s'assit à son tour.

Elle était très pâle et pouvait à peine respirer.

— Tu m'as tellement serrée, dit-elle, et, en souriant, elle agitait un mouchoir devant sa bouche pour faire un peu d'air.

— Tu es venue, tu es venue ! répétait-il.

Ils échangèrent des phrases un peu plus longues : — Je prenais chaque jour des nouvelles chez le concierge. — Que je te remercie d'être venue... — Que je suis triste de ne l'avoir pas connu... Georges s'abandonnait à son amour. Une seule chose était aussi forte : la douleur de penser que son oncle n'en serait jamais témoin. — Je savais bien que j'avais pour lui une affection profonde ! s'écriait-il dans son cœur.

Ils se tutoyaient pour la première fois, ne s'en étaient pas aperçus.

Leurs sanglots taris, il ne trouvèrent plus rien à se dire. Elle s'avisa de ce tutoiement, lui de l'indécence de son bonheur.

Ce silence fut si lourd que Jeannie se leva pour partir.

— Tu ne vas pas me quitter déjà ! s'écria Georges.

De nouveau, et cette fois avec une douleur aiguë, il venait de se rappeler son serment. — Mais pouvais-je la prévenir plus tôt ? Pour que je la prévienne, il faut bien qu'elle reste... — Maintenant qu'il avait touché son corps, la pensée qu'elle s'éloignât, ne fût-ce que de quelques mètres, l'épouvantait.

Il y eut dans sa voix tant de supplication que ce fut presque en badinant que la jeune fille répondit :

— Ma visite est bien peu convenable, Georges.

Elle avait cherché une phrase qui ne l'obligeât pas à s'adresser à lui directement : sa pudeur réveillée lui défendait de le tutoyer encore, elle n'osait plus le vousoyer. Puis elle rejeta ces craintes mesquines.

Elle est beaucoup moins douillette que moi, s'était dit Georges la veille, se rappelant avec quel courage Jeannie

entrait pieds nus dans l'eau glacée. Son âme aussi était merveilleusement prompte. Pudique, mais d'une pudeur qui ne brouillait rien ; sage, mais hardie. D'instinct, elle évitait les hésitations inutiles. Ce matin, apprenant la mort de M. Duchartre, elle avait à peine balancé : — Je dois aller tout de suite auprès de Georges. — Nos familles ne sont pas en relations ? — Il vient d'éprouver un grand malheur... Et elle s'était mise à courir.

Eprouva-t-elle, durant leur étreinte, autre chose qu'une pression excessive qui l'empêchait de respirer ? Cette question la troublait peu. Se rappelant avec quelle exactitude elle avait partagé, pendant qu'il la serrait contre lui, la douleur de Georges et même son plaisir, elle se disait simplement qu'elle était venue pour le consoler : donc, elle avait bien fait de ne pas résister. Cette rencontre du malheur et de l'amour ne la choquait point. Elle s'en félicitait au contraire. Ainsi, grâce à son sang-froid de petite fille, passait-elle pure à travers une équivoque où des scrupuleuses eussent cherché soit une excuse, soit certaines voluptés troubles.

Ce qui l'étonna le plus, ce fut de ne trouver d'abord rien à dire. Elle fit quelque pas.

S'arrêtant devant un portrait, elle eût l'idée de demander à Georges qui c'était. — C'est ma mère, répondit-il.

Elle n'hésita plus et revint s'asseoir auprès de lui.

— Il n'a plus que moi, se répétait-elle, et, avec une simplicité ravissante, elle lui dit quelle amie elle serait pour lui désormais, combien fidèle, combien assidue sa tendresse. Telle était sa ferveur, qu'en parlant elle se penchait vers lui, poussée vers lui par ses paroles, les mains jointes en avant.

Georges l'écoutait avec désespoir. Il osait à peine la regarder. Il ne doutait pas que son devoir ne fût de lui annoncer, dès qu'elle se tairait, la rupture. Or, plus ce devoir se montrait difficile, moins d'héroïsme il y voyait. Combien plus noble ce qu'il éprouvait tout à l'heure avec elle ! Tout en

eux s'harmonisait. Comme au bain de mer à la seconde où l'on vient de perdre pied, ils s'étaient sentis exhaussés, poussés tour à tour et soutenus par quelque chose de plus fort que leur pudeur et qu'ils ne comprenaient pas... — Je vais tout lui dire, se répétait-il, et c'était comme une ritournelle qu'un autre eût rabâchée. Il pressentait qu'à cette insistance étrangère il cèderait bientôt... — Ainsi, tenir ce serment qui le faisait tant souffrir serait une lâcheté ? — Il ne comprenait plus. Sacrifice, abnégation, ces mots où on l'avait exercé à voir la plus haute noblesse, il n'y trouvait plus que pauvreté... — N'importe ! Il devait les respecter.

— Les respecter ? Ah ! mais non ! Je leur obéirai, mais ne les respecterai pas. Il en voulut à son oncle, au Destin, à Jeannie même. Il fut sur le point de lui signifier avec brutalité son congé.

Au moment de les prononcer, les mots grossiers s'évanouirent. Il chercha quelques phrases pour remplacer :

— Vous vous creusez la tête inutilement, Jeannie. Vos combinaisons sont trop belles pour être praticables. Votre confiance en l'avenir, je ne peux plus la partager...

Il y avait dans sa voix un peu d'emphase. Il en fut lui-même étonné.

Elle, ne remarqua qu'une chose : il ne la tutoyait plus. Elle rougit ; mais brisant aussitôt son dépit :

— Ne sois donc pas amer.

Ce fut lui qui rougit.

— Pardonne-moi, balbutia-t-il. Quelque chose m'obsède, me paralyse... Je voudrais m'en ouvrir à toi, je ne peux pas... — Demain, on te portera de ma part une longue lettre, ajouta-t-il précipitamment. Il faudra la lire avec attention. Je t'y expliquerai ce que je ne puis te dire maintenant. Des choses très graves, Jeannie...

Elle l'observait avec inquiétude. Pourquoi ses yeux se dérobaient-ils ? Elle fit effort pour badiner :

— Une lettre, et j'habite à deux cents mètres ! Je veux les entendre avec mes oreilles, ces confidences. Et d'abord, je suis sûre qu'une fois dites elles se réduiront à pas grand'chose.

Elle ajouta sur un ton plus grave :

— Pourquoi manques-tu de confiance en moi, Georges ?

Il fut désemparé. Cette vigilance tendre, cette pureté nardie, tant de candeur unie à tant de fermeté, bouleversèrent sa résistance. Il vit, par contraste, de quelle pusillanimité profonde était né son serment. S'il le lui avait avoué, aurait-elle seulement compris ?

Mais il ne dirait rien. Non, il ne dirait rien. Son devoir, pour l'instant, n'était-ce pas de ne plus détourner les yeux des yeux francs de Jeannie ? S'il eût osé, il lui eût demandé de répéter ce qu'elle avait dit tout à l'heure et qu'il avait si mal écouté. Ah ! Maintenant qu'il était docile, qu'elle parlât, qu'elle lui fît entendre le timbre net de sa voix ! Celle de sa conscience, il n'en comprenait plus le langage...

Mais la porte s'ouvrit alors et tante Berthe parut. Ils se levèrent tout pâles.

Le salon se trouvait juste en dessous de la chambre mortuaire. Ce fut la première pensée de la vieille fille. Un moment elle resta silencieuse, savourant son indignation et la gêne des enfants. Enfin, regardant le mur d'un air digne :

— Je suis obligée d'aller au village avec sœur Louise. Tu voudras bien, Georges, rester auprès de ton oncle pendant ce temps. Mademoiselle t'excusera ?

Elle attendit encore quelques secondes, puis, les fixant tous deux :

— Tu n'es qu'un ingrat, mon petit.

Elle sortit. Elle ferma la porte.

Jeannie regarda Georges ; il tremblait. Elle voulut lui prendre les mains : il la repoussa.

— Elle a raison, Jeannie !

— Que dis-tu ?

— C'est mal ce que nous avons fait, Jeannie. C'est très mal. Tu n'aurais pas dû venir, et moi j'aurais dû te dire aussitôt de me laisser. Je te le dis à présent : laisse-moi, et ne reviens plus jamais.

En parlant, il sentait se creuser dans sa poitrine un grand vide, et le son de sa voix lui semblait très lointain. Il ne percevait ni la cruauté, ni l'injustice de ses paroles. Peut-être même ne souffrait-il pas. La solennité de la mort pétrifiait tout son être — la Mort, qui a une robe noire et un visage jaune... Pourtant, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Jeannie ne les vit pas. La colère l'aveuglait. Comment ? Cette ferveur, cet élan qui, au mépris de toute convenance, l'avaient poussée vers lui, il disait que c'était mal ! Elle marcha rapidement vers la porte.

Au bruit des pas, Georges sortit de sa stupeur. Il ne se ravisa point, mais la supplia de ne pas garder de lui un souvenir amer. Elle ne savait pas, elle ne pouvait pas savoir, ce qui l'obligeait à être si cruel. Il le lui écrirait. Quand elle aurait lu, elle lui pardonnerait, sûrement...

Qu'importaient à Jeannie toutes les pages que Georges écrirait ? Elle ne les lirait même pas. — Ce que nous avons fait, c'est mal, avait-il dit ! Quelle réticence pouvait adoucir cette injure ? Une action est bonne ou mauvaise ; il n'y a pas de moyen terme.

Elle attendit qu'il eût fini. Alors elle se retourna et, une seule fois et d'une voix dure :

— Je ne t'aime plus, dit-elle.

III

Quand la porte du hall eut battu, Georges sortit du salon. Le vestibule était plein de monde. Il ne salua per-

sonne, monta les escaliers en hâte, entra précipitamment dans la chambre mortuaire, s'agenouilla contre le lit et enfonçant dans les draps son visage laissa avec fureur éclater ses sanglots.

— Tu es un ingrat — Je suis un ingrat — Je ne t'aime plus... Les paroles de sa tante, celles de Jeannie, les siennes, se répercutaient dans sa tête. Cela faisait un bruit absurde, mais la sentence n'était pas moins nette : tout est fini. Il avait accompli un devoir — et pourtant il sentait peser sur lui, tout à la fois, le poids du remords et le poids de l'injustice. Il n'y a plus de logique possible quand une joie pure est détruite.

La première douleur est seule très grave, car ce n'est pas un bonheur qu'elle détruit, — à cet âge on n'est pas heureux, — mais cette clarté du cœur que jamais on ne retrouve. Si l'on se console vite, c'est précisément qu'avec elle on a perdu le meilleur de soi-même.

Georges l'ignorait encore. Il était tout à sa révolte, cette révolte naïve, dernier sursaut de la candeur blessée qui ne sait où frapper pour se défendre...

Il avait à peine aperçu son oncle, le cierge qui brûlait à côté du lit, tante Berthe assise dans un coin sombre. Elle, tout en épelant des prières, le fixait d'un œil sévère et songeait : l'hypocrite !

Elle avait prémédité de sortir dès qu'il serait là. Elle ne s'y décida qu'à regrets. — Ce tête-à-tête lui fera du bien, se dit-elle, en sortant.

La perception de sa solitude avec le mort tira Georges de l'ivresse des pleurs.

Il se relève, s'asseoit dans un fauteuil.

Plus qu'un grand calme. Il essuie ses larmes, et déjà il se rappelle mal pourquoi il les a versées. Une indifférence glacée paralyse son corps et son esprit. Quelque chose d'analogue à ce froid qui envahit la bouche, à la minute où le dentiste vient de vous faire une piqûre de cocaïne.

Seulement, chez le dentiste, les murs sont blancs, les instruments nickelés ; la cocaïne même évoque des paysages de neige ; alors que, dans Georges comme autour de lui, tout est noir.

Tout est noir. On a tiré les rideaux. De la gerbe de fleurs couchée sur la table les couleurs sont invisibles. Si le cierge est allumé, ce n'est que pour certifier la nuit, et que le visage de l'oncle Etienne est bien éteint. Il n'a même plus cette teinte cireuse que Georges, une seconde, aperçut la veille. Et quelle immobilité ! Le sceau authentique de la mort, c'est l'immobilité. Le soldat-homme-statue du parc de la Tête d'Or, debout sur une caisse et appuyé sur un fusil, pourquoi son visage est-il si effrayant ? — Parce qu'il ne bouge pas. Eh bien : l'oncle Etienne est encore plus immobile. Car le vent fait trembler la capote du soldat, et d'ailleurs, il faut bien qu'il remue les lèvres pour remercier quand un spectateur met une pièce dans son plateau. Même, au moment où un gouailleur a dit : « En voilà un qui ne bouge guère pour gagner sa vie ! » il a fait tout un discours. — Tandis que l'oncle Etienne ne remuera plus jamais les lèvres. Ni les paupières. Ni les mains. On a mis entre ses doigts un chapelet, mais il ne l'égrène pas, il ne l'égrènera jamais.

Machinalement, Georges cherche le sien dans sa poche, ne le trouve pas. — Pourtant, il n'a pas changé de costume, ce matin ?

Cette anomalie entraîne de nouveau son esprit. Il parvient à le retenir, récite tant bien que mal un « De profundis » :

« De profundis clamavi ad te, Domine, Domine exaudi vocem meam.

« Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, qui sustinebit ? »

Ses lèvres seules prient. Il le sait, ne s'en indigne plus. Son âme tout entière est en attente, tremblante un peu, mais résignée. C'est bien ce qu'on éprouve au moment de

la piqûre ; et on crispe les mains au dossier du fauteuil, qui descend comme un ascenseur... Seulement, chez le dentiste, c'est dans un abîme de neige et de coton qu'on s'enfonce, alors que, dans l'abîme où Georges tombe, tout est noir... Mais il ne criera pas ! Non ! Il ne criera pas ! Ni vers le Seigneur, ni vers les morts, ni vers Jeannie. Tout lui est égal. Il n'aime plus personne. De profundis non clamavi !

Telle est, tôt ou tard, la débâcle des scrupules dans une conscience délicate. Tant de souffrances humblement endurées, ce régime de terreur, ces affronts, ces guet-apens sous chaque joie, tout cela crie vengeance. Un jour, une âme hardie et impudique surgit, qui déchire d'un coup l'ouvrage minutieux des vertus. Cette révolte est-elle autre chose que recherche exaspérée de l'équilibre ? — Dieu sévère, sois indulgent pour ces âmes inégales. Elles n'ont point choisi d'être telles. Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, qui sustinebit ?

La pensée que Georges attendait fut si brusque qu'il la cria presque :

— Eh bien, soit. Je ne verrai plus Jeannie. Mais, j'en verrai d'autres !

L'oppressement qui l'agitait ne lui était pas inconnu. La pente où il venait de décider que roulerait son âme, il la reconnaissait. Souvent, durant une période troublée qui avait précédé la rencontre de Jeannie, en songe il l'avait descendue. Avec quelle sévérité, pourtant, retenait-il son imagination ! C'est donc qu'elle avait échappé à sa surveillance ?... Où se cachent nos désirs quand les pourchasse la vertu ?

Il ne se contenterait plus de rêver ses plaisirs. Il aurait des maîtresses, des femmes de chair qu'il serrerait à les écraser contre son corps ; oui, à les écraser ! Seul au monde, sans parents, sans amour, qu'est-ce qui pouvait le retenir ? L'argent ne lui manquerait pas : trois immeubles à

Bellecour, des terrains aux Brotteaux, des valeurs... Il jetterait tout par les fenêtres !

Si Georges secouait ainsi sa conscience, c'est que quelque chose demeurait au fond : le souvenir de son serment. Ainsi donc, il avait rejeté tous scrupules graves, et gardé le seul discutable ? Il essayait bien d'ironiser. (Cette inconséquence lui donnait beau jeu). La pensée que Jeannie ne serait jamais associée à ses luxures n'en rendait pas moins imparfaits ses rêves de perdition.

Il osa jouer avec ce souvenir aussi. Il sut, avec la lenteur désirable, évoquer l'image de Jeannie. — J'ai juré de ne jamais la revoir, — mais si nous nous donnons des rendez-vous dans l'obscurité ? en vint-il à se dire.

Cette idée le fit ricaner aux larmes. Il imagina de ténébreux plaisirs : je la recevrai vêtue de crêpe, le visage voilé. Défense de toucher aux boutons électriques. Nous nous dévêtirons à tâtons. Des voluptés subtiles suppléeront les joies des yeux... — Récemment, au collège, au milieu de la nuit, une chauve-souris est entrée par la fenêtre ouverte du dortoir. Georges se rappelle l'étrange bruit d'ailes au ras du plafond, avec quelle terreur il a enfoncé son visage dans l'oreiller. Car elles ont l'habitude de s'accrocher aux cheveux, et on ne peut plus les arracher... — Nous passerons des heures à attendre que les chauves-souris viennent, et quand enfin nous les entendrons voleter dans la chambre — Oh, ivresse de nous serrer frissonnants l'un contre l'autre... Mais Jeannie acceptera-t-elle de partager ces jeux ? — Il eut envie de pleurer.

Il se lève, fait quelques pas avec angoisse.

Le mort est-il vraiment immobile ? La chambre est-elle si sombre ?

Au travers des rideaux passe une raie de lumière, qui projette sur le plafond un éventail vert. Le halo du cierge paraît ridicule en comparaison. Georges reconnaît maintenant les fleurs qui sont couchées sur la table : des lilas. Il

distingue des lilas mauves, les lilas blancs. — Sûrement l'oncle Etienne a bougé depuis tout à l'heure. Il s'est incliné du côté des lilas et de la fenêtre. Même, en regardant bien, on discerne de petits mouvements sur son visage. Le soldat du parc de la Tête d'Or, malgré le vent qui agite sa capote et malgré ses discours, est bien plus immobile. — Mais non. Simplement, il a l'air grognon, tandis que l'oncle Etienne sourit.

L'oncle Etienne sourit... Les morts approuveraient-ils, s'ils avaient, comme les hommes-statues, la permission de parler, cet apparat funèbre que nous imposons à nos âmes en leur honneur ? Ne nous diraient-ils pas qu'au lieu de rester là à les garder, — comme s'ils risquaient de s'échapper — nous ferions mieux d'aller nous promener ? Les aimerions-nous moins ? Les souvenirs sont pareils aux vivants : en plein air, ils se portent mieux.

Georges sait quel ordre son oncle lui eût donné : ouvre la fenêtre. Qu'est-ce donc qui lui fait redouter d'entendre réellement ces paroles ? S'il se dirige tout de même, à reculons, vers la fenêtre, pourquoi est-ce avec tant de lenteur, et malgré lui ?

Il entrebâille les rideaux.

De cette chambre on aperçoit la villa où Jeannie demeure et un coin de son jardin.

Justement elle est là. Elle marche dans une allée. Le soleil remue dans ses cheveux blonds.

Georges ne sait plus de quel côté tourner les yeux : Elle, il a juré de ne plus la voir. De son oncle, il redoute le sourire. Sur le plafond, il y a un éventail grand ouvert, et tant de clarté dans la chambre d'un mort, est-ce convenable ? (Il vient de penser comme tante Berthe.)

Oh ! Va-t-il préférer les ténèbres ? Va-t-il laisser tomber les rideaux ?...

GABRIEL D'AUBARÈDE

CŒUR DE TÉNÈBRES [1]

III

Je le considérai à mon tour, confondu d'étonnement. Il était là devant moi, en habit bariolé, comme s'il venait de s'échapper d'une troupe de baladins, enthousiaste et fabuleux. Le fait seul de son existence était invraisemblable, inexplicable, complètement déconcertant. Il était un de ces problèmes qu'on ne résoud pas. Impossible d'imaginer comment il avait vécu, comment il avait pu parvenir si loin, comment il s'était arrangé pour y rester — pourquoi il n'avait pas disparu incontinent. « J'ai poussé un peu plus avant, disait-il, et puis encore un peu plus, jusqu'au moment où je me suis trouvé être allé si loin que je ne vois trop comment j'arriverai jamais à revenir sur mes pas... Tant pis !... J'ai le temps. Je sais me débrouiller... Mais emmenez vite Kurtz — vite, je vous dis !... » L'enchantement de la jeunesse enveloppait ses haillons bigarrés, son dénuement, sa solitude, la désolation qu'il y avait au fond de ce stérile vagabondage. Pendant des mois — des années ! — sa vie n'avait tenu qu'à un cheveu, et il était là vivant, bravement, étourdiment vivant et selon toute apparence indestructible, par la seule vertu de ses jeunes années et de son audace irréfléchie. Je me prenais à le considérer avec quelque chose approchant l'admiration, voire l'envie. Un enchantement l'entraînait ; un autre enchantement le pro-

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er décembre 1924 et 1er janvier 1925.

tégeait. Il n'attendait assurément rien de la sauvagerie que des espaces où respirer, des étendues où s'enfoncer. Son unique besoin était d'exister et de circuler en courant le plus de risques possibles, avec le maximum de privations. Si jamais l'esprit d'aventure, absolument pur, désintéressé et chimérique posséda un homme, c'était bien cet adolescent tout rapiécé. Je lui enviai presque la possession de cette claire et modeste flamme. Elle semblait avoir si bien consumé en lui toute pensée personnelle que même durant qu'il vous parlait, on oubliait que c'était à lui — cet homme-là, présent, devant vous — que toutes ces choses étaient arrivées. Je ne lui enviai pas toutefois sa dévotion pour Kurtz. Il n'avait pas délibéré sur ce point. Elle était venue à lui, et il l'avait acceptée avec une sorte d'ardent fatalisme. Je dois ajouter qu'à mes yeux, de toutes les choses qu'il avait rencontrées, celle-là était bien la plus dangereuse.

Ils s'étaient accointés forcément, comme deux vaisseaux en panne se rapprochent et finissent par frotter leurs coques l'une contre l'autre... J'imagine que Kurtz éprouvait le besoin d'une audience, attendu qu'une fois, tandis qu'ils étaient campés dans la forêt, ils avaient passé toute la nuit à parler, — ou plus vraisemblablement, c'était Kurtz qui avait parlé... — « Nous avons parlé de tout, me dit-il, encore transporté à ce souvenir. J'en avais oublié la notion même du sommeil. Cette nuit ne me parut pas durer plus d'une heure... — De tout, de tout!... Et même d'amour... — Il vous parlait d'amour, fis-je fort surpris. » Il eut un cri presque passionné : « Oh, ce n'était pas ce que vous pensez!... Il parlait d'une manière générale... Il m'a fait comprendre des choses, bien des choses!... »

Il leva les bras. Nous étions sur le pont à ce moment et le chef de mes coupeurs de bois, étendu non loin, tourna vers lui son regard lourd et brillant. Je jetai les yeux autour de moi, et je ne sais pourquoi, mais je vous assure que jamais cette terre, ce fleuve, cette brousse, l'arc même de ce

ciel enflammé ne m'apparurent plus sombres et plus désespérés, plus impénétrables à tout sentiment, plus impitoyables à toute faiblesse humaine. — « Et depuis lors, fis-je, vous êtes demeuré avec lui, naturellement ?... »

Point du tout. Il paraît que leurs relations avaient été très intermittentes pour diverses raisons. Il lui était arrivé, ainsi qu'il me l'apprit avec orgueil, de soigner Kurtz durant deux maladies de celui-ci (et il parlait de cela comme on ferait d'un exploit plein de risques...) ; mais, généralement, Kurtz errait seul dans les profondeurs de la forêt. « Souvent, quand je me rendais à cette station, il m'a fallu passer des jours et des jours à attendre qu'il revînt, dit-il, et cela valait la peine d'attendre, parfois !... — Que faisait-il ?... De l'exploration ?... demandai-je. — Bien sûr !... » Il avait découvert des tas de villages et même un lac. Mon homme ne savait pas exactement dans quelle direction, car il était dangereux de poser trop de questions, mais la plupart des expéditions de Kurtz pourtant avaient l'ivoire pour objet. « Pourtant, objectai-je, il ne devait plus avoir de marchandises à troquer. » Il détourna les yeux : « Oh, même à l'heure actuelle, il reste pas mal de cartouches !... — Appelons les choses par leur nom, fis-je. Il razziait simplement le pays ?... » Il fit oui de la tête. « Il n'était pas seul sûrement... » Il bredouilla quelque chose au sujet des villages autour de ce lac. « Kurtz, somme toute, suggérai-je, se faisait suivre par la tribu... » Il témoigna quelque embarras. « Ils l'adoraient, » fit-il. Le ton de ces paroles était si extraordinaire que je le considérai avec attention. La répugnance qu'il éprouvait à parler de Kurtz se mêlait curieusement en lui au besoin de raconter. L'homme remplissait sa vie, occupait toutes ses pensées, commandait ses émotions : « Que voulez-vous ! éclata-t-il, il est arrivé ici avec l'éclair et le tonnerre à la main : jamais ces gens n'avaient rien vu de pareil, ni d'aussi terrible. Car il pouvait être terrible !... Impossible de juger M. Kurtz comme on ferait d'un homme quelconque. Non,

mille fois non !... Tenez — rien que pour vous donner quelque idée, un jour, je n'hésite pas à vous le dire, il a voulu me tirer dessus et je ne le juge pas !... — Tirer sur vous, m'écriai-je. Et pourquoi ?... — Oh, j'avais un petit lot d'ivoire que m'avait donné le chef du village, près de ma maison. J'avais l'habitude, voyez-vous, de tirer du gibier pour eux. Eh bien, il a prétendu l'avoir et rien ne l'en a fait démordre. Il déclara qu'il me fusillerait à moins que je ne lui donnasse l'ivoire et que je ne déguerpisse ensuite, attendu qu'il avait le pouvoir de le faire et l'envie par surcroît, et qu'il n'y avait rien au monde qui pût l'empêcher de tuer qui bon lui semblait. Et c'était vrai... Je lui donnai l'ivoire. Cela m'était bien égal. Mais je ne déguerpis pas. Non, je n'aurais pu le quitter... Il me fallut être prudent, bien entendu, jusqu'au moment où nous fûmes amis de nouveau pour un temps. C'est alors qu'il eut sa seconde maladie. Ensuite, j'eus à me tenir à l'écart, mais je ne lui en voulais pas. Il passait la plus grande partie de son temps dans ces villages sur le lac. Quand il regagnait le fleuve, parfois il s'attachait à moi ; parfois aussi, il valait mieux pour moi garder mes distances. Cet homme souffrait trop. Il détestait toutes choses ici et, pour je ne sais quelle raison, il ne pouvait s'en détacher. Quand j'en eus l'occasion, je le suppliai d'essayer de s'en aller, alors qu'il en était temps encore. Je lui offris de rentrer avec lui. Il acceptait et n'en demeurait pas moins ici. Il partait pour une autre chasse à l'ivoire, disparaissait pendant des semaines, s'oubliait parmi ces gens — oui, s'oubliait lui-même, comprenez-vous !... — Quoi, il est fou ! » fis-je. Il protesta avec indignation. M. Kurtz ne pouvait être fou. Si je l'avais entendu parler, il y a deux jours seulement, je n'aurais pas osé risquer une telle supposition... J'avais pris mes jumelles tandis qu'il parlait, et j'inspectais la rive, fouillant des yeux la lisière de la forêt de chaque côté de la maison et derrière celle-ci. Le sentiment qu'il y avait des yeux dans cette brousse — si silencieuse, si tranquille, aussi silencieuse et

tranquille que la maison en ruines, sur le sommet de la colline — me mettait mal à l'aise. Pas la moindre trace sur le visage des choses de l'extraordinaire histoire qui m'était moins contée que suggérée par ces exclamations désolées, ces haussements d'épaules, ces phrases interrompues, ces allusions finissant sur de profonds soupirs. La forêt demeurait impassible, comme un masque ; épaisse comme la porte fermée d'une prison, elle regardait avec un air de sagesse secrète, de patiente attente, d'inaccessible silence. Le Russe m'expliquait que Kurtz n'avait regagné le fleuve que depuis peu, ramenant avec lui tous les guerriers de cette tribu lacustre. Il était resté absent pendant plusieurs mois, — à se faire adorer, je suppose !... — et était rentré à l'improviste, méditant selon toute apparence quelque raid de l'autre côté du fleuve ou en aval. Evidemment le désir d'avoir un peu plus d'ivoire l'avait emporté sur — comment dirai-je ?... — sur de moins matérielles aspirations... Cependant son état de santé avait empiré brusquement. — « J'appris qu'il était couché, privé de tous soins : aussi j'accourus et risquai le coup,... dit le Russe. Oh, il est bas, il est très bas !... » Je dirigeai la lorgnette vers la maison. Aucun signe de vie : je n'apercevais que le toit croulant, la longue muraille de boue au-dessus des hautes herbes, avec trois trous en guise de fenêtres et dont aucun n'était pareil à son voisin; tout m'apparaissait comme à portée de main, eût-on dit. Et tout à coup un geste m'échappa, et l'un des derniers poteaux qui subsistassent de la clôture évanouie disparut subitement du champ de ma vision. J'avais été frappé de loin, vous vous en souvenez, par certains essais de décoration que rendait d'autant plus remarquables l'état de délabrement du lieu. Il venait de m'être donné de les considérer de plus près et l'effet immédiat avait été de me faire rejeter la tête en arrière, comme pour éviter un coup ! L'un après l'autre, j'examinai soigneusement chacun des poteaux avec mes jumelles, et mon erreur m'apparut. Ces boules rondes étaient non pas ornemen-

tales, mais symboliques : elles étaient expressives et déconcertantes à la fois, saisissantes et troublantes, nourriture pour la pensée, pour les vautours aussi, s'il y en avait planant dans le ciel, nourriture en tout cas pour les fourmis assez avisées pour grimper aux montants. Elles auraient été plus impressionnantes encore, ces têtes fichées sur des pieux, si le visage n'en avait été tourné du côté de la maison. Une seule, la première que j'eusse remarquée, me faisait face. Je ne fus pas aussi écœuré que vous pouvez croire. Le recul que j'avais eu n'était en réalité qu'un mouvement de surprise. Je m'étais attendu somme toute à trouver là une boule de bois. Délibérément, je ramenai mon regard vers la première qui m'était apparue : noire, sèche et recroquevillée, la tête aux paupières closes était toujours là, comme endormie au bout de son pieu et même, avec ses minces lèvres retroussées laissant voir l'étroite ligne blanche des dents, elle avait l'air de sourire, d'un sourire perpétuel, à quelque rêve hilare et sans fin de l'éternel sommeil.

Je ne divulgue aucun secret commercial. En fait, le Directeur me dit plus tard que les méthodes de M. Kurtz avaient ruiné le district. Je n'ai point d'opinion sur ce point, mais je tiens à marquer clairement qu'il n'y avait rien d'avantageux dans la présence de ces têtes. Elles témoignaient simplement que M. Kurtz était dénué de retenue dans la satisfaction de ses divers appétits, que quelque chose lui manquait, une pauvre petite chose qui, lorsque la nécessité s'en faisait sentir, se cherchait en vain parmi tant de magnifique éloquence. Qu'il se rendît compte de cette lacune, je ne saurais le dire. Je crois qu'il en eut le sentiment vers la fin, presque au dernier moment. La sauvagerie, elle, n'avait guère tardé à le percer à jour et s'était terriblement revanchée de la fantastique invasion. Il m'apparaît qu'elle lui avait chuchoté à l'oreille certaines choses sur lui-même qu'il ignorait, dont il n'avait pas le moindre soupçon, avant d'avoir pris conseil de la grande solitude —

et le chuchotement s'était révélé irrésistiblement fascinateur. L'écho avait été d'autant plus profond en M. Kurtz qu'il était creux à l'intérieur... J'abaissai la lorgnette, et la tête qui m'était apparue si proche que j'aurais pu, pour ainsi dire, lui adresser la parole, disparut loin de moi dans l'inaccessible distance.

L'admirateur de M. Kurtz était un peu penaud. D'une voix rapide et indistincte, il m'assura qu'il n'avait pas osé enlever ces... ces... — disons, ces symboles... Ce n'est pas qu'il eût peur des indigènes : ils n'auraient pas bougé, à moins que M. Kurtz ne leur fît signe. Son ascendant sur eux était extraordinaire. Le campement de ces gens entourait toute la station et, chaque jour, les chefs venaient le voir. Ils s'avançaient en rampant... « Je ne tiens pas à savoir quoi que ce soit du cérémonial usité pour approcher M. Kurtz !... » criai-je. Curieuse, l'impression que j'eus que ces détails seraient moins supportables que la vue des têtes qui séchaient sur des pieux en face des fenêtres de M. Kurtz... Après tout, ce n'était là qu'un spectacle barbare, et dans cette obscure région de subtiles horreurs, où d'un bond j'avais été transporté, la simple sauvagerie, affranchie de toute complication, apportait du moins le réconfort réel d'une chose qui avait le droit d'exister — ouvertement, à la lumière du jour. Le jeune homme me regarda avec surprise. J'imagine qu'il ne lui était pas venu à l'esprit que M. Kurtz n'était pas une idole pour moi. Il oubliait que je n'avais entendu aucun de ses splendides monologues... sur quoi donc !... ah, oui ! sur l'amour, la justice, la conduite de la vie, que sais-je encore... S'il fallait ramper devant M. Kurtz, il rampait comme le plus sauvage d'entre ces sauvages. Je ne me rendais pas compte des circonstances, fit-il. Ces têtes étaient celles de rebelles. Je le surpris considérablement en me mettant à rire. Rebelles ! Quelle était la prochaine qualification que j'aurais à entendre ? Il y avait déjà eu ennemis, criminels, ouvriers ; ceux-ci étaient des rebelles. Ces têtes rebelles pourtant avaient l'air bien sou-

mis au bout de leur bâton. « Vous ne soupçonnez pas à quel point une telle existence met à l'épreuve un homme comme M. Kurtz !..., s'exclama le dernier disciple de M. Kurtz. — Eh bien, et vous ?... fis-je. — Moi ! Oh, moi, je ne suis qu'un pauvre diable !... Je n'ai point d'idées... Je n'attends rien de personne... Comment pouvez-vous me comparer à... » L'excès de son émotion l'empêchait de parler ; il s'arrêta court. « Je ne comprends pas, gémit-il. J'ai fait de mon mieux pour le garder en vie et cela me suffit. Je n'ai pas eu de part dans tout cela... Je suis une âme simple... Depuis des mois, ici, il n'y a pas eu le moindre médicament, pas une bouchée de quoi que ce soit à donner à un malade... Il a été honteusement abandonné... Un homme comme lui et avec de telles idées... Honteux, oui, c'est honteux... Et je... je n'ai pas fermé l'œil de ces dix dernières nuits !... »

Sa voix se perdit dans le calme du soir. Les ombres allongées de la forêt avaient glissé jusqu'au bas de la colline, tandis que nous parlions, dépassant la baraque croulante et la rangée symbolique de poteaux. La pénombre à présent enveloppait tout cela, cependant que nous étions encore dans la clarté du soleil et que le fleuve, en face de là, brillait toujours d'une éclatante et tranquille splendeur que bordait, au long de la rive et par-dessus celle-ci, une bande obscure et ombragée. Pas une âme sur la berge. La brousse n'avait pas un frémissement.

Et tout à coup, tournant l'angle de la maison, un groupe d'hommes apparut, comme surgi de terre. Ils avançaient enfoncés jusqu'à mi-corps dans les hautes herbes, formés en bloc compact et portant au milieu d'eux une civière improvisée. A l'instant, dans le vide du paysage, une clameur s'éleva, dont l'acuité perça l'air immobile ainsi qu'une flèche pointue volant droit au cœur du pays ; et, comme par enchantement, un torrent d'êtres humains nus, avec des lances dans leurs mains, avec des arcs, des boucliers, des yeux féroces et des gestes sauvages, fut lâché dans la clairière

par la sombre et pensive forêt. La brousse trembla. Les hautes herbes un instant s'inclinèrent, et ensuite tout demeura coi dans une attentive immobilité.

« Et maintenant, s'il ne dit pas le mot qu'il faut, nous sommes tous fichus... » fit le Russe à mon oreille. Le groupe d'hommes avec la civière s'était arrêté, lui aussi, comme pétrifié, à mi-chemin du vapeur. Par-dessus les épaules des porteurs, je vis l'homme de la civière se mettre sur son séant, décharné et un bras levé. « Espérons, fis-je, que l'être qui sait si bien parler de l'amour en général trouvera quelque raison particulière de nous épargner cette fois !... » J'étais amèrement irrité de l'absurde danger de notre situation, comme si d'être à la merci de cet affreux fantôme eût été quelque chose de déshonorant. Je n'entendais pas un son ; mais, au travers de mes jumelles, je distinguais le bras mince impérieusement tendu, la mâchoire inférieure qui remuait et les yeux de l'apparition brillant obscurément, enfoncés dans cette tête osseuse que de grotesques saccades faisaient osciller. Kurtz, Kurtz, cela signifie court en allemand, n'est-ce pas ?... Eh bien, le nom était aussi véridique que le reste de sa vie, que sa mort même. Il paraissait avoir sept pieds de long au moins. Il avait rejeté sa couverture et son corps atroce et pitoyable en surgissait comme d'un linceul. Je voyais bouger la cage de son thorax, les os de son bras qu'il agitait. Il était pareil à une vivante image de la mort, sculptée dans du vieil ivoire, qui aurait tendu la main, d'un air de menace, vers une immobile cohue d'hommes faits d'un bronze obscur et luisant. Je le vis ouvrir la bouche toute grande : il en prit un aspect extraordinairement vorace, comme s'il eût voulu avaler tout l'air, toute la terre, tous les hommes devant lui. Une voix profonde en même temps me parvint faiblement. Il devait crier à tue-tête !... Et soudain, il s'écroula. La civière vacilla tandis que les porteurs reprenaient leur marche en titubant ; et, presque en même temps, je remarquai que la foule des sauvages se dis-

sipait sans qu'aucun mouvement de retraite fût nulle part perceptible, comme si la forêt qui avait si subitement proféré ces créatures les eût absorbées à nouveau, ainsi que le souffle est inhalé d'une longue aspiration.

Quelques-uns des pélerins, derrière la civière, portaient les armes de Kurtz, deux fusils de chasse, une carabine de gros calibre, une autre, légère, à répétition, tous les tonnerres de ce piteux Jupiter. Le Directeur, penché vers lui, tout en marchant, lui parlait bas à l'oreille. On le déposa dans l'une des petites cabines, un espèce de réduit où il y avait tout juste la place d'une couchette et d'une ou deux chaises de camp. Nous lui avions apporté le courrier qui s'était accumulé pour lui, et un monceau d'enveloppes déchirées, de lettres ouvertes jonchait son lit. Ses mains fourrageaient faiblement parmi tous ces papiers. Je fus frappé par le feu de ses yeux et la langueur compassée de son expression. Ce n'était pas l'épuisement de la maladie. Il ne semblait pas souffrir. Cette ombre avait l'air satisfait et calme, comme si, pour le moment, elle se fût éprouvée rassasiée d'émotions.

Il froissa l'une des lettres et, me regardant droit dans les yeux : « Très heureux de vous rencontrer ! » fit-il. Quelqu'un lui avait écrit à mon sujet. Toujours les recommandations ! Le volume du son qu'il émettait sans effort, sans presque prendre la peine de remuer les lèvres, me stupéfia. Quelle voix, quelle voix ! Elle était grave, profonde, vibrante, et l'on eût juré que cet homme n'était même plus capable d'un murmure... Pourtant, il lui restait encore assez de force — factice, sans nul doute — pour risquer de nous mettre tous à deux doigts de notre perte, comme vous allez le voir dans un instant.

Le Directeur apparut silencieusement sur le pas de la porte. Je me retirai incontinent et il tira le rideau derrière moi. Le Russe que tous les pélerins dévisageaient avec curiosité, observait fixement le rivage. Je suivis la direction de son regard.

D'obscures formes humaines se distinguaient au loin devant la sombre lisière de la forêt ; et, au bord du fleuve, deux figures de bronze, appuyées sur leurs hautes lances, se dressaient au soleil, portant sur la tête de fantastiques coiffures de peau tachetées, martiaux et immobiles, dans une attitude de statue. Et de long en large, sur la berge, lumineuse, une apparition de femme se mouvait, éclatante et sauvage.

Elle marchait à pas mesurés, drapée dans une étoffe rayée et frangée, foulant à peine le sol d'un air d'orgueil, dans le tintement léger et le scintillement de ses ornements barbares. Elle portait la tête haute ; ses cheveux étaient coiffés en forme de casque ; elle avait des molletières de laiton jusqu'aux genoux, des brassards de fil de laiton jusqu'aux coudes, une tache écarlate sur sa joue basanée, d'innombrables colliers de perles de verre autour du cou, quantité de choses bizarres, de charmes, de dons de sorciers suspendus à son corps et qui étincelaient et remuaient à chacun de ses pas. Elle devait porter sur elle la valeur de plusieurs défenses d'éléphant ! Elle était sauvage et superbe, les yeux farouches, magnifique ; il y avait quelque chose de sinistre et d'imposant dans son allure délibérée. Et parmi le silence qui était subitement tombé sur ce mélancolique pays, l'immense sauvagerie, la masse colossale de la vie féconde et mystérieuse semblait pensivement regarder cette femme, comme si elle y eût vu l'image même de son âme ténébreuse et passionnée.

Elle s'avança jusqu'à la hauteur du vapeur, s'arrêta et nous fit face. Son ombre s'allongea en travers des eaux. Sa désolation, sa douleur muette mêlée à la peur du dessein qu'elle sentait se débattre en elle, à demi formulé, prêtait à son visage un aspect tourmenté et tragique. Elle demeura à nous considérer sans un geste, avec l'air, comme la sauvagerie elle-même, de mûrir on ne sait quelle insondable intention. Une minute tout entière s'écoula et puis elle fit un pas en avant. Il y eut un tintement faible, un éclat de

métal jaune, une ondulation dans ses draperies frangées et elle s'arrêta, comme si le cœur lui eût manqué. Le jeune homme près de moi grommela. Derrière mon dos les pèlerins chuchotaient. Elle nous regardait comme si sa vie eût dépendu de l'inflexible tension de son regard. Soudain elle ouvrit ses bras nus et les étendit, tout droit au-dessus de sa tête, comme dans un irrésistible désir de toucher les cieux ; et en même temps l'obscurité agile s'élança sur la terre et, se répandant au long du fleuve, enveloppa le vapeur dans une étreinte sombre. Un silence formidable était suspendu au-dessus de la scène.

Elle se détourna lentement, se mit à marcher en suivant la berge et rentra à gauche dans la brousse. Une fois seulement, avant de disparaître, elle reporta ses yeux étincelants sur nous.

« Si elle avait fait mine de monter à bord, fit nerveusement l'homme rapiécé, je crois bien que j'aurais essayé de l'abattre d'un coup de fusil !... J'ai risqué ma peau chaque jour, toute cette quinzaine, pour la tenir à l'écart de la maison. Une fois elle y est entrée, et quelle scène n'a-t-elle pas faite au sujet de ces haillons que j'avais ramassés dans le magasin pour raccommoder mes vêtements ! Je n'étais pas présentable... Du moins, je pense que c'est de cela qu'elle parla à Kurtz comme une furie, pendant une heure, en me désignant de temps en temps... Je ne comprends pas le dialecte de cette tribu... J'ai quelque idée que Kurtz ce jour-là — heureusement pour moi — était trop malade pour se soucier de quoi que ce soit, autrement il y aurait eu du vilain... Je ne comprends pas... Non, tout cela me dépasse... Enfin, c'est fini, maintenant... »

A ce moment, j'entendis la voix profonde de Kurtz derrière le rideau : « ME sauver !... Vous voulez dire, sauver l'ivoire... Ne m'en contez pas... ME sauver !... Mais c'est moi qui vous ai sauvés !... Vous contrariez tous mes projets pour le moment... Malade, malade !... Pas si malade que vous aimeriez à le croire... Tant pis... J'arriverai

bien malgré tout à réaliser mes idées... Je reviendrai... Je vous ferai voir ce qu'on peut faire... Avec vos misérables conceptions d'épicier, vous vous mettez en travers de mon chemin... Je reviendrai... Je... »

Le Directeur sortit. Il me fit l'honneur de me prendre par le bras et de me mener à l'écart. « Il est très bas, vraiment très bas ! » fit-il. Il crut nécessaire de pousser un soupir, mais négligea de paraître affligé en proportion... « Nous avons fait ce que nous pouvions pour lui, n'est-il pas vrai ?... Mais il n'y a pas à dissimuler le fait : M. Kurtz a fait plus de tort que de bien à la Société. Il n'a pas compris que les temps n'étaient pas mûrs pour l'action rigoureuse. Prudemment, prudemment, c'est là mon principe. Il nous faut être prudents encore. Pour quelque temps ce district nous est fermé ; c'est déplorable... Dans l'ensemble le commerce en souffrira. Je ne nie pas qu'il n'y ait une remarquable quantité d'ivoire — pour la plus grande partie fossile. — Il nous faut le sauver en tous cas — mais voyez comme la situation est précaire — et pourquoi ? Parce que la méthode est imprudente... — Appelez-vous cela, fis-je en regardant la rive, méthode imprudente ?... — Sans aucun doute, s'écria-t-il avec chaleur. N'est-ce pas votre avis ?... — Absence complète de méthode, murmurai-je après un moment. — Très juste ! exulta-t-il. Je m'y attendais !... Témoigne d'un manque complet de jugement. Il est de mon devoir de le signaler à qui de droit... — Oh, fis-je, le type là-bas, comment s'appelle-t-il ? l'homme aux briques, fera pour vous, là-dessus, un rapport très présentable... » Il demeura un instant confondu. Jamais, me parut-il, je n'avais respiré atmosphère aussi vile, et mentalement je me détournai vers Kurtz pour me réconforter — oui, je dis bien, pour me réconforter. « Néanmoins j'estime, fis-je avec emphase, que M. Kurtz est un homme remarquable ». Il sursauta, laissa tomber sur moi un lourd regard glacé et très rapidement : « *C'était* un homme remarquable... » fit-il, et il me tourna

le dos. Mon heure de faveur était passée. J'étais désormais, au même titre que Kurtz, mis au rancart, comme partisan de méthodes pour lesquelles les temps n'étaient pas mûrs. J'étais un « imprudent »... Du moins était-ce quelque chose d'avoir le choix de son cauchemar...

En fait c'est vers la sauvagerie que je m'étais reporté et non vers M. Kurtz qui, je l'admettais volontiers, pouvait d'ores et déjà être considéré comme un homme en terre. Et pendant un instant, il me parut que moi aussi j'étais enterré dans un vaste tombeau plein d'indicibles secrets. Un poids insupportable pesait sur ma poitrine : je sentais l'odeur de la terre humide, la présence invisible de la pourriture triomphante, l'obscurité d'une nuit impénétrable... Le Russe cependant me frappa sur l'épaule. Je l'entendis bredouiller et bégayer : « Marins sont tous frères... Impossible dissimuler... Connaissance de choses propres à nuire à la réputation de M. Kurtz ». — J'attendis. Pour lui, évidemment, M. Kurtz n'était pas encore dans la tombe. Je soupçonne qu'à ses yeux, M. Kurtz était l'un d'entre les immortels. « Eh bien ! fis-je, à la fin. Parlez... Il se fait que je suis l'ami de M. Kurtz, dans une certaine mesure... »

Non sans formalité, il commença par déclarer que si nous n'avions pas appartenu à la même « profession », il aurait tout gardé pour lui, sans se soucier des conséquences. « Il soupçonnait qu'il y avait une malveillance délibérée à son égard chez ces blancs que... — Vous avez raison, lui dis-je, me souvenant de certaine conversation que j'avais surprise. Le Directeur considère que vous devriez être pendu... » Il témoigna à cette nouvelle une préoccupation qui m'étonna tout d'abord. « Il vaut mieux, fit-il gravement, que je m'éclipse sans bruit. Je ne puis rien faire de plus pour Kurtz maintenant, et ils auraient bientôt fait d'inventer quelque prétexte... Qu'est-ce qui les arrêterait ?... Il y a un poste militaire à cinq cents kilomètres d'ici. — Ma foi, répondis-je, peut-être vaut-il mieux que vous

vous en alliez, si vous avez des amis parmi les sauvages de ce pays... — J'en ai une quantité, reprit-il. Ce sont des gens simples et je n'ai besoin de rien, voyez-vous... » Il demeura un instant à se mordiller la lèvre. « Je ne souhaite aucun mal à ces blancs, continua-t-il ensuite, je songe avant tout à la réputation de M. Kurtz, mais vous êtes un marin, un frère et... — Ça va bien, répondis-je après un instant. La réputation de M. Kurtz ne court avec moi aucun risque... » Je ne savais pas à quel point je disais vrai...

Il m'informa alors, en baissant la voix, que c'était Kurtz qui avait donné l'ordre d'attaquer le vapeur. « L'idée d'être emmené, parfois lui faisait horreur et parfois aussi... Mais je n'entends rien à ces questions... Je suis une âme simple. Il pensait qu'il vous ferait battre en retraite et que vous abandonneriez la partie, le croyant mort. Impossible de l'arrêter... Oh! j'ai passé de durs moments ce dernier mois... — C'est possible, fis-je, mais il est raisonnable maintenant. — Vous croyez ? murmura-t-il d'un air pas très convaincu. — Merci en tout cas, fis-je. J'aurai l'œil ouvert.... — Mais pas un mot, n'est-ce pas ?... reprit-il avec une anxieuse insistance. Ce serait terrible pour sa réputation si n'importe qui... » Avec une grande gravité, je promis une discrétion absolue. « J'ai une pirogue et trois noirs qui m'attendent non loin. Je pars. Pouvez-vous me passer quelques cartouches Martini-Henry ? » J'en avais : je lui en donnai avec le secret qui convenait. Tout en me clignant de l'œil, il prit une poignée de mon tabac. « Entre marins, pas vrai ?... Ce bon tabac anglais... » Arrivé à la porte de l'abri de pilote, il se retourna. « Dites-moi, n'avez-vous pas une paire de chaussures dont vous pourriez vous passer ? » Il souleva sa jambe. « Voyez plutôt ? » La semelle était liée, à la manière d'une sandale, avec des ficelles, sous son pied nu. Je dénichai une vieille paire qu'il considéra avec admiration avant de la passer sous son bras gauche. L'une de ses poches (rouge

écarlate) était toute gonflée de cartouches ; de l'autre (bleu foncé) émergeaient les *Recherches* de Towson. Il paraissait s'estimer parfaitement équipé pour affronter à nouveau la sauvagerie. « Ah ! jamais, jamais plus je ne rencontrerai un homme comme celui-là !... Vous auriez dû l'entendre réciter des poésies, — ses propres poésies à ce qu'il m'a dit... » Des poésies ! Il roulait des yeux au souvenir de ces délices ! « Ah ! Il a élargi mon intelligence. Au revoir... » fit-il. Il me serra les mains, et disparut dans la nuit. Je me demande parfois, si je l'ai vu, réellement vu, s'il est possible que je me sois trouvé en présence d'un tel phénomène...

...Lorsque je me réveillai, peu après minuit, son avertissement me revint à l'esprit et le danger qu'il m'avait fait sous-entendre me parut, parmi l'obscurité étoilée, suffisamment réel pour mériter que je prisse la peine de me lever et de faire une ronde. Sur la colline, un grand feu brûlait, illuminant par saccades un angle oblique de la maison. Un des agents avec un piquet formé de quelques-uns de nos noirs montait la garde autour de l'ivoire ; mais au loin, dans la forêt, de rouges lueurs qui vacillaient, qui semblaient s'élever du sol ou y replonger parmi d'indistinctes colonnes d'une intense noirceur, désignaient l'endroit exact du camp où les adorateurs de M. Kurtz prolongeaient leur inquiète veillée. Le battement monotone d'un gros tambour emplissait l'air de coups étouffés et d'une persistante vibration. Le murmure soutenu d'une multitude d'hommes qui chantaient, chacun pour soi, eût-on dit, je ne sais quelle étrange incantation sortait de la muraille plate et obscure de la forêt comme le bourdonnement des abeilles sort de la ruche, et produisait un étrange effet de narcotique sur mes esprits à demi endormis. Je crois bien que je m'assoupis, appuyé sur la lisse, jusqu'au moment où je fus réveillé dans un sursaut effaré par de soudains hurlements, l'assourdissante explosion d'une frénésie mystérieuse et concentrée... Cela s'arrêta aussitôt et le murmure

des voix en reprenant donna presque l'impression calmante d'un silence. Je jetai un coup d'œil distrait sur la petite cabine. Une lumière brûlait à l'intérieur, mais M. Kurtz n'était plus là.

Je crois bien que j'aurais crié si j'avais ajouté foi sur le champ à mes yeux, mais je ne les crus pas. Le fait paraissait à ce point impossible !... La vérité, c'est que je me sentais complètement désemparé par une terreur sans nom, purement abstraite, et qui ne se rattachait à aucune forme particulière de danger matériel. Ce qui faisait mon émotion si irrésistible, c'était — comment le définir — le choc moral que je venais de recevoir, comme si j'avais été confronté à l'improviste à quelque chose de monstrueux, aussi insupportable à la pensée qu'odieux à l'esprit. Cela ne dura bien entendu que l'espace d'une fraction de seconde ; ensuite le sentiment normal du danger mortel et banal, la possibilité de la ruée soudaine, du massacre, que sais-je ! que je voyais imminent, me parut positivement réconfortante et bienvenue. En fait, je me sentis si bien tranquillisé que je ne donnai pas l'alarme.

Il y avait un agent boutonné jusqu'au nez dans son ulster, qui dormait sur une chaise, à un mètre de moi. Les hurlements ne l'avaient pas réveillé ; il ronflait très légèrement. Je le laissai à ses songes et sautai sur la berge. Je ne trahis pas M. Kurtz ; il était arrêté que je ne le trahirais jamais ; il était écrit que je serais fidèle au cauchemar de mon choix. Je tenais à traiter seul avec cette ombre, et à l'heure actuelle, j'en suis encore à me demander pourquoi j'étais si jaloux de ne partager avec personne la particulière horreur de cette épreuve.

Aussitôt que j'atteignis la rive, je distinguai une piste, une large piste dans l'herbe. Je me souviens de l'exaltation avec laquelle je me dis : il est incapable de marcher : il se traîne à quatre pattes ; je le tiens !... — L'herbe était mouillée de rosée. J'avançais à grands pas, les poings fermés. J'imagine que j'avais quelque vague idée de lui tomber dessus et de

lui administrer une raclée. C'est possible. J'étais plein d'idées ridicules. La vieille femme qui tricotait avec son chat s'imposait à mon souvenir, et il m'apparaissait qu'elle était bien la personne la moins désignée au monde pour occuper une place à l'autre bout d'une telle histoire. Je voyais une file de pélerins criblant l'air de plomb avec leurs Winchester appuyés à la hanche. J'avais l'impression que je ne retrouverais plus jamais le steamer et je m'imaginais vivant seul et sans arme, dans une forêt, jusqu'à un âge avancé. Un tas de pensées absurdes !... Et je me souviens, je prenais les battements du tam-tam pour les battements de mon cœur et me félicitais de leur calme régularité.

Je suivais la piste et m'arrêtais de temps en temps pour écouter. La nuit était très claire, une étendue d'un bleu sombre, étincelante de rosée et d'étoiles parmi laquelle des choses noires se dressaient immobiles. Puis il m'apparut que je distinguais une sorte de mouvement devant moi. J'étais étrangement sûr de mon affaire cette nuit-là. Je quittai délibérément la piste et décrivis en courant un large demi-cercle (non sans ma foi ! je crois bien, rire dans ma barbe) de manière à me porter en avant de cette chose qui bougeait, de ce mouvement que j'avais aperçu, pour autant que j'eusse aperçu quelque chose... Je cernais bel et bien mon Kurtz, comme s'il se fût agi d'un jeu d'enfant.

Je le rejoignis et même, s'il ne m'avait pas entendu venir, je serais tombé sur lui, mais il s'était redressé à temps. Il se leva, mal assuré, long, blême, indistinct, pareil à une vapeur exhalée par la terre et chancela légèrement, brumeux et silencieux, cependant que derrière mon dos les feux palpitaient entre les arbres et que le murmure nombreux des voix s'échappait de la forêt. Je l'avais proprement coupé, mais quand, me trouvant face à face avec lui, je recouvrai mon sang-froid, le danger m'apparut sous son jour véritable. Il était loin d'être passé. Qu'arriverait-il s'il

se mettait à crier ? Bien qu'il pût à peine se tenir debout, il lui restait pas mal de vigueur dans le gosier. « Allez-vous-en ! Cachez-vous !... » me dit-il de son accent profond. C'était affreux. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Nous étions à trente mètres du feu le plus proche. Une ombre noire se leva à ce moment et fit quelques pas sur de longues jambes noires, en agitant de longs bras noirs, dans le reflet du brasier. Elle avait des cornes — des cornes d'antilope, je pense — sur la tête. Quelque sorcier ou jeteur de sorts, sans doute : il en avait bien la mine diabolique. « Savez-vous ce que vous faites ?... » murmurai-je. — « Parfaitement ! », répondit-il en élevant la voix sur ce mot qui résonna pour moi distant et clair à la fois, comme un appel dans le mégaphone. Pour peu qu'il se mette à faire du bruit, nous sommes fichus, pensai-je. Ce n'était pas évidemment une histoire à régler à coups de poings, abstraction faite de la répugnance très naturelle que j'éprouvais à frapper cette Ombre, cette misérable chose errante et tourmentée... « Vous serez un homme fini, fis-je, irrémédiablement fini ! » On a parfois de ces inspirations ! Je venais de prononcer la parole qu'il fallait, bien qu'en vérité on n'imaginât pas qu'il pût être plus fini qu'il l'était déjà, à ce moment où se jetaient les fondations d'une intimité destinée à durer, à durer jusqu'à la fin et même au-delà...

« J'avais de vastes projets !... murmura-t-il d'un ton indécis. — C'est possible, fis-je, mais si vous essayez de crier, je vous casse la tête avec, avec... — Il n'y avait ni pierre ni gourdin à proximité. — Je vous étrangle net, rectifiai-je. — J'étais à la veille de faire de grandes choses !... insista-t-il d'une voix avide et d'un ton de regret, qui me glaça le sang. — Et à cause de ce plat coquin... — Votre succès en Europe, affirmai-je fermement, est de toute façon assuré... » Je ne tenais nullement à lui tordre le cou, vous comprenez, sans compter que cela m'aurait pratiquement servi à fort peu de chose. Je

tentais simplement de rompre le charme, le charme pesant et muet de la sauvagerie, qui semblait vouloir l'attirer à elle, le reprendre dans son sein impitoyable en ranimant chez cet homme de honteux instincts oubliés, le souvenir de je ne sais quelles monstrueuses passions contentées. C'est là simplement, j'en suis persuadé, ce qui l'avait ramené à la lisière de la forêt, à la brousse, vers l'éclat des feux, le battement des tam-tams, le bourdonnement des incantations inhumaines ; c'est là, avant tout, ce qui avait entraîné cette âme effrénée au-delà des limites de toutes convoitises permises. Et le terrible de la situation, voyez-vous, tenait, non dans le risque que je courais d'être assommé, bien que je fusse assez vivement conscient de ce danger-là aussi, mais dans le fait que j'avais affaire à un être auprès de qui je ne pouvais faire appel à quoi que ce soit de noble ou de vil. Il me fallait, comme faisaient les nègres, l'invoquer lui-même, sa propre personne, sa dégradation même, orgueilleuse et invraisemblable. Rien qui fût en dessous ou au-dessus de lui, et je le savais. Il avait perdu tout contact avec le monde... Que le diable l'emporte ! Il avait bel et bien supprimé le monde... Il était seul, et devant lui j'en arrivais à ne plus savoir si j'étais encore attaché à la terre ou si je ne flottais pas dans l'air... Je vous ai dit les mots que nous échangeâmes, en répétant les phrases mêmes que nous prononçâmes — mais qu'est-ce que cela ! Vous n'y voyez que paroles banales, ces sons familiers et indéfinis qui servent chaque jour de la vie... Pour moi, elles revêtaient le caractère de terrifiante suggestion des mots entendus en rêve, des phrases prononcées durant un cauchemar. Une âme, si jamais quelqu'un a lutté avec une âme, c'est bien moi... Et notez que j'étais loin de discuter avec un insensé. Croyez-moi si vous voulez ; son intelligence était parfaitement lucide, repliée sur elle-même, il est vrai, avec une affreuse intensité, mais lucide, et c'était là la seule prise que j'eusse sur lui, sauf à le tuer bien entendu, ce qui au surplus était une piètre solution, à

cause du bruit qu'il m'aurait fallu faire. Non, c'était son âme qui était folle ! Isolée dans la sauvagerie, elle s'était absorbée dans la contemplation de soi-même, et par Dieu ! je vous le dis, elle était devenue folle. Pour mes péchés, je le suppose, j'eus à subir l'épreuve de la contempler à mon tour. Aucune éloquence au monde ne saurait être plus funeste à notre confiance dans l'humanité que ne le fut sa finale explosion de sincérité. Il luttait d'ailleurs contre lui-même ; je le voyais, je l'entendais... J'avais sous les yeux l'inconcevable mystère d'une âme qui n'avait jamais connu ni foi, ni loi, ni crainte, et qui néanmoins luttait aveuglement contre elle-même. Je gardai mes nerfs jusqu'au bout, mais lorsqu'enfin je l'eus étendu sur sa couchette j'essuyai mon front en sueur, tandis que mes jambes tremblaient sous moi, comme si c'était un poids d'une demi-tonne que j'eusse rapporté de la colline sur mon dos... Et pourtant, je n'avais fait que le soutenir, tandis que son bras osseux était passé autour de mon cou — et il n'était pas beaucoup plus lourd qu'un enfant !...

Lorsque, le lendemain, nous nous remîmes en route à midi, la cohue, dont la présence derrière le rideau d'arbres n'avait pas cessé de m'être perceptible, à nouveau afflua de la forêt, emplit le défrichement, recouvrit la pente de la colline d'une masse nue, haletante et frémissante, de corps bronzés. Je remontai à contre courant, pendant un instant, pour virer ensuite et mille paires d'yeux suivaient le redoutable Démon-du-fleuve qui, bruyant et barbotant, frappait l'eau de sa queue et soufflait une fumée noire dans l'air. En avant du premier rang, au bord du fleuve, trois hommes barbouillés de terre rouge de la tête aux pieds s'agitaient de long en large sans répit. Quand nous arrivâmes à leur hauteur, ils firent face, frappèrent la terre du pied, hochèrent leur tête encornée, balancèrent leur corps écarlate ; ils brandissaient vers le redoutable Démon une touffe de plumes noires, une peau galeuse à la queue pendante, quelque chose qui avait l'air d'une gourde séchée ; et, à

intervalles réguliers, ils hurlaient tous ensemble des kyrielles de mots extraordinaires qui ne ressemblaient aux sons d'aucune langue humaine, et le murmure profond de la multitude, subitement interrompu, était pareil aux répons de quelque satanique litanie.

Nous avions porté Kurtz dans l'abri de pilote : il y avait là plus d'air. Etendu sur sa couchette, il regardait fixement par le volet ouvert. Il y eut un remous dans la masse des corps, et la femme à la tête casquée, aux joues bronzées, s'élança jusqu'au bord même de la rive. Elle tendit les mains, cria je ne sais quoi et la foule tout entière se joignit à sa clameur dans un chœur formidable de sons rapides, articulés, haletants.

« Vous comprenez cela ?... » demandai-je.

Il continuait de regarder au dehors, par-dessus moi, avec des yeux avides et furieux, une expression où le regret se mêlait à la haine. Il ne répondit pas, mais je vis un sourire, un indéfinissable sourire passer sur ses lèvres sans couleur, qui aussitôt se tordirent convulsivement. — « Si je comprends !... » fit-il lentement, tout pantelant, comme si ces mots lui eussent été arrachés par une puissance surnaturelle.

A ce moment, je tirai le cordon du sifflet, et ce qui m'y décida fut d'apercevoir les pélerins sur le pont qui sortaient leurs fusils avec l'air de se promettre une petite fête. Au bruit abrupt, une onde de terreur passa sur la masse coincée des corps. « Arrêtez ! Arrêtez ! Vous allez les mettre en fuite !... » cria une voix désolée sur le pont. Je fis jouer le sifflet coup sur coup. Ils se débandèrent et commencèrent à courir : ils bondissaient, s'abattaient, fuyaient dans tous les sens pour échapper à la volante épouvante du sifflement. Les trois hommes rouges étaient tombés à plat ventre, face contre terre, comme fauchés net. Seule, la femme barbare et magnifique n'avait pas fait mine de bouger et continuait de tendre tragiquement ses bras nus vers nous par-dessus le fleuve obscur et étincelant.

Et c'est alors que ces imbéciles sur le pont commencèrent leur petite farce et je cessai de rien apercevoir, à cause de la fumée.

Le sombre courant qui s'éloignait avec rapidité du cœur des ténèbres nous ramena vers la mer avec une vitesse double de celle de notre montée. La vie de Kurtz s'échappait non moins rapidement, entraînée par le reflux qui la poussait à l'océan du temps inexorable. Le Directeur était très calme : il n'éprouvait plus à présent d'inquiétudes sérieuses ; il nous enveloppait tous les deux d'un regard sagace et satisfait : « l'affaire » s'était terminée aussi bien qu'il l'eût pu souhaiter. Je vis approcher le moment où j'allais être seul à représenter le parti des « méthodes imprudentes ». Les pélerins déjà me considéraient d'uu œil défavorable. J'étais, si je puis m'exprimer ainsi, accouplé au mort. Etrange, la manière dont j'acceptai cette association imprévue, ce choix de cauchemar qui m'avait été imposé sur une terre ténébreuse envahie par ces piètres et rapaces fantômes...

Kurtz discourait. Quelle voix! Elle conserva sa profonde sonorité jusqu'à la fin. Elle survivait à sa force pour continuer de dissimuler sous les draperies magnifiques de l'éloquence l'aride obscurité de son cœur... Ah, il luttait ! Il luttait ! Le désert de sa pensée fatiguée était hanté à présent d'images brumeuses, images de gloire et de fortune circulant servilement autour de son inépuisable don d'expression noble et élevée. Ma Fiancée, ma station, ma carrière, mes projets — tels étaient les thèmes de ces manifestations de sentiments sublimes. L'ombre du vrai Kurtz fréquentait le chevet du creux postiche dont c'était le sort d'être bientôt enfoui dans la moisissure de cette terre des premiers âges. Le goût diabolique et la haine surnaturelle des mystères qu'elle avait pénétrés se disputaient la possession de cette âme saturée d'émotions primitives, avide de gloire trompeuse, de faux honneurs, de toutes les apparences de succès et de pouvoir.

Parfois il était risiblement puéril. Il rêvait de rois pour l'attendre à la gare, à son retour de je ne sais quel effroyable Nulle Part où il se proposait d'accomplir de grandes choses. « Faites-leur voir, disait-il, que vous avez en vous quelque chose de réellement profitable, et il n'est pas de limite aux égards qu'on aura pour votre mérite. Bien entendu, c'est à vous qu'il appartient de contrôler vos mobiles — de justes mobiles toujours !... » Les longues étendues du fleuve, l'une à l'autre pareille, les coudes monotones, exactement semblables, glissaient au long du vapeur, avec leurs multitudes d'arbres séculaires qui considéraient patiemment ce misérable fragment d'un autre monde, avant-coureur de changement, de conquête, de négoce, de massacres, de bénédictions. Les yeux à l'avant, je gouvernais. « Fermez le volet ! dit un jour Kurtz brusquement, je ne puis plus supporter de voir cela... » Je fis ce qu'il demandait. Il y eut un silence. « Ah ! je te briserai le cœur tout de même !... » cria-t-il à l'invisible sauvagerie.

Nous eûmes une panne, comme je m'y attendais, et il fallut nous arrêter à la pointe d'une île pour procéder aux réparations. Ce retard fut la première chose qui ébranla la confiance de Kurtz. Un matin, il me donna une liasse de papiers et une photographie, le tout lié avec un cordon de chaussure. « Gardez cela pour moi, fit-il. Ce malfaisant imbécile — il voulait dire le Directeur — est capable de fouiller dans mes caisses lorsque j'aurai le dos tourné... » Dans l'après-midi, je le revis. Il était étendu sur le dos, les yeux fermés, et je me retirais sans bruit quand je l'entendis murmurer : « Vivre honnêtement, mourir, mourir... » Je tendis l'oreille. Il n'y eut rien de plus. Répétait-il quelque discours pendant son sommeil, ou était-ce un fragment d'article de journal ?... Il avait collaboré à des journaux et comptait le faire à nouveau, « pour la propagation de mes idées : c'est un devoir pour moi... »

Les ténèbres qui l'entouraient étaient impénétrables. Je

l'observais comme on considère de haut un homme étendu au fond d'un précipice où le soleil jamais ne luit. Mais je n'avais guère de loisirs à lui consacrer, parce que j'aidais le mécanicien à démonter les cylindres qui fuyaient, à redresser une bielle faussée et autres préparations du même genre. Je vivais au milieu d'un infernal fouillis de rouille, de limaille, de boulons, d'écrous, de clefs anglaises, de forets à cliquet, toutes choses que j'abomine parce que je n'arrive pas à m'en servir. Je surveillais aussi la petite forge qu'heureusement nous avions à bord et trimais dur parmi un sacré tas de ferraille, à moins que la tremblote de la fièvre ne m'empêchât de tenir sur mes jambes.

Un soir, entrant avec une bougie allumée, je fus surpris de l'entendre dire d'une voix un peu tremblante : « Je suis étendu dans le noir à attendre la mort... » La lumière en fait brûlait à moins d'un pied de son visage. Je fis effort sur moi-même pour lui dire : « Pas de bêtises, voyons !... », et demeurai penché au-dessus de lui, comme cloué sur place.

Jamais je n'avais vu, — et j'espère bien n'avoir plus jamais à revoir — rien qui approchât du changement qui s'était opéré sur ses traits. Je n'étais pas apitoyé, certes ! J'étais fasciné. On eût dit qu'un voile avait été déchiré. Sur cette face d'ivoire, je discernais l'expression d'un sombre orgueil, d'une farouche puissance, d'une terreur abjecte, et aussi d'un désespoir immense et sans remède. Revivait-il sa vie dans le détail de chacune de ses convoitises, de ses tentations, de ses défaillances, durant ce suprême instant de parfaite connaissance ? Deux fois, d'une voix basse il jeta vers je ne sais quelle image, quelle vision, ce cri qui n'était guère qu'un souffle : « L'horreur ! L'horreur !... »

Je soufflai la bougie et sortis de la cabine. Les pèlerins dînaient dans le mess : je gagnai ma place en face du Directeur qui leva les yeux pour me jeter un regard interrogateur que je réussis à éluder. Il se pencha en arrière, serein, avec un sourire particulier dont il scellait les profon-

deurs inexprimées de sa médiocrité. Une grêle continue de petites mouches s'abattait sur la lampe, sur la nappe, sur nos visages et nos mains. Soudain, le boy du Directeur montra son insolente face noire au seuil de la porte et déclara d'un ton d'insultant mépris :

« Mistah Kurtz... lui, mort... »

Tous les pélerins s'élancèrent pour aller voir. Je ne bougeai pas et poursuivis mon dîner. Mon insensibilité, j'imagine, dut être jugée révoltante. Je ne mangeai guère, cependant. Il y avait une lampe là — de la lumière, comprenez-vous — et en dehors il faisait si affreusement noir! Je n'approchai plus de l'homme remarquable qui avait prononcé un tel jugement sur les aventures terrestres de son âme. La voix s'était éteinte. Y avait-il jamais eu autre chose ?... Je ne fus pas sans savoir cependant que, le lendemain, les pélerins enfouirent quelque chose dans un trou plein de boue.

Et ensuite, il s'en fallut de peu qu'ils ne m'enterrassent à mon tour.

Toutefois, comme vous voyez, je n'allai pas rejoindre Kurtz sur-le-champ. Non. Je demeurai pour endurer le cauchemar jusqu'au bout et témoigner ma fidélité à Kurtz une fois de plus. C'était la destinée : c'était MA destinée. Quelle chose baroque que la vie : cette mystérieuse mise en œuvre d'impitoyable logique pour quels desseins dérisoires!... Le plus qu'on en puisse attendre, c'est quelque lumière sur soi-même, acquise quand il est trop tard et, ensuite, il n'y a plus qu'à remâcher les regrets qui ne meurent pas. — J'ai lutté avec la mort. C'est le plus morne combat qui se puisse concevoir. Il se déroule dans une pénombre impalpable, rien sous les pieds, rien autour de vous, pas de témoins, nulle clameur, nulle gloire, aucun grand désir de victoire, pas grande appréhension non plus de défaite, et quelle morbide atmosphère de tiède scepticisme, sans ferme conviction de votre bon droit et encore moins de celui de l'adversaire. Si telle est la forme de sagesse suprême, la vie

vraiment est une plus profonde énigme que certains d'entre nous se l'imaginent. Il tint à un cheveu que je n'eusse l'occasion de prononcer ma dernière parole, et je constatai avec humiliation que probablement je n'aurais rien eu à dire. Voilà pourquoi j'affirme que Kurtz fut un homme remarquable. Il eut quelque chose à dire ; il le dit. Depuis que j'ai moi-même jeté un regard par-delà le seuil, je comprends mieux la signification de son fixe regard, qui n'apercevait plus la flamme de la bougie, mais était assez étendu pour embrasser l'univers tout entier, assez perçant pour pénétrer tous les cœurs qui battent dans les Ténèbres. Il avait conclu, il avait jugé : « L'horreur ! » — C'était un homme remarquable. Après tout, c'était là l'expression d'une façon de croyance ; elle avait sa naïveté, sa conviction ; il y avait un vibrant accent de révolte dans son murmure ; c'était le visage terrifiant de la vérité qu'on vient d'apercevoir ; le bouleversant mélange du désir et de la haine. Et ce dont je me souviens avec le plus de netteté, ce n'est pas de ma propre extrémité : vision grisâtre, sans forme, remplie de douleur physique et d'un mépris inconscient pour toutes les choses qui s'effacent, pour la douleur même. -- Non, c'est par son agonie que j'ai l'impression d'avoir passé. Il avait, lui, il est vrai, fait le dernier pas, il avait franchi le seuil dont il m'avait été donné de détacher mes pieds hésitants. Et peut-être est-ce là ce qui fait la différence ; peut-être toute la sagesse, toute la vérité, toute la sincérité tiennent-elles précisément dans cet inappréciable instant où nous passons le seuil de l'Invisible... Peut-être !... J'aime à croire que ma conclusion n'aurait pas été qu'un mot de mépris insouciant. Mieux vaut son cri, cent fois !... C'était une affirmation, une victoire morale, achetée par d'innombrables défaites, des terreurs abominables, des satisfactions abominables ; mais c'était une victoire. Et c'est pourquoi je suis demeuré fidèle à Kurtz jusqu'au bout et même au-delà : quand, bien plus tard, j'entendis à nouveau, non pas sa voix, mais l'écho de sa magnifique éloquence qui

jaillissait vers moi d'une âme aussi lucidement pure qu'une falaise de cristal.

Non, ils ne m'enterrèrent pas, bien qu'il y ait eu en fait une période de mon existence dont je ne me souviens que confusément, avec un étonnement frissonnant, comme d'un passage au travers d'un monde sans espoir et sans désir. Je finis par me retrouver dans la ville des sépulcres, excédé de l'aspect des gens qui se pressaient dans la rue pour se chiper mutuellement quelques sous, absorber leur infâme cuisine, avaler leur bière malsaine, rêver leurs rêves médiocres et imbéciles. Ils empiétaient sur mes pensées. C'étaient des intrus dont la connaissance qu'ils croyaient avoir de la vie n'était à mes yeux qu'irritante prétention, tant j'étais assuré qu'ils ne pouvaient savoir les choses que je savais. Leur attitude, qui était simplement celle de créatures ordinaires vaquant à leurs affaires dans un sentiment de parfaite sécurité, me paraissait intolérable comme l'outrageante suffisance de la folie en face d'un danger qu'elle est incapable de discerner. Je ne me sentais aucun désir spécial de les éclairer, mais quelquefois j'avais peine à me retenir de pouffer au nez de ces personnages gonflés de stupide importance. Il me faut dire que je ne me sentais pas fort bien à cette époque. Je me trainais dans les rues (il y avait plusieurs affaires à régler) en ricanant amèrement en face de personnes parfaitement respectables. Je reconnais que ma conduite était inexcusable, mais ma température était rarement normale en ce temps-là. Et les efforts que faisait mon excellente tante « pour me rendre des forces » semblaient bien être tout à fait à côté de la question ; mes forces ne laissaient rien à désirer, mon imagination, tout simplement, demandait à être calmée. J'avais gardé le paquet de papiers que m'avait donné Kurtz, ne sachant trop qu'en faire. Sa mère était morte récemment, soignée, me dit-on, par la Promise de son fils. Un monsieur rasé de près, l'allure officielle et portant des lunettes d'or, vint me voir un jour et me posa diverses questions, enveloppées

tout d'abord, discrètement pressantes ensuite, au sujet de ce qu'il se plaisait à appeler certains « documents ». Je n'éprouvai aucune surprise, attendu que là-bas j'avais déjà eu deux attrapades à ce propos avec le Directeur. Je m'étais refusé à livrer le moindre bout de papier du paquet, et j'observai la même attitude à l'égard de l'homme à lunettes. Il finit par devenir confusément menaçant et, avec chaleur, me fit observer que la Société avait des droits sur le moindre renseignement touchant ses « territoires ». — « Et, ajoutait-il, les lumières qu'avait M. Kurtz sur les régions inexplorées ont dû être très étendues et très particulières, étant donné ses grandes capacités et les circonstances déplorables dans lesquelles il s'est trouvé. Par suite... ». Je l'assurai que les lumières de M. Kurtz, si étendues fussent-elles, ne portaient sur aucun problème administratif ou commercial. Il invoqua le nom de la Science. « Ce serait une perte incalculable si... » et ainsi de suite. Je lui offris le Rapport sur la Suppression des Coutumes Barbares, dont le post-scriptum avait été préalablement déchiré. Il s'en saisit avec empressement, mais en terminant, il eut une moue dédaigneuse : « Ce n'est pas ce que nous avions le droit d'attendre, remarqua-t-il. — N'attendez rien d'autre, fis-je. Il n'y a que des lettres personnelles. » Il se retira sur une vague menace de mesures judiciaires et je ne le revis plus. Mais un autre gaillard, se disant le cousin de Kurtz, apparut deux jours après et se déclara anxieux d'avoir les détails les plus complets sur les derniers moments de son cher parent. Incidemment il me donna à entendre que Kurtz avait été, avant tout, un grand musicien. « Il avait tout ce qu'il fallait pour le plus grand des succès... », me dit l'homme, un organiste, je crois, dont les raides cheveux gris débordaient un col d'habit graisseux. Je n'avais aucune raison de mettre en doute cette affirmation et même à l'heure actuelle, je demeure incapable de dire quelle était la vocation de Kurtz — pour autant qu'il en eut une — et quel était le plus éminent de ses talents. Je

l'avais pris pour un peintre qui écrivait dans les journaux ou, inversement, pour un journaliste qui savait peindre ; mais le cousin, lui-même, qui durant la conversation se bourrait le nez de tabac, ne fut pas en mesure de m'indiquer ce que Kurtz avait été, exactement. C'était un « génie universel » ; j'en tombai d'accord avec le vieux bonhomme qui, là-dessus, se moucha bruyamment dans un vaste mouchoir de coton et se retira avec une agitation sénile, emportant quelques lettres de famille et des notes sans importance. Finalement s'amena un journaliste, désireux d'obtenir quelques informations sur le sort de son « cher collègue ». Ce visiteur m'informa que l'activité de Kurtz aurait dû s'orienter du côté de la politique, d'une politique « à tendances populaires ». Il avait des sourcils touffus et droits, les cheveux raides tondus ras, un monocle au bout d'un large ruban et, devenant expansif, il me confia qu'à son avis Kurtz n'était pas écrivain pour un sou : « Mais, bon Dieu ! ce qu'il savait parler... Il électrisait son auditoire !... C'était un convaincu, voyez-vous : il avait la foi... Il arrivait à croire en n'importe quoi !... Il eût fait un admirable chef de parti avancé. — De quel parti ?... demandai-je. — N'importe quel parti ! répondit l'autre. C'était un... un extrémiste.. » N'était-ce pas mon avis ? — Je l'admis — Et savais-je, reprit-il, avec un élan subit de curiosité, ce qui l'avait poussé à aller là-bas ? « Oui, » fis-je et incontinent, je lui fourrai entre les mains le fameux Rapport avec autorisation de le publier s'il le jugeait à propos. Il le parcourut hâtivement, en marmottant tout le temps, opina que « cela irait » et s'esquiva avec son butin.

Je finis par demeurer avec une mince liasse de lettres et le portrait de la jeune fille. J'avais été frappé de sa beauté — j'entends de la beauté de son expression. Je sais qu'on arrive à faire mentir jusqu'à la lumière du jour, mais on sentait bien qu'aucun artifice de pose ou d'éclairage n'avait pu prêter à ses traits une aussi délicate nuance d'ingénuité.

Elle apparaissait prête à écouter sans réserve, sans méfiance, sans une pensée pour soi-même. Je décidai que j'irais la voir et lui remettrais moi-même son portrait et ses lettres. Curiosité ? — sans doute, et aussi quelque autre sentiment, peut-être... Tout ce qui avait appartenu à Kurtz m'était passé entre les mains : son âme, son corps, sa station, ses projets, son ivoire, sa carrière. Il ne restait guère que son souvenir et sa Fiancée, et dans un certain sens je tenais à céder cela aussi au passé, à confier personnellement tout ce qui me restait de lui à cet oubli qui est le dernier mot de notre sort commun. Je ne me défends pas. Je ne me rendais pas clairement compte de ce qui se passait en moi. Peut-être n'était-ce qu'instinctive loyauté ; peut-être réalisation d'une de ces ironiques nécessités qui se dissimulent derrière les événements de l'existence humaine. Je n'en sais rien, je ne cherche pas à expliquer. Simplement j'allai chez elle.

J'imaginais que le souvenir de Kurtz était pareil à tous les souvenirs d'autres morts, qui s'accumulent dans la vie de chaque homme — vague impression faite sur la mémoire par les ombres qui l'ont effleurée durant leur rapide et suprême passage. Mais devant la haute et massive porte, entre les larges maisons d'une rue aussi tranquille et respectable qu'une allée de cimetière bien entretenue, il m'apparut ainsi que dans une vision, couché sur son brancard, la bouche voracement ouverte, comme pour dévorer la terre tout entière avec toute l'humanité. Il surgit à ce moment devant moi, aussi vivant qu'il l'avait jamais été, ombre avide, de magnifique apparence et d'épouvantable réalité, ombre plus noire que l'ombre de la nuit et drapé noblement dans les plis de son éloquence éclatante. La vision parut pénétrer dans la maison en même temps que moi : la civière, les porteurs fantômes, la cohue sauvage des dociles adorateurs, l'obscurité de la forêt, l'étincellement du fleuve entre les courbes embrumées, le battement du tam-tam régulier et voilé comme le battement d'un cœur, du cœur

des Ténèbres victorieuses. Ce fut un moment de triomphe pour la sauvagerie, une ruée envahissante et vengeresse qu'il me parut que j'aurais à refouler, seul, pour le salut d'une autre âme. Et le souvenir de ce que je lui avais entendu dire là-bas, dans la lueur des feux, au sein de la patiente forêt, tandis que les ombres encornées remuaient derrière moi, ces phrases entrecoupées retentirent à nouveau en moi, dans leur sinistre et terrifiante sincérité. Je me rappelai ses abjectes instances, ses abjectes menaces, l'ampleur démesurée de ses basses convoitises, la médiocrité, le tourment, l'orageuse angoisse de son âme. Et ensuite il me parut revoir l'air nonchalant et posé dont il me dit un jour : « Tout cet ivoire en réalité m'appartient. La société n'a rien eu à payer pour l'obtenir. Je l'ai recueilli moi-même, à mes risques et périls personnels. Je crains cependant qu'ils n'essaient d'y prétendre comme s'il était à eux. Hum ! c'est un point délicat... Que pensez-vous que je doive faire : résister ! Hé, je ne demande rien de plus que justice, après tout !... » Il ne demandait rien de plus que justice, rien que justice !... Je sonnai à une porte d'acajou au premier étage, et tandis que j'attendais, il semblait me regarder du fond du panneau verni, de son regard immense et vaste qui étreignait, condamnait, exécrait tout l'univers. J'eus l'impression que j'entendais son cri, son cri à voix basse : « L'horreur ! L'horreur !... »

L'ombre tombait. On me fit attendre dans un ample salon où trois hautes fenêtres, s'ouvrant du plancher au plafond, avaient l'air de piliers lumineux et drapés. Des dorures luisaient sur les pieds recourbés et le dossier des fauteuils. La large cheminée de marbre était d'une froide et monumentale blancheur. Un piano à queue s'étalait massivement dans un angle, avec d'obscurs reflets sur ses plans unis, pareil à un sombre sarcophage poli. Une haute porte s'ouvrit, se referma. Je me levai.

Elle s'avança, toute en noir, la face pâle, comme flottant vers moi dans le crépuscule. Elle était en deuil. Il y avait

plus d'un an qu'il était mort : plus d'un an depuis que la nouvelle était arrivée, mais il apparaissait bien qu'elle était destinée à se souvenir et à pleurer toute la vie. Elle prit mes deux mains dans les siennes et murmura : « J'avais entendu dire que vous viendriez... » Je remarquai qu'elle n'était pas très jeune — j'entends qu'elle n'avait rien de la jeune fille. Elle avait, de l'âge mûr, toutes les aptitudes à la fidélité, à la foi, à la souffrance. La pièce s'était faite plus obscure, comme si toute la triste lumière de cet après-midi couvert se fût réfugiée sur son front. Cette chevelure blonde, ce pâle visage, ce pur sourcil, semblaient comme entourés d'un halo cendré d'où les yeux sombres me dévisageaient. Leur regard était innocent, profond, respirant la confiance et l'invitant à la fois. Elle portait sa tête meurtrie, comme si elle eût été fière de sa meurtrissure, comme si elle eût voulu dire : moi seule sais le pleurer comme il le mérite ! Mais tandis que nos mains se touchaient encore, un air de si affreuse désolation passa sur sa face que je compris qu'elle n'était point de celles dont le temps se fait un jouet. Pour elle, c'est hier seulement qu'il était mort. Et parbleu ! l'impression fut si saisissante qu'à moi aussi, il parut qu'il était mort hier — que dis-je ? à l'instant même... Je les vis l'un et l'autre au même endroit du temps : la mort de celui-là, la douleur de celle-ci. Je vis quelle avait été sa douleur : je revis ce qu'avait été sa mort. Comprenez-moi. Je les vis ensemble, je les entendis en même temps. Elle m'avait dit, avec un sanglot profond dans la voix : « J'ai survécu !... » et cependant mes oreilles abusées croyaient entendre distinctement, mêlé à ses accents de regret tragique, le murmure décisif par quoi l'autre avait prononcé son éternelle condamnation. Je me demandai ce que je faisais là, non sans un sentiment de panique dans le cœur, comme si je m'étais fourvoyé en quelque région de cruels et absurdes mystères interdits au mortel.

Elle me mena vers un siège. Nous nous assîmes. Je dépo-

sai doucement le paquet sur la petite table et elle mit la main dessus.

« Vous le connaissiez bien... » murmura-t-elle après un instant de douloureux silence.

— L'intimité est prompte, là-bas, fis-je. Je le connaissais aussi bien qu'il est possible à un homme d'en connaître un autre...

— Et vous l'admiriez, reprit-elle. Il était impossible de le connaître et de ne pas l'admirer, n'est-ce pas ?...

— C'était un homme remarquable »... fis-je d'une voix mal assurée. Et devant la fixité implorante de son regard qui semblait attendre autre chose encore, je repris : « Il était impossible de ne pas...

— De ne pas l'aimer !... » acheva-t-elle gravement, cependant que je demeurais muet et confondu. « Que c'est vrai ! Que c'est vrai !... Mais penser que personne ne l'a connu comme je l'ai connu... J'avais toute sa noble confiance... C'est moi qui le connaissais le mieux...

— C'est vous qui le connaissiez le mieux », répétai-je. Et peut-être était-ce exact. Mais à chaque parole qui était prononcée, la pièce se faisait plus sombre, son front seul, uni et clair, demeurait illuminé, de l'inextinguible lumière de la foi et de l'amour...

« Vous étiez son ami, continua-t-elle. Son ami, répéta-t-elle un peu plus haut. Vous devez l'avoir été, puisqu'il vous a donné ceci et qu'il vous a envoyé vers moi... Je sens que je puis vous parler et... Ah ! il faut que je parle... Je veux que vous sachiez, vous qui avez recueilli ses derniers mots, que j'ai été digne de lui. Ce n'est pas de l'orgueil... Eh bien, oui, je suis fière de savoir que je l'ai compris mieux que quiconque au monde — c'est lui-même qui me l'a dit... Et depuis que sa mère est morte, je n'ai eu personne, personne pour... pour... »

J'écoutais. L'obscurité s'épaississait. Je n'étais même pas

assuré d'avoir reçu la liasse qui lui était destinée. J'ai quelque lieu de croire que ce qu'il avait voulu me confier, c'était un autre paquet de papiers qu'un soir, après la mort de Kurtz, j'avais vu entre les mains du Directeur qui les examinait sous la lampe. Et la jeune fille parlait, tirant de la certitude qu'elle avait de ma sympathie un réconfort dans son affliction ; elle parlait comme boit l'homme altéré. J'avais entendu dire que ses fiançailles avec Kurtz n'avaient pas été approuvées par sa famille. Peut-être n'était-il pas assez riche... En fait j'ignore s'il n'avait pas été un pauvre diable toute sa vie. Il m'avait donné quelque raison de supposer que c'était l'impatience de sa pauvreté relative qui l'avait poussé là-bas.

« Qui n'eût pas été son ami, après l'avoir entendu parler ! »... disait-elle. « C'est par ce qu'ils avaient de meilleur en eux qu'il prenait tous les hommes... » Elle me jeta un regard intense. « C'est le don des plus grands », reprit-elle, et le son de sa voix basse semblait trouver son accompagnement dans les autres bruits, pleins de mystère, de désolation et de tristesse que j'avais entendus ailleurs ; le ruissellement du fleuve, le bruissement des arbres agités par le vent, les murmures de la cohue sauvage, le faible frémissement des mots incompréhensibles proférés au loin, le soupir d'une voix qui parlait par delà le seuil de l'Eternelle Ténèbre. « Mais vous l'avez entendu !... Vous savez !... s'écria-t-elle.

— Oui, je sais !... » fis-je, avec je ne sais quoi dans le cœur qui ressemblait à du désespoir, mais incliné devant la foi qu'il y avait en elle, devant cette grande illusion salutaire qui brillait d'un éclat surnaturel dans les ténèbres, les victorieuses ténèbres dont je n'aurais su la défendre, dont je ne pouvais me défendre moi-même.

« Quelle perte pour moi — pour nous, » se reprit-elle avec une magnanime générosité, et elle ajouta dans un murmure : « Pour le monde entier »... Aux dernières lueurs du crépuscule je pouvais distinguer la lumière

de ses yeux pleins de larmes qui ne voulaient pas couler.

« J'ai été très heureuse, très fortunée, très fière, continua-t-elle. Trop fortunée, trop heureuse pour quelque temps. Et maintenant je suis malheureuse pour toujours... »

Elle se leva. Ses cheveux blonds semblaient recueillir, dans un scintillement doré, tout ce qui restait de clarté dans l'air. Je me mis debout à mon tour.

« Et de tout cela, fit-elle encore, avec désolation, de tout ce qu'il promettait, de toute sa grandeur, de cette âme généreuse, de ce cœur si noble, il ne reste plus rien — rien qu'un souvenir... Vous et moi...

— Nous nous souviendrons toujours de lui !... fis-je hâtivement.

— Non, s'écria-t-elle. Il est impossible que tout soit perdu, qu'une vie comme la sienne soit sacrifiée sans rien laisser derrière elle — sinon de la douleur... Vous savez quels étaient ses vastes projets. Je les connaissais aussi. Peut-être ne comprenais-je pas. Mais d'autres étaient au courant. Il doit demeurer quelque chose. Ses paroles au moins ne sont pas mortes !...

— Ses paroles resteront, dis-je...

— Et son exemple, murmura-t-elle, comme pour elle-même. On avait les yeux fixés sur lui. Sa bonté brillait dans toutes ses actions. Son exemple...

— C'est vrai, fis-je. Son exemple demeure aussi. Oui, son exemple, je l'oubliais...

— Mais moi, je n'oublie pas. Je ne puis, je ne puis croire encore, je ne puis croire que je ne le reverrai plus, que personne ne le verra plus plus jamais... »

Comme vers une image qui s'éloigne, elle joignit ses mains pâles et tendit ses bras qui, à contre jour de l'étroite et pâlissante lueur de la fenêtre, apparurent tout noirs. Ne plus jamais le revoir ! — Je le revoyais à ce moment bien assez distinctement !... Toute ma vie, je reverrai ce loquace fantôme, et je la verrai elle-même, ombre tragique et fami-

lière, pareille dans son attitude à une *autre*, également tragique, et ornée de charmes impuissants, qui étendait ses bras nus, au-dessus du scintillement du fleuve infernal, du fleuve des Ténèbres. Soudain, elle dit, très bas : « Il est mort comme il a vécu...

— Sa mort, fis-je, cependant qu'une sourde irritation montait en moi, a été de tout point digne de sa vie.

— Et je n'étais pas auprès de lui, » murmura-t-elle. Mon irritation céda à un sentiment de pitié sans borne.

« Tout ce qui pouvait être fait..., bredouillai-je.

— Ah ! J'avais foi en lui plus que quiconque au monde !... Plus que sa propre mère... Plus que lui-même. Il avait besoin de moi... Ah ! J'aurais jalousement recueilli le moindre de ses soupirs, ses moindres paroles, chacun de ses mouvements, chacun de ses regards. »

Je sentis une main glacée sur ma poitrine. « Ne l'ai-je pas fait ?... » dis-je d'une voix étouffée.

— Pardonnez-moi !... J'ai si longtemps pleuré en silence, en silence. Vous êtes demeuré avec lui, jusqu'au bout... Je songe à son isolement... Personne auprès de lui pour le comprendre, comme j'aurais compris... Personne pour entendre...

— Jusqu'au bout, fis-je d'un ton saccadé... J'ai entendu ses derniers mots... » Je m'arrêtai, saisi.

« Répétez-les, murmura-t-elle d'un accent brisé. Je veux, je veux avoir quelque chose avec quoi je puisse vivre... »

Je fus sur le point de lui crier. « Mais ne les entendez-vous pas ? L'obscurité autour de nous ne cessait de les répéter autour de nous dans un chuchotement persistant, qui semblait s'enfler, de façon menaçante, comme le premier souffle du vent qui se lève : « L'horreur ! L'horreur !... »

« Son dernier mot : que j'en puisse vivre !... reprit-elle. Ne comprenez-vous donc pas que je l'aimais, que je l'aimais. »

Je me ressaisis et parlant lentement :

« Le dernier mot qu'il ait prononcé : ce fut votre nom... » Je perçus un léger soupir et mon cœur ensuite cessa de battre, comme arrêté net par un cri exultant et terrible, un cri d'inconcevable triomphe et de douleur inexprimable : « Je le savais, j'en étais sûre!... » Je l'entendis sangloter : elle avait caché son visage dans ses mains. J'eus l'impression que la maison allait s'écrouler avant que je n'eusse le temps de m'esquiver, que le ciel allait choir sur ma tête. Mais rien ne bougea. Les cieux ne tombent pas pour si peu. Seraient-ils tombés, je me le demande, si j'avais rendu à Kurtz cette justice qu'il réclamait ?... N'avait-il pas dit qu'il ne demandait que justice ? Mais j'en aurais été incapable. Je ne pouvais parler. C'eût été trop affreux, décidément trop affreux... »

Marlow s'arrêta et demeura assis à l'écart, indistinct et silencieux, dans sa pose de Bouddha qui médite. Personne, pendant un moment, ne fit un mouvement. — « Nous avons manqué le premier flot de la marée, » fit l'administrateur tout à coup. Je relevai la tête. L'horizon au loin était barré par un noir banc de nuages et la tranquille route qui mène aux confins les plus reculés de la terre coulait, sombre, sous un ciel chargé, avait l'air de conduire tout droit au cœur des ténèbres.

Traduction D'ANDRÉ RUYTERS. JOSEPH CONRAD

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

Le Problème de l'Ange.

Il y a, pour une jeune intelligence soucieuse de beaux problèmes, pour une force intellectuelle capable de longues enquêtes, un grand sujet d'histoire à entreprendre : ce qu'a été au vrai l'influence de Descartes sur son siècle. Victor Cousin, estimant qu'il eût été juste que le bâton de chef d'orchestre du grand siècle eût été tenu par un philosophe, comme celui de l'Université de France quand lui-même était ministre sous Louis-Philippe, imposa autour de lui cette croyance que toute la littérature du XVIIe siècle était pétrie de cartésianisme. Le livre, qui fut célèbre, d'Emile Krantz sur l'esthétique de Descartes, poussa cette thèse à la limite de la candeur. Brunetière, dans son article *Cartésiens et Jansénistes*, eut le mérite de réagir et de nous faire réfléchir sur un lieu commun trop facilement accepté. Lui-même, en refusant toute action à Descartes sur son siècle, et sur Port-Royal même, alla beaucoup trop loin. Le dialogue de Pascal avec Descartes, comme son dialogue avec Montaigne et son dialogue avec Arnauld, prennent non seulement une figure tragique à l'intérieur de Pascal, mais une figure tragique à l'intérieur du siècle. En dehors des partis-pris et dans un pur esprit de critique, toute cette histoire reste à faire.

Le moment serait d'autant mieux choisi que l'on continue à se battre autour de Descartes, et qu'il conserve des amis ou des ennemis passionnés. Brunetière s'était pris contre lui d'une rancune pugnace qu'on ne s'expliquait pas très bien. M. Maritain nourrit une haine plus profonde encore et plus raisonnée contre l'homme qui a mis fin à la scolastique. On ne saurait lui

comparer que celle de M. Maurras à l'égard de Michelet, qui a pensé et rendu viable, dans son *Tableau*, une France sans le roi. Au contraire Descartes est, presque au même titre que Léonard, l'homme de Valéry, qui ne pardonne pas à Pascal de n'avoir pu pardonner à Descartes.

Entendons ici par inimitié non évidemment un sentiment de mépris, bien au contraire, mais une attitude passionnée dans l'éternel dialogue des esprits. M. Maritain estime que Descartes a dévié de la vérité la France et le monde, et le charge de ce péché originel, dont une critique plus courante a continué d'accabler Rousseau. « Comme la réforme luthérienne, écrit-il, est le grand péché allemand, j'ai dit que la réforme cartésienne est dans l'histoire de la pensée moderne le grand péché français.... Le triomphe du cartésianisme en France a marqué la première fissure de notre maison depuis peu relevée et battue de tous les vents de l'Europe. »

Ce genre d'attitude critique se rattache en droite ligne à l'*Uchronie* de Renouvier, et à l'habitude de chercher dans l'histoire le point x. où l'âge d'or est censé avoir fini. Une caricature courante (et naturellement injuste) prête à M. Ferrero, qui promène dans l'histoire un génie un peu sombre, l'idée que la décadence de Rome a commencé le jour où ce scélérat de Romulus a tué Rémus. Personnellement, j'use peu ou point de ce genre de déploration retrospective. Je suis sensible à la vie de la durée en tant que durée, je vois dans l'humanité une chose qui dure, et, sous le masque de la décadence, j'aime à percevoir le renouvellement. Comme l'Athénien las d'entendre appeler Aristide le juste, j'aime le changement pour le changement. Dans le passé bien entendu, et quand il n'est plus temps d'éviter les révolutions. Pour ce qui est du présent, je me vois d'un tempérament plutôt conservateur. Mais j'admets fort bien, j'exige même que tout le monde ne soit pas comme moi, et je sais gré à M. Maritain de me rendre par ses invectives contre la révolution cartésienne, un contemporain de saint Thomas, comme M. Boni de Castellane me rend tout pur dans ses Mémoires, un contemporain de Louis XIV. Et tous deux étant, par dessus le marché, mes contemporains vivants, la chance est encore plus grande pour moi que pour Saint Thomas et Louis XIV. Je n'obtiendrais pas cette chance s'ils

n'étaient l'un et l'autre solidement réactionnaires, anti-modernes, comme dit M. Maritain. Pas de témoins actuels du passé, c'est-à-dire du passé vivant, sans cet esprit de réaction, qu'ils assument. Qu'ils nous ramènent à Marc Aurèle, à Saint Thomas ou à Louis XIV, ces réactionnaires sont nécessaires à un amateur de durée, rendent à notre goût de la durée le service que procurent au goût d'un bon vin blanc les châtaignes ou les noix fraîches.

*
* *

J'admets donc fort bien le thomisme chez les autres, et particulièrement chez M. Maritain, dont les *Réflexions sur l'Intelligence*, livre vigoureux et vivant, méritent bien leur service. Etre thomiste, c'est en somme une façon, et l'une des plus complètes, d'être catholique. Ce n'est pas la seule, bien entendu : mais si la théologie est soucieuse de posséder une *ancilla*, elle ne trouve qu'avec la philosophie thomiste ce que les maîtresses de maison appellent une perle. Et précisément le thomisme vient de rendre à M. Maritain un excellent service, en ce qui concerne son idée de Descartes, sa partie dans le dialogue autour de Descartes, qui, après s'être tenu au XVIIe siècle dans des conditions dont je regrettais l'obscurité, reprend figure depuis un demi-siècle (à la suite, je crois, du Descartes de Secrétan et du Descartes de Liard) et repassera bientôt, avec les commentaires de Valéry et de M. Gilson sur le *Discours de la Méthode*, dans le champ de nos lunettes.

Descartes ou l'Incarnation de l'Ange ; c'est ainsi que M. Maritain intitule une étude pleine de verve et de suc sur le père de madame de Grignan. Il ne fait d'ailleurs que reprendre les termes de La Fontaine (tout est dans La Fontaine) :

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

Mais M. Maritain songeait plus à Saint Thomas qu'au Bonhomme. La sculpture avait fait de la cathédrale de Reims la cathédrale des anges ; pareillement la philosophie de saint

Thomas sans être, malgré le nom du *Docteur Angelicus*, une philosophie pour les anges, implique et explique l'existence des anges, formes sans matière, étapes essentielles de la création. La connaissance humaine ne saurait prendre sans usurpation, orgueil et chute, les caractères de la connaissance angélique. C'est, selon M. Maritain, le cas de Descartes. Lorsqu'il appelle le cartésianisme le péché français il faut entendre par là un véritable péché originel, un péché par orgueil qui entraîne une chute, et qui donne matière théologique à un *Augustinus*, matière poétique à un *Paradis perdu*. Le mécanisme cartésien est d'ailleurs, dans une certaine mesure, à l'origine de l'âge des machines, dont bien des philosophes n'attendent rien de bon pour la pensée et pour les biens de l'âme, et où les théologiens voient serpenter la forme du Tentateur. Nous ne sommes pas en République, nous sommes en maçonnerie, disait Monseigneur Gouthe-Soulard. Pour M. Maritain nous ne sommes pas dans l'âge moderne, nous sommes en Cartésie. « L'ange cartésien a beaucoup vieilli ; il a subi des mues nombreuses, il est fatigué. Mais son entreprise a prodigieusement prospéré ; elle est devenue mondiale, et elle nous tient sous une loi qui n'est pas douce. »

Je ne veux pas toucher au fond du problème, que nous retrouverons dans le dialogue autour de Descartes. Je ne veux penser ici qu'à cette nature angélique, dont M. Maritain se sert comme d'un point de comparaison bien naturel à un thomiste.

*
* *

L'idée de la nature angélique, la réflexion sur la possibilité ou l'existence d'êtres finis supérieurs à l'homme, ne sont pas bornées nécessairement au dogme ou à la spéculation chrétienne. Elles sont liées au principe de continuité. L'homme n'est ni ange ni bête ; mais, touchant à la bête, il est amené à supposer ou à éprouver, divers contacts avec l'ange. Leibniz admet que l'intervalle entre les âmes et Dieu est comblé par les « génies » dont il se contente d'ailleurs de poser incidemment l'existence. Malgré les regards sévères et les écriteaux du positivisme, la spéculation sur les types d'action, d'intelligence, sur les genres de vie, non humains, et ce qu'on pourrait appeler

l'ontologie comparée, répondent à un besoin et à une destination de la philosophie. On a remarqué souvent qu'une philosophie de tradition platonicienne, scolastique, cartésienne et kantienne, qui ne touche aux animaux que pour en faire le sujet d'une théorie philosophique générale, ne saurait satisfaire le XIXe siècle, le siècle de la biologie, et à plus forte raison le XXe. La protestation de Cournot et de Bergson, contre une philosophie qui prend pour centre et type de l'être la nature humaine, est amorcée en somme (contre Descartes) par la divine et pure innocence poétique des *Deux Rats*, *le Renard et l'Œuf*. Mais d'autre part une philosophie obligée de s'arrêter à l'homme et de bondir de l'homme vers Dieu, en un mouvement instantané, dans un espace dépeuplé, retrouve par en haut le même vide conventionnel et improbable. Il est vrai que, tandis que le genre de vie animal est un objet d'expérience, le genre de vie angélique ne saurait être qu'un objet d'imagination (ou, peut-être, d'expérience intérieure). Et les poètes n'ont pas manqué qui, à la manière de La Fontaine contre Descartes, ont offert leur registre comme rallonge ou intermédiaire pour une philosophie bornée à un type trop strictement humain ou trop immédiatement divin.

L'*Augustinus* et le *Paradis Perdu* avaient montré au XVIIe siècle ce que, pour une réflexion proprement chrétienne, la méditation de la nature angélique pouvait apporter de renfort ici à la poésie et là à la théorie de l'homme. Jansenius et Saint-Cyran, dans leur retraite puissante de Candéprat, ont dû poser souvent leur regard sur ces êtres spirituels, ces pensées vivantes de Dieu, animatrices de leur solitude. Mais après le *Génie du Christianisme* le romantisme a employé, entre autres réalités chrétiennes passées sur le plan de la littérature des génies, les anges comme machines poétiques.

On les a utilisés en somme sous trois formes. Il y a l'ange symbole, l'ange Idée, et l'ange être. En laissant de côté l'ange allégorique, Eloa figure par exemple l'ange symbole, — symbole d'un sentiment humain, ici la pitié. La *Chute d'un Ange*, tête, puissante comme un débris antique, de la grande épopée lamartinienne restée en projet, fait de l'ange tombé, qui remontera, l'Idée de l'humanité, Idée platonicienne appliquée à la réalité platonicienne de la chute et du relèvement. Et l'on songe

aussi à la page splendide du *Feu : il grande angelo terrestre dell ale d'aquila, il spirito senza sonno coronato di pazienza...* qui paraphrase la *Mélancolie* de Durer. Mais ce qui nous intéresse plus encore, c'est l'ange pensé comme être réel, un être qui, ne comportant pas de matière, n'étant qu'esprit, ne peut être découvert ou pressenti que par la réflexion de l'esprit sur l'esprit, par l'application exercée de l'œil intérieur à ce monde intérieur dont les nébuleuses se résolvent, pour le philosophe, en étoiles, dont les étoiles se groupent, sous de beaux noms, en lignes mystiques.

Un critique catholique m'a reproché, avec une surprise douloureuse, de me ranger à l'avis d'Anatole France, qui entre toutes ses œuvres préférait, comme la fille la plus immédiate et la plus pure de son esprit, la *Révolte des Anges*. Et je ne m'en dissimule pas les vices, j'aimerais autant en supprimer bien des pages d'une goguenardise froide ou d'une salacité laborieuse. Elle n'en reste pas moins l'œuvre la plus haute de France, ce qu'est, dans Balzac, la *Recherche de l'Absolu*. Ses anges ne sont ni des symboles, ni des idées, mais des êtres réels, les êtres en lesquels se résoud, sous le recoupage et le retaillage naturels au romancier, le monde dans lequel il vit, le monde de l'intelligence, comme l'astronome vit dans le monde du ciel. Les Anges de France, c'est ce qu'on a appelé, au temps de l'affaire Dreyfus, les intellectuels. Mais ce point de vue sur l'œuvre demeurerait un peu scolaire et terre à terre. Plus précisément, voilà le tableau d'un genre de vie pris dans le monde des esprits, un genre de vie qui nous dépayse, nous assouplit, nous fait circuler dans la direction inverse de celle du monde animal. Ce lecteur et cet amateur de Rabelais, circulant dans le sillage des navigations de Pontagruel, a trouvé le pays des anges après l'île des bêtes, celle des Pingouins, et a fait de l'homme l'être tantôt ange tantôt bête : ange quand l'intellectuel se regarde, bête quand il regarde ses semblables. Lisez la *Révolte* après un volume des *Souvenirs Entomologiques*. France se place d'ailleurs, comme l'auteur de *Gulliver* ou celui de *Micromegas*, au point de vue ironique d'un entomologiste transcendant, et l'on comprend que le livre répugne à tout un côté du monde de l'esprit, celui du christianisme, de Port-Royal, de Pascal, de Chateaubriand, de Sainte-Beuve. Le monde des anges, c'est-à-dire celui des

puissances spirituelles, n'est point borné à la coupe qu'en donne Anatole France, dans le pur esprit du XVIIIe siècle. Mais ce monde angélique, par lequel nous approchons de la pensée de Dieu, comporte sans doute, en même temps ses tragédies, ses tragi-comédies et ses comédies, voire ses farces. Le tragique comme loi du monde, dit le pessimisme allemand. Il est à croire que le comique se glisse, ainsi que la contingence, dans les interstices de ces lois : c'est l'heure de Renan et de France.

M. Maritain voit en Descartes l'Incarnation de l'Ange et dénonce le danger, pour l'homme, de cette incarnation : il y a un genre de vie humain, auquel ne convient pas plus l'atmosphère angélique que l'atmosphère terrestre ne convenait aux Martiens de Wells. Après des victoires et des conquêtes, il ne reste des Martiens venus sur la terre que les trophées et les débris classés au musée de Londres entre les ichtyosaures et les hipparions. M. Maritain pense que l'homme s'est trompé en cherchant à mener depuis Descartes un genre de vie dont les microbes, inoffensifs pour les anges, finiront par l'empoisonner. Je ne le crois pas, mais enfin ce n'est pas impossible, puisque d'ailleurs nous nous habituons à l'idée que notre civilisation, que la civilisation, entendue du moins au sens européen, puisse finir : nous voyons même les fissures qui menacent de s'élargir, l'indigence morale sur laquelle repose cette énorme superstructure matérielle, nous entendons l'alarme donnée par nos chefs de pensée. Nous pouvons donc admettre que le problème se pose, au moins partiellement, comme un conflit et une contradiction entre des genres de vie, dont nous sommes le champ de bataille.

Nous nous sentirions alors à un carrefour battu des vents, entre des genres de vie animal (toujours présent comme le niveau de base où nous fait descendre notre automatisme), humain, extra-humain, angélique, voire divin, qui est celui auquel touchent les plus hautes pointes de la contemplation mystique. Le premier genre de vie étant donné dans notre matérialité, tous les autres le sont sur le plan spirituel, ou plutôt sur les plans spirituels. Mais il ne semble pas que ces plans soient simples, ni continus, ni extérieurs ou parallèles les uns aux autres. Il faudrait les concevoir à la manière de couches

géologiques pénétrées les unes par les autres, empilées, renversées, charriées, apporter dans notre représentation concrète du monde de l'esprit une imagination de géographe et d'historien plutôt qu'une vision professionnelle de mathématicien et de philosophe. Le théologien de la vie angélique, Denys l'Aréopagite, distingue de nombreux genres et de nombreux plans de cette vie. Et il en est de même des deux seuls genres de vie que nous connaissions ordinairement, l'animal et l'humain. Le genre de vie de l'humanité (est-ce de l'humanité seule ?) est fait d'une multiplicité de genres de vie à la fois contradictoires et complémentaires, et l'on sait combien restent après tout verbales, aussi bien à Darmstadt et à Pontigny qu'à Genève, les synthèses de ces deux caractères eux-mêmes contradictoires et complémentaires : la contradiction et le complément. Des races, des nations, un Occident et un Orient, un Ancien Monde et un Nouveau Monde, voilà la pluralité de terrains et la diversité d'empilements que nous offre cette réalité en apparence simple : le genre de vie humain. A en juger par les torsions (si opposées à la voie droite du thomisme !) que nous impose l'effort pour le penser, quels mouvements plus compliqués et plus impossibles encore faudrait-il pour opposer ce genre de vie à ceux dont nous apercevons les linéaments vagues en nous penchant sur l'abîme du monde spirituel : cercles que notre être fait de lignes ne saurait connaître qu'au point où nous leur sommes tangents, c'est-à-dire comme le point de ligne qu'ils ne sont pas, non comme le point de cercle qu'ils sont.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Une Étoile Nouvelle, de *M. Sacha Guitry*, au Théâtre Edouard VII. — **Malborough s'en va-t-en guerre**, de *M. Marcel Achard*, 3 actes, à la Comédie des Champs-Elysées.

Est-ce la faute de M. Sacha Guitry si quelques admirateurs, qui n'y vont pas de main morte, saluent en sa personne Poquelin ressuscité ? Qu'il sourie ou non de cette louange, nous ne voyons pas, dans ses derniers ouvrages, qu'elle l'ait beaucoup impressionné. M. Sacha Guitry ne s'enfle ni ne se travaille, et le sort lui sera épargné du pauvre Rostand qui voulut être aussi gros que Shakespeare. On ne saurait être plus résolument soi-même que l'est l'auteur d'*Une Étoile Nouvelle* — si peu nouvelle dans son œuvre ! — bien qu'elle ait fait hurler quelques critiques comme si elle eût été la lune.

On reproche à cet acteur-auteur son éternelle parade et, sous des titres divers, de nous montrer toujours le même Sacha séduisant, la même Colombine, à la barbe du même Pantalon et du même commissaire. Il se peut qu'un jour, le Public ne rie plus à ses pièces (rien de si périlleux pour un enfant gâté que de prendre de l'âge ; le temps ne travaille pas pour les enfants gâtés) ; mais, de même que l'eau de mer aujourd'hui nous est une panacée, parce qu'elle fut l'élément originel, il nous semble excellent que Scaramouche ressuscité ait ramené la comédie malade à ses origines et se soit souvenu du théâtre de la Foire : « Scaramouche, lisons-nous dans les *Menagiana,* était le plus parfait pantomime que nous ayons vu de nos jours. Molière, original français, n'a jamais perdu une représentation de cet original italien... » Si un jeune auteur comique nous doit naître enfin, on imagine assez qu'il soit fort occupé, ces

années-ci, à prendre au théâtre Edouard VII des leçons de simplicité. Peut-être M. Sacha Guitry a-t-il des idées sur le divorce, sur l'adultère et sur le Féminisme, mais il se garde bien de vouloir que ses personnages nous en instruisent : leur seule mission est de nous faire rire.

Mais M. Sacha Guitry manque d'invention et refait toujours la même pièce ; non qu'il traite le même sujet : c'est par l'absence de sujet que toutes ses comédies se ressemblent. Sa fécondité est faite d'une indigence ravissante : un auteur assez habile pour tirer trois actes de rien ne risque pas d'être pris de court.

Avant d'écrire une pièce est-il donc indispensable d'avoir ce qui s'appelle un beau sujet ? Nous ne le pensons pas, si l'auteur sait peindre un caractère, un vice, une passion. Un caractère vivant crée la vie ; un vice déchaîne le drame. Les personnages de M. Sacha Guitry vivent assez pour nous faire rire, — pas assez pour que nous ne songions plus à ce qui sert de prétexte à leur parade. Ce ne serait rien que l'anecdote fût insignifiante, s'ils la dépassaient ; mais ils n'en ont pas la force. De quoi est faite *Une Etoile Nouvelle ?* On a volé cent francs à la femme de chambre, au valet et à la cuisinière des Le Canigou ; il manque mille francs dans le portefeuille de M. Le Canigou qui soupçonne son jeune secrétaire : comment le jeune homme use de ce soupçon pour avancer fort ses affaires auprès de Mme Le Canigou, pour lui déclarer sa passion et la convaincre, c'est tout le sujet de la pièce ; et ce serait plus qu'il n'en faut à un créateur d'êtres vivants ; nous le voyons bien au second acte, lorsque M. Le Canigou fait boire son secrétaire, pour lui tirer les vers du nez, mais c'est lui-même qui s'enivre : la mince couche de vernis s'écaille qui donnait à ce nouveau riche un aspect rassurant ; la brute primitive se décèle, se trahit... Qu'importe l'anecdote ? Ici, nous touchons à l'humain. Ce qui ajoute, il est vrai, à notre émotion, c'est que le rôle du grotesque Le Canigou, M. Jean Perrier l'assume : nous rions de ce cocu ivre, mais nous songeons à Pelléas. Avoir été Pelléas, avoir incarné cet amour pour toute la jeune élite française, et aujourd'hui, tenir si parfaitement un rôle de ganache ! Un acteur souffre-t-il de connaître de telles extrémités ? Ses rôles s'attachent-ils à lui, comme s'attachent à nous nos actes ?

Hors cette scène, il n'y a rien dans *Une Etoile Nouvelle*, que des mots, de cocasses histoires de domestiques, tout un jeu — d'ailleurs irrésistible — de bateleur. M. Sacha Guitry s'efforce pourtant d'atteindre le réel ; mais, pour ne pas « quitter la nature d'un pas », il abuse d'un « truc » qui est de noter sur ses manchettes nos menus propos quotidiens : il porte à la scène la monnaie courante des paroles dont nous usons sans même les entendre ; et il est vrai que cela « fait vivant » ; tout de même ce travail de sténographe, qui attrape au vol et fixe le dialogue du couple bourgeois désœuvré, ce dédain de toute transposition nous rappelle le reproche que Pascal adresse à la peinture (et qui ne vaut que pour une certaine peinture) : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » Et par exemple, au premier acte, les Le Canigou s'assomment dans une ville d'eaux, parlent pour ne rien dire, font des réussites : c'est la vie même, certes ; mais, faute de transposition, c'est ennuyeux comme peut l'être la vie des bourgeois imbéciles que nous regardons s'ennuyer.

Il suffit d'avoir vu trois ou quatre pièces de M. Sacha Guitry pour s'apercevoir que, s'il s'arrête à mi-chemin, il est à lui-même son propre obstacle : son personnage obstrue la scène, — cet Arlequin mâtiné de Pierrot qui fait du boniment aux femmes et les séduit en leur parlant, avec volubilité, de la lune et des étoiles, ce fut exquis, c'est encore agréable. N'empêche que si M. Sacha Guitry délivrait ses comédies de lui-même, il serait bien obligé de combler ce vide ; il regarderait autour de lui, et peut-être y découvrirait-il l'éternel Tartuffe, l'éternel Harpagon, tous ceux dont aucun Molière aujourd'hui n'arrache le masque. Rien peut-être ne lui serait plus favorable que la soudaine défaveur du public qui l'obligerait à se séparer de ce qu'il crée. Mais M. Sacha Guitry, même s'il ne se perfectionne pas, nous le préfèrerons toujours à beaucoup de ses confrères ; il ne leur sera jamais assez reconnaissant de tout ce qu'il leur doit : sa distinction est faite de leur vulgarité.

L'innocence est une vertu de clown dont est singulièrement dépourvu M. Marcel Achard, auteur de *Voulez-vous jouer avec moâ* et de *Malborough s'en-va-t-en guerre*. M. Achard a bien du talent et plus encore de malice : voyez-le s'approcher d'une

honnête chanson française, comme il ferait d'une petite fille innocente, et qui ne sait pas encore qu'il y a caresse et caresse ; il la triture, la salit d'un peu de saphisme, l'alourdit d'allusions sournoises à la guerre — pour que les bonnes gens de droite crient comme putois. Mon Dieu ! le « miles gloriosus », Matamore, fait depuis des siècles s'épanouir la rate du vulgaire et, jusqu'au dénouement de *Malborough*, nous pouvions feindre de croire que si M. Marcel Achard nous montre un général Ubu, incapable de lire une carte, prodigue du sang des autres, ménager du sien, d'une lâcheté inouïe et qui meurt d'une balle dans le derrière — ce n'est pas qu'il ignore l'existence de Turenne. Mais au dernier acte, voici les « quatre s'officiers » qui s'appliquent à créer la légende d'un Malborough héroïque et génial, et qui crient : « Nous sommes l'histoire ! » Avec la meilleure volonté du monde, comment ne pas voir que M. Achard a voulu écrire une pièce « de gauche » ? Quel ennui ! Nous n'avons plus le loisir d'admirer Mlle Yolande Lafon qui est une bien jolie Mme Malborough, ni de chercher le nom de la dame à qui ressemble cette reine d'Angleterre, en uniforme de femme damnée, — ni de nous émouvoir au jeu charmant du « page-mon-beau-page ». Non : il faut nous souvenir des arguments de M. Jean de Pierrefeu, leur opposer ceux de M. André Maurois.

Aristophane, Molière, Beaumarchais, avant M. Marcel Achard, ne se sont-ils donné l'agrément de montrer sur la scène, les ridicules des gens qui ne pensaient pas comme eux ? Il est vrai ; mais aux arguments dont il use, nous jugeons de la qualité d'un esprit : s'il a peu de goût pour les « trognes armées », M. Marcel Achard a trop de finesse et de talent pour vouloir qu'on le confonde avec cette espèce de gens qui reprochent aux généraux d'envoyer leurs troupes à la bataille. Que cette satire paraît étrange dans un pays où les grands chefs militaires ont si peu la manie de caracoler ! Ils ne savent que faire pour ressembler le plus possible à des civils ; nous n'entendons parler d'eux qu'au moment d'une élection académique ; ils ne répondent rien aux journalistes qui ne veulent pas qu'ils aient gagné les batailles qui ont été gagnées, mais qui veulent bien qu'ils aient perdu les batailles qui ont été perdues. Pour peu que l'Etat consente à se servir d'eux, ces « bouchers » devien-

nent des administrateurs, des pacificateurs tels qu'on se dit qu'ils eussent été de force à recommencer Rome... Quel dommage que M. Achard n'ait pas entendu, comme nous en eûmes récemment la joie, Mme de Noailles chanter le maréchal Foch et « son œil pervenche » et se livrer à de vaines improvisations de rossignol pour émouvoir M. Carl Sternheim, le célèbre dramaturge et romancier allemand, — mais cet homme implacable répondait, avec une terrible contraction des mandibules, qu'elle lui parlât de Gœthe, de Nietszche ou de Wagner : « C'est mangé. C'est digéré.... »

Toute l'innocence de *Malborough* — du *Malborough* de notre enfance, dont n'a pas voulu M. Marcel Achard, la musique de Georges Auric l'a recueillie.

FRANÇOIS MAURIAC

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

DIALOGUES SUR LE COMMANDEMENT, par *André Maurois* (Bernard Grasset).

« Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux Vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire », dit l'auteur des « *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* » que celui des « *Dialogues sur le Commandement* » eût à tel point satisfait. N'ont-ils pas reçu tous deux en partage cette forme du naturel qui le plus rarement se rencontre : le naturel des idées ? Et, pour définir l'agrément de Maurois, me revient en mémoire de ce même Fontenelle une phrase que mieux que personne aujourd'hui Maurois pourrait reprendre à son compte : « C'est une idée qui me plaît, — et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante » : en l'esprit de Maurois il semble que toujours de la sorte les idées soient placées ; d'où leur grâce ; d'où cet attrait — comme d'un geste féminin — que prend, que garde chez lui l'acte même de penser. Intelligence entraînée certes — et qui veille avec soin à sans cesse se maintenir telle —, mais plus encore dispose ; que l'appel du moment trouve invariablement à son poste et dont jamais cependant la réponse n'outrepasse. Elle-même toute civilisée, elle civilise tout ce à quoi elle touche : adéquate donc au dialogue en tant que genre — où c'est partie du naturel que d'observer les règles du jeu, où certaines conventions justement défendent contre l'artifice. Dans ces pages un honnête homme qui a réfléchi souhaite induire d'autres en réflexion ; mais ces autres, il les considère comme des égaux : il préférerait tout — et même de ne les point convaincre — à leur en imposer : le lecteur est comme cueilli au passage du même mouvement que Maurois va

au fait — en un tour qui ni ne s'attarde ni ne brusque, équidistant de la complaisance et du raccourci. Le degré d'allongement de la phrase de Maurois me fait toujours penser à l'action du *crack* qui dans un beau galop d'essai donne sa mesure, mais sans se dépenser.

*
* *

Comme dans la « *Pluralité des Mondes* », l'agrément ici n'est que la parure de « Vérités » ; — de certaines d'entre elles peut-être dira-t-on, peut-être a-t-on déjà dit que ce sont des évidences. Mais d'abord, en terre cartésienne, à cette constatation ne s'attacherait nul discrédit : *La Lutte contre les Evidences*, c'est un Russe qui la mène si toutefois sur Dostoïevsky il nous faut en croire sans réserves le regard perçant — mais perçant plus que tout impartial — de ce précieux iconoclaste qui a nom Chestov. Et puis surtout nulle part l'évidence même n'est mieux à sa place que dans un livre qui est avant tout un acte, — sur la nature duquel on se méprend si on ne l'envisage essentiellement comme tel — : un acte qui d'un bout à l'autre a pour objet de rétablir le contact entre deux ordres : celui de l'action et celui de la pensée, et qui partant adhère sans cesse à la zone de la pratique. Rétablir ce contact, — je sais peu de tâches plus opportunes, plus urgentes, en un temps où la pensée et l'action ne frayent guère ensemble, où les deux ordres affectent de se développer dans une indifférence, une irresponsabilité réciproques foncières, — l'homme d'action innocent de toute velléité de pensée, et l'homme de pensée, lui, lorsqu'il ne se borne pas à une déploration hargneuse de tout ce qui se fait, mettant sa coquetterie — parlons franc : son snobisme — dans la complicité (tantôt sournoise et tantôt affichée, mais surtout théorique) qu'il accorde à n'importe quelle forme d'action pourvu qu'extrême. Mais, pour réussir dans cette tâche, il fallait cette alliance de qualités dans laquelle je tendrais à voir le plus beau fleuron de la couronne de Maurois : le courage à défendre ces choses précisément de la défense desquelles nul lustre ne rejaillit sur le défenseur, et non moins cette modestie qui consiste à écarter, à repousser doucement tous ces diamants faux par l'appât desquels la pensée nous tente — pour nous empêcher de penser plus avant.

*
* *

Or justement qu'entre ces deux ordres : action et pensée la disjonction soit tout artificielle, ne corresponde en rien à la réalité, c'est ce dont ces dialogues nous apportent la preuve — et d'autant plus convaincante que, l'auteur ne visant ici en fait que l'analyse de l'action, tout ce que cette analyse obtient, tout ce qu'elle l'amène à avancer au sujet de l'action, vaut à chaque fois — et exactement de la même manière — si on l'applique à la pensée. (De quoi du reste Maurois mieux que quiconque est conscient puisque sans cesse viennent sous sa plume des exemples empruntés indifféremment aux deux ordres — et que de ces exemples nul n'apparaît déplacé.) Que l'on relise, que l'on médite comme elles le méritent les pages sur lesquelles se clôt le second Dialogue — et qui, à mon sens, constituent tout ensemble le noyau et l'apogée du livre — et l'on constatera que ce à quoi l'on assiste, c'est à un effort loyal, sérié, pour remonter jusqu'à la source du génie, pour appréhender ce génie antérieurement au moment où il s'engagera dans l'une des deux grandes directions : pensée ou action ; pour le toucher en ce point capital — toujours identique en soi quelles que soient les formes à travers lesquelles par la suite il adviendra au génie de se manifester — qui est l'acte même de l'intuition. (Le génie est toujours acte ; il est toujours cet acte-là ; et c'est à partir de cette intuition seulement qu'il s'oriente ou mieux qu'il est orienté dans sa voie propre). Acte ineffable sans doute ; et ce que la fin du second dialogue laisse à l'esprit à désirer est précisément ici la marque de la probité même du mode de penser : du processus l'analyse a repéré tous les temps repérables ; dans sa remontée elle n'a brûlé nulle étape : elle s'arrête au bord de cet indicible sur lequel Bergson — dans le chef-d'œuvre qu'il lui inspira : *l'Introduction à la Métaphysique* — a jusqu'à nouvel ordre dit le dernier mot.

*
* *

Naguère, ici même, à propos d'*Ariel*, je signalais que la caractéristique de l'esprit de Maurois est de toujours apercevoir, selon le mot de Retz, « le point de la possibilité » ; en présence

des *Dialogues* je n'ai pas à infirmer mon diagnostic puisqu'au contraire ce problème du possible constitue, pourrait-on dire, l'épine dorsale de l'ouvrage. En toutes circonstances pour Maurois resurgit la question : « Qu'est-ce qui est possible ? » — et avec cette saine et sage validité, ne craignons pas d'ajouter avec cette norme du point de vue qui est le sien, il insiste sur le fait que cette question-là est celle précisément que sans cesse se pose à nouveau le génie — que celui-ci n'est tout à fait génie que s'il se la pose. C'est avec un plaisir visible, avec approbation qu'il cite le mot de Molé sur Napoléon, le mot qui nous montre « par où le colosse basculait » : « Il ne savait jamais discerner le point où s'arrêtait le possible ». Connaître « *le territoire des possibles* », l'avoir minutieusement délimité, étudié ; accepter que « la partie du tableau qui a été déroulée ne puisse plus être niée », l'incorporer à sa pensée ; « à chaque instant repartir du nouveau réel créé par les nouvelles révélations » (et pour ma part combien je sais gré à Maurois de mettre si fortement l'accent sur l'acceptation du passé comme donné, comme donné une fois pour toutes, comme définitivement intégré à la réalité présente ; rien de plus puéril, de plus en deça de toute maturité que tout ensemble de nier le passé et de prétendre à agir ou à penser avec efficace) — autant de traits où Maurois reconnaît le « grand homme », et qui à ses yeux tracent comme la route royale par où passe le génie. (Et certes je n'irai pas jusqu'à lui concéder qu'il n'y ait rien à dire en faveur du sens de l'impossible, et que ce sens de l'impossible ne puisse pas à son tour former la substance de certains génies de nature spéciale et rare ; mais le soin serait ici superflu : il le sait mieux que personne : on n'est pas impunément le biographe de Shelley.)

Sens du possible qui n'est pas seulement la condition de l'action ou de la pensée accomplie, mais qui plus profondément encore est à la base, est la racine même de toute éthique personnelle — de la possibilité d'une telle éthique ; et c'est cela qui davantage encore importe à Maurois ; c'est là où ses vues apparaissent si claires, si réfléchies, si nettement équilibrées : aux possibilités inscrites dans les choses correspondent — parfois hélas s'opposent — les possibilités inscrites dans notre être même ; et c'est pourquoi au philosophe qui du grand homme affirme : « le présent est sa tranchée de départ », le lieutenant donne,

mais bien plus tard, et sur un ton à la fois sérieux et nostalgique, la réplique en ces termes : « Oui, se connaître comme tranchée de départ... ». Savoir ce dont on est capable, — la capacité actuelle comprenant ou du moins n'excluant jamais la zone encore inatteinte, non toute hors d'atteinte cependant de la capacité virtuelle, s'étendant jusqu'à elle pour s'y prolonger, pour y rejoindre par un incessant effort la plus intime des aspirations, se refusant toutefois à passer — fût-ce sur le seul plan de l'imagination — dans la sphère de l'impossible proprement dit. A l'égard de cette sphère le désintérêt, le détachement de Maurois sont en raison directe de l'intérêt central, passionné, de tous les instants, qu'il porte à toute anticipation de notre être futur susceptible de s'intégrer vraiment à notre être présent, de s'incorporer à lui, à la limite de ne faire qu'un avec lui. (D'où tour à tour le crédit qu'il accorde au « personnage » et la méfiance dans laquelle il le tient ; car si « le personnage est maintenu jusqu'à la mort, il se confond avec l'homme même » ; si au contraire il ne sert qu'à mettre l'homme commodément à couvert, il assure sa dégradation). Bref — et nulle part je ne me sens en plus profond accord avec lui — rien ne retient Maurois davantage qu'une idée susceptible d'être vécue ; rien ne le laisse aussi indifférent qu'une idée qui jamais ne passera dans notre action.

Attitude irréprochable, me semble-t-il, toutes les fois où elle est le résultat et non la prémisse de l'analyse ; et c'est en cela par-dessus tout peut-être que se vérifie le mieux l'honnêteté de fond de cette pensée ; c'est cela qui donne envie de lui appliquer à elle-même le mot admirable sur Turenne (que je suis si reconnaissant au lieutenant d'avoir révélé à mon ignorance) : « Il avait l'air d'être devenu étranger à lui-même tant il était devenu impartial à l'égard de ses propres idées ». Oui, tel est bien l'air idéal qui sied à l'esprit dans l'examen, dont il doit d'autant moins se départir que c'est de ses propres idées qu'il s'agit. La façon dont nos idées se comportent au contact de l'expérience — et d'une expérience prolongée, — dont dans leur cohabitation avec nous elles s'affirment viables ou non, seule nous renseigne sur le moment où sans péril l'impartialité elle-même peut être transcendée. Viables, — alors, mais alors seulement, nous est-il loisible, nous devient-il naturel d'éprouver

leur présence et comme leur circulation en nous avec cette chaleur qui n'est pas l'attribut du seul génie, dont participe à son rang le plus humble de ses servants, chaleur toujours inséparable pour moi de la pure et parfaite figure de Vauvenargues — qui ne saurait qu'être très chère au lieutenant et qui s'allie en ces *Dialogues* à celle de Fontenelle pour nous offrir une attachante image de certains traits permanents du meilleur esprit français.

*
* *

« Chez l'artiste véritable le goût de l'action est intermittent » — constatation par où Maurois ne laisse pas que de nous placer dans un dilemme embarrassant. Devant ces *Dialogues*, peut-être serait-on tenté de déplorer cette intermittence ; moins encore cependant accepterions-nous de renoncer à ce que nous doit « l'artiste véritable ». Souhaitons donc qu'à l'art, qu'à l'art seul Maurois fasse à présent retour ; mais demandons-lui de revenir plus tard — et avec une expérience encore accrue — ne fût-ce qu'une fois au dialogue, pour nous donner ces Dialogues sur la Conduite de la Vie dont pour ma part je ne saurais le dispenser.

CHARLES DU BOS

*
* *

CHANT FUNÈBRE POUR LES MORTS DE VERDUN, par *Henry de Montherlant* (Grasset).

Voici un livre admirable, d'une simplicité de dessin, d'une puissance dans les sentiments élevés, que nous ne trouvons pas souvent dans les livres d'aujourd'hui. Ce pélerinage à Douaumont, ce retour de l'esprit au milieu des morts de la guerre, sujet qui pourrait nous replacer au milieu des polémiques les plus ardentes, ne nous élève pas seulement bien au-dessus des querelles des partis, mais nous amène au point où la discussion des idées aime à céder à une unité supérieure de sentiment. Peut-être n'ai-je pas une opinion commune avec Montherlant : je ne m'en trouve que plus à mon aise pour l'admirer du fond du cœur.

Ce n'est point que des problèmes s'y trouvent résolus ; bien au contraire : alors que la plupart des hommes les ont résolus sans réflexion, par préjugé ou logique, c'est un indéniable signe

de grandeur que d'en retrouver les réalités sans doute insurmontables, et d'y essayer une pensée nécessairement hésitante ou incomplète. L'homme qui nous parle de cet ossuaire, a retrouvé là la condition de la véritable pensée, qui est celle aussi du sacrifice et de l'héroïsme du chef : l'oubli de soi-même et une attention tournée seulement vers tous. Les beaux passages de ce livre sont d'une éloquence nue et serrée, dont l'auteur même du *Voyage du Centurion* eût été incapable, digne d'être née au milieu de ces cadavres fraternels ; quelquefois des mots imprévus, où l'homme qui s'oublie se révèle tout entier, nous touchent droit : « La mort, pour soi, ce n'est rien, on s'arrangera toujours, mais c'est la mort des autres qui ne cesse de nous travailler. » Ce mot éclaire assez l'homme et le livre, et je n'en parlerai pas plus.

Il reste à souhaiter seulement que cette méditation soit continuée : nous n'avons pas tant d'hommes, aujourd'hui, pour nous parler de ces hauteurs. J'ose souhaiter qu'il aille un jour un peu plus loin, de l'autre côté du front, sur les cadavres eux aussi serrés et innombrables qui n'ont point d'ossuaire ni de veilleur : il montre assez de générosité pour leur parler dignement, et je suis persuadé qu'ils ne lui diront point des choses négligeables.

Peut-être les vertus qu'on découvre à la guerre le pousseront à la haïr mieux encore, au souvenir de ces deux élans de vertu, employés à s'annuler l'un par l'autre. Quant à l'esprit et au destin des enfants d'aujourd'hui, dont il s'inquiète, j'oserai lui dire :

Le courage n'a point manqué là d'où vous êtes revenu ; et la guerre a montré que l'on pouvait compter sur les hommes : peut-être ne faut-il point stimuler cette vertu. Dites à vos camarades, mon frère aîné, que même dans cette estime réciproque que vous vous donnez avec tant de raison, il y a, quand elle devient exclusive, quand elle forme une confrérie du courage éprouvé, comme un soupçon du courage d'autrui, qui aiguillonne les plus jeunes, qui peut les pousser jusqu'à cette folie de vouloir s'éprouver eux aussi, et rendre inutile le sacrifice des survivants et des morts.

Et les jeunes ont besoin de savoir aussi qu'à la prochaine guerre ils ne seront même plus *tués* : car ce mot dans leurs esprits

garde quelque chose encore de la coupure fraîche et de l'indulgence du fer, mais être cuit vivant dans le Taureau d'airain paraîtra chose futile et charmante auprès de la suppression perfectionnée. Et surtout le courage y sera inutile et invisible : exterminés comme de la vermine, quelle différence entre les affolés et les résignés ? Il faut chercher ailleurs l'emploi de leur vertu.

Je m'excuse d'indiquer aussi longuement quelques-uns des prolongements qu'ont pu avoir en moi ces pensées, et surtout qu'ils soient plus discutables que le livre : la noblesse et l'honneur du *Chant funèbre*, c'est justement qu'il conquiert la confiance en même temps que l'admiration et l'amitié.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LA ROUTE OBSCURE, par *Marcel Arland* (Éditions de la Nouvelle Revue Française).

« Ce n'est pas pour les hommes que j'écris, mais pour Dieu, sous quelque forme qu'il puisse un jour m'apparaître, en quelque endroit de la route obscure où je chemine et d'où je l'appelle. »

Quel excès d'orgueil — ou peut-être d'humilité ! Quoi qu'il en soit, il serait inique, je crois, de voir là une pure attitude. L'angoisse qui frémit dans ce petit livre est certainement authentique ; « se cherche-t-il », écrit Marcel Arland, bien arbitrairement d'ailleurs, à propos d'Héliogabale, « doutant entre les divers mondes qui se partagent son âme ? Ou fuit-il son ombre, *précocement effrayé par des révélations trop basses ?* » (c'est moi qui souligne). « Qu'importe ? ce qui seulement nous intéresse, c'est qu'il cherche ». Arland cherche lui aussi, et on ne saurait sans injustice lui attribuer cette peur de trouver, d'avoir trouvé, que Gide mit jadis à la mode. Ce qui me touche le plus dans la *Route obscure*, c'est une sorte d'effroi — celui qu'éprouve un enfant qui entr'ouvre la porte d'une chambre mal éclairée et qui « entend bouger » ; et cet effroi est mêlé d'une sorte de honte presque indéfinissable, il est vrai, et qu'il ne faut peut-être pas confondre avec le sentiment du péché. « C'est parce qu'une ou deux fois Dieu m'apparut, tangiblement, jusqu'à l'horreur, que tout m'est devenu d'un goût fade ». Je cite ces phrases non parce qu'elles me semblent s'orga-

niser autour d'une idée, mais parce qu'elles désignent un certain horizon triste et métaphysique. Les pages sans titre par où s'ouvre l'examen de conscience sont, pour cette raison, les plus significatives du livre, les plus émouvantes. « Chacun des mots que j'ai risqués, chacun des gestes, c'était pour en cacher l'abîme irréparable que vous avez ouvert en moi, mon Dieu, en m'abandonnant. Sans doute, n'étais-je point digne de ma richesse, vous étiez tellement en mon sein et tellement moi-même que je ne la reconnaissais pas. Je l'ai connue quand vous me l'avez retirée, c'est en vous perdant seulement que je vous ai conquis »... N'est-il pas vrai que ces phrases rendent un son auquel nous ne sommes pas habitués ? On souhaiterait seulement que cette âme contractée se détendît sans perdre cette qualité pathétique qui lui donne son prix : et aussi peut-être qu'elle se guérît d'un certain goût malsain et morose de soi, de sa propre fièvre, qui trop visiblement la débilite...

GABRIEL MARCEL

*
* *

LE CAHIER VERT, par *Théodore Jouffroy*. — DES RÉVOLUTIONS DU GOUT, par *Ximénès Doudan*. — LES VESPRÉES DE L'ABBAYE DU VAL, par *Lefèvre-Deumier* (BIBLIOTHÈQUE ROMANTIQUE. Les Presses Françaises).

Ce sont là les trois derniers volumes de la Bibliothèque Romantique, que publie M. Henri Girard, avec un luxe matériel qui encadre fort bien le précieux *Cahier Vert* de Jouffroy, écrase un peu le livre modeste de Doudan, paraît disproportionné à la poésie banale de Lefèvre-Deumier. Les notices abondantes de MM. Poux, Mancel et Brunet ramènent utilement à la lumière des écrivains oubliés ou obscurcis. Il serait cependant à souhaiter qu'un si bel effort s'appliquât à des noms plus riches que ceux de Rabbe ou de Lefèvre. Sainte-Beuve doit tomber prochainement dans le domaine public. Une édition complète de ses poésies (qui n'existe pas encore) serait digne du beau vêtement de la *Bibliothèque Romantique*, et ce vêtement serait digne d'elle. On nous annonce d'ailleurs pour l'année qui vient un choix des plus intéressants. En attendant, louons le bibliothécaire et le professeur bisontins, M. Gazier et M. Mon-

not, qui ont signalé aux éditeurs le recueil manuscrit de Jouffroy qu'ils ont appelé le *Cahier Vert*. Jouffroy a fait dans ces pensées détachées, écrites sans doute pour lui, œuvre d'analyste élégant et avisé. Voyons-y les graines, qui n'ont pas germé, du romancier que Sainte-Beuve discernait en Jouffroy, et que la pratique scolaire de la philosophie, l'influence stérilisante de Cousin, ont empêché d'éclore. Nous devinons ici un roman qui, entre *Adolphe* et *Dominique*, inférieur à l'un et à l'autre, eût tenu dans la littérature une meilleure place que le *Cours de droit naturel* et le *Cours d'esthétique*. Quant au célèbre morceau *Comment les dogmes finissent*, qu'on a joint au *Cahier Vert*, tout en allusions, en réticences, en généralités, et où l'on n'aperçoit de sensibilité vivante qu'à grand renfort de besicles historiques, il lui est aujourd'hui difficile de nous toucher.

ALBERT THIBAUDET

*
* *

UNE HEURE AVEC... (deuxième série), par *Frédéric Lefèvre* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

M. Lefèvre, interviewer, ne s'applique pas à peindre de ces petits tableaux indiscrets et brillants à la mode impressionniste qui mettraient d'abord en valeur ses qualités d'artiste. Sa manière est plus austère, moins ornée, moins attrayante. Il s'occupe peu du décor, ne raconte aucune anecdote, mais, fidèlement et simplement, rapporte l'opinion de ses hôtes sur eux-mêmes ou sur des sujets de littérature, de philosophie, d'histoire. L'œuvre l'intéresse plus que l'homme. Il ne discute que des idées.

La plus grande difficulté de ce genre d'interview, où les intéressés ont tendance à exposer ce qu'ils ont déjà dit ailleurs, est de bien choisir le terrain de jeu. M. Lefèvre y réussit à peu près chaque fois. Paul Morand, il l'interroge sur les « modifications du cosmopolitisme ». A M. Camille Jullian, historien de temps reculés qui ne nous ont pas laissé de documents, il demande de révéler sa méthode. S'il ne se fait pas faute de questionner M. Pierre Champion sur ses travaux de chartiste, il n'oublie pas que l'auteur de l'*Histoire Poétique du XVe siècle* est le fils d'un éditeur célèbre. Dans la boutique de son père, M. Champion a fait très jeune la connaissance de Marcel

Schwob qu'il a beaucoup fréquenté par la suite. Et M. Lefèvre de lui poser de nombreuses questions sur l'œuvre de Schwob. Il lui demandera de même des souvenirs sur Anatole France avec qui il sait qu'il a travaillé pendant deux ans.

Lorsque M. Lefèvre n'arrive pas à éviter de fouler un sol où des pas connus ont laissé trace, il parvient malgré tout à pousser son interlocuteur jusqu'à des recoins encore secrets. Par exemple, il a choisi de demander à Maurras son avis sur la poésie contemporaine. Nous connaissions d'avance la réponse ? Pas dans tous ses détails. Avions-nous jamais entendu Maurras dire, à propos de Valéry, « que le chant du poète peut tout charrier, tout rouler dans son flot magique » ? Et savions-nous ce qu'il pensait exactement de Claudel ?

Le deuxième volume d'*Une heure avec...* relate les propos de seize écrivains, tous de grande classe. Il manque cependant d'unité. Pourquoi avoir placé côte à côte, dans la même série, Camille Jullian et Max Jacob, Duhamel et Duvernois, Boylesve et Pierre Chamson ? Les exigences de l'actualité et la quasi-impossibilité d'ordonner une consultation très étendue ont contraint probablement M. Frédéric Lefèvre à faire ainsi. Nous ne lui reprocherons pas trop ce défaut qui s'atténuera d'ailleurs lorsque l'auteur aura achevé son enquête — à la condition toutefois que celle-ci soit complète, qu'il n'y manque personne. Ne considérons chaque volume que comme un anneau d'une longue chaîne.

On regrettera que dans celui-ci Valery Larbaud se soit contenté d'expliquer et de louanger Ramon Gomez de la Serna et James Joyce, sans dire un seul mot de lui-même. Mais on mettra hors de pair les interviews d'une superbe richesse pris à Lucien Fabre et à Alain. C'est là enfin qu'il faudra venir chercher le meilleur résumé de cette querelle Massis-Rivière qui pourrait bien être le point de départ, soit de deux courants de la littérature de demain si le fossé se creuse davantage, soit d'un courant unique si, au contraire, des œuvres futures arrivent à concilier les deux tendances.

FRANÇOIS DE ROUX

* * *

SEPT MANIFESTES DADA, par *Tristan Tzara* (éditions Budry).

M. Tristan Tzara vient de réunir les sept manifestes qu'il écrivit de 1916 à 1920 et qui amenèrent la formation du mouvement dada. Ces manifestes sont remarquables par leur violence, leur netteté et leur sincérité. Par la suite on les imita, on les vulgarisa, on en fit des poèmes et des romans ; ils eurent une influence souvent détestable, mais à coup sûr importante. Quelques-uns de ceux qui s'en étaient le plus directement inspirés essayèrent de les renier, afin de se proclamer autochtones ; et changeant l'esprit de ces manifestes, ils firent de cette tentative de destruction une source de littérature.

Il ne faut pas voir en ces manifestes autre chose qu'une protestation contre un état d'esprit et un état littéraire. Il n'y faut même pas voir un effort pour sortir de ce double état. Le révolté s'y moque le premier de sa révolte. On y sent à chaque page un *à quoi bon !* qui, par peur de la résignation, se fait insultant. C'est le plus complet abrégé de nihilisme que nous ayons en France. MARCEL ARLAND

LA POÉSIE

POÉSIES D'HUMILIS, par *Germain Nouveau* (Messein).

La figure et l'œuvre de Germain Nouveau ne manquent ni d'intérêt, ni parfois de beauté. Il serait à regretter qu'il devînt victime de la légende dont on veut l'entourer aujourd'hui, comme il le fut déjà de celle qu'il poursuivit lui-même.

Les jeunes gens sont portés à suivre jusqu'aux moindres gestes des maîtres qu'ils admirent ; c'est une mode que de copier ces gestes, ils y voient la seule beauté, et la seule noble attitude qui soient, ils les exagèrent, ils en offrent une inconsciente parodie. A une époque (elle n'est pas encore achevée) où Rimbaud et Verlaine paraissaient les plus glorieux exemples qu'on pût se proposer, Germain Nouveau voulut être Rimbaud et Verlaine, ce qui fit qu'il ne fut presque rien, tant qu'il eut ce désir. Il a cru que la bohême comportait le génie et qu'il n'était pas de génie sans bohême.

Je ne dis pas que cette influence lui fut favorablement néfaste.

Elle s'est trop longtemps exercée pour n'avoir point correspondu aux vœux secrets de cette nature. Germain Nouveau, par lui-même déjà, est un cœur tendre et épris de liberté ; c'est aussi un homme faible, donc toujours prêt à s'enrôler, et enclin à l'éloquence, c'est-à-dire à se leurrer. Il est petit, pauvre, et il en souffre ; il est des plus sensibles et volontiers sentimental ; coquet d'ailleurs dans ses paroles et dans ses poses ; il se plaît surtout à l'apparence du monde, à ses couleurs, à ses décors, à sa musique. Il est fort habile, mais peu intelligent. Joignez à cela une fougue méridionale, pleine d'élans et d'abattements. Depuis sa naissance une maladie du cerveau le guette.

A cet homme, Rimbaud va apporter le goût de l'absolu, l'espoir d'illuminations, sans doute aussi quelques adjectifs métaphysiques et sensuels. La part de Verlaine n'est pas moins grande ; il développe sa tendresse et sa religiosité, il lui fournit presque tous les thèmes de ses sentiments et de ses poèmes, et parfois jusqu'à leur expression ; surtout il le pousse vers Dieu — ou plutôt, d'abord, vers la religion.

C'est ici surtout qu'on peut juger comme cette influence fut à la fois utile et dangereuse. Car si elle poussa Germain Nouveau dans une voie où, seul, il ne fût entré que quelques années plus tard, elle lui fit garder longtemps quelque chose de contraint et de *littéraire*.

On vient à Dieu par plus d'un chemin ; celui des poètes n'est pas très loin de l'enfer ; c'est leur sensibilité et leur besoin d'absolu qui les y guident ; c'est aussi leur orgueil, car s'incliner devant Dieu n'est parfois pas autre chose qu'une manière de mépriser les hommes, et ne gêne en rien, bien au contraire, l'estime que l'on a de soi-même : le difficile est de s'humilier devant les hommes. Mais le goût de la beauté et de ses pompes, voilà ce qui entraîna surtout Nouveau vers la religion ; on le sent nettement dans les *Poésies d'Humilis*, qui sont une enluminure ajoutée aux innombrables splendeurs de la cathédrale catholique.

Je ne cherche pas à nier la sincérité de Germain Nouveau ; elle est grande ; il sent qu'il a trouvé sa voie et en exulte ; il a l'ardeur des néophytes ; c'est un ouvrier qui réclame encore de l'ouvrage. Il peint de belles images : la simplicité, la chasteté,

l'amour ; il leur parle, il les admire ; il se promet un avenir de douceur.

C'est alors qu'il sent fleurir ses dons. Germain Nouveau a fait quelques-uns des vers les plus musicaux et les plus évocateurs qui soient. Leur beauté est bizarre, pleine à la fois d'éclat, de langueur et de sensualité. Mais presque toujours elle est trop formelle ; c'est une griserie de mots sonores, vastes et lumineux, mais où la pensée et même le sentiment restent loin en arrière. On sent trop souvent dans ces poèmes la dextérité, à la manière de Banville, et parfois la grandiloquence. Le tout est coupé de défaillances et de gaucheries, dont Germain Nouveau emprunta les unes à Verlaine, et dont les autres lui sont naturelles.

Les *Poésies d'Humilis* furent écrites en 1880. Or l'élan mystique qu'elles marquent s'arrête soudain ; Nouveau vit résolument dans le siècle ; bien plus, vers 1886, il compose les *Valentines*, d'inspiration toute profane. Cela montre assez qu'il avait été poussé du côté de Dieu par une mode littéraire, mais qu'il n'était pas encore prêt pour la métamorphose.

Mais cinq ans plus tard, il doit entrer à Bicêtre, d'où il ne sort qu'après plusieurs mois de maladie. Il se retrouve, désemparé (*il se retrouve* : un tel mot prend en de telles circonstances un sens assez lourd d'angoisse). Il traîne alors au hasard, il n'est pas sûr de lui, il sent l'approche d'une révélation.

Et voici qu'enfin il est illuminé. Il vit avec Dieu ; la simplicité, la chasteté, l'amour, ces vertus qu'il avait autrefois chantées pour se persuader peut-être de leur nécessité, il n'a plus besoin de les exalter : elles sont en lui, il ne les aperçoit même pas. Dès lors il vit d'aumônes ; il a perdu son talent ; d'ailleurs, pas plus que Rimbaud en Afrique, il ne songe à écrire. — Il a été donné à cet homme, qui n'était ni des mieux doués, ni des plus purs, de se dépasser et de se renouveler.

MARCEL ARLAND

*
* *

LE CIEL SUR LA GARRIGUE, par *Jean Lebrau* (Librairie de France).

D'ordinaire, les poèmes brefs valent surtout par une perfection éclatante et serrée ; obligés de suppléer à la longueur pa

l'intensité, le style contraint est leur loi. Ceux que M. Jean Lebrau vient de réunir dans le *Ciel sur la garrigue* ont des mérites tout opposés : plutôt qu'un choix de pièces achevées, on est tenté de voir dans ce recueil un cahier d'esquisses encore incertaines, mais qui par là-même gardent plus facilement vive et fraîche l'émotion poétique. Ce n'est pas que M. Jean Lebrau ne rencontre le vers définitif et dense, à quoi rien ne peut être changé ; mais la sûreté du style est rarement continue chez lui. Presque toujours il part et conclut avec bonheur. Le milieu de ses poèmes, en revanche, est souvent gauche : à plus d'un signe (prosaïsmes, inversions forcées, enjambements abusifs d'une strophe sur l'autre), on croit surprendre qu'il a été écrit le dernier, à la manière de raccords péniblement ajustés. Un exemple, choisi à peu près au hasard, mais que je crois significatif :

Verdure des printemps, qui fais l'azur si bleu,
Et vous, géraniums du perron délabré,
Joyaux du seuil natal, fleurs de neige ou de feu,
Et toi, rosier déjà tendrement célébré,

Vous êtes pour mes yeux un enivrant plaisir,
Aussi le grenadier en proie à tant d'ardeur ;
Dans la nuit des lauriers, c'est l'arbre du désir.
Mais de l'acacia se répand quelle odeur !

Dans les rameaux d'un thuya triste emprisonné,
Il faut le découvrir déjà dépérissant ;
Son parfum le trahit, de grappes couronné,
Comme de beaux muscats Bacchus adolescent.

A vrai dire, quand on lit *le Ciel sur la garrigue*, ces gaucheries, toutes fréquentes qu'elles sont, pèsent assez peu auprès du charme d'une poésie calme et fleurie. On oublie aussi complètement que possible que le poème est une « machine de mots », on oublie jusqu'à l'existence séparée du poème : elle se dissout dans l'enchantement d'une atmosphère poétique qui nous est rendue sensible directement. Ce recueil apparaît ainsi comme une seule œuvre continue, une manière de journal intime où un poète a noté ses impressions toutes vives au jour le jour. Les œuvres de cette sorte valent ce que vaut la sensibilité de l'auteur. Ce qui fait le mérite de celle-ci, c'est que M. Jean

Lebrau est, avec moins d'humour, et bien que d'autres influences aient marqué sur lui, quelque chose comme le petit-neveu de M. Francis Jammes.

HENRI RAMBAUD

*
* *

FEUILLES DE ROUTE, par *Blaise Cendrars* (Au Sans Pareil).

Je voudrais être ce pauvre nègre et perdre mon temps, tel est le souhait que Blaise Cendrars jette au beau milieu d'un ciel à l'arc bien tendu et dont il aime toute les étoiles, et surtout Orion qui *a la forme d'une main*.

Déjà il s'était fait nègre afin d'assembler quelques fleurs tropicales en bouquet, en anthologie. Pour perdre son temps il a décidé de courir le monde, mais n'a point voulu que ce fût sans joie. Le voici les yeux bien grands, bien candides, parti pour le Brésil. A son retour il donne un petit livre : *Feuilles de Route*. Sont-ce des poèmes ? Oui, mais à la manière des définitions du Larousse ou des récits que les enfants les mieux doués et les plus consciencieux essaient de leurs vacances. Blaise Cendrars n'a rien laissé se perdre du spectacle. Il a regardé l'océan, les poissons, les villes, les hommes, les oiseaux.

Adieu Paris.
Bonjour soleil

et du rapide de 19 h. 40 il nous fait des signes avec son mouchoir. Il découvre :

La Pallice et l'Ile de Ré posées sur l'eau
Minutieusement

nous dit qu'il a emporté sa belle machine à écrire, une Remington et avertit : *Ma malle pèse 57 kilos sans mon galurin gris.* Mille confidences visuelles m'inciteraient à parler de la littérature descriptive dans la première moitié du XXe siècle, mais Blaise Cendrars serait un mauvais prétexte puisque son petit livre, s'il n'est que descriptions, a le mérite de se refuser à toute littérature. Ce sont quelques lignes (l'une fait le tour de la Terre et se nomme équateur), des taches, du soleil et une peau qui en profite. Très peu de mots. Le moins possible. Des feuilles de route ni plus, ni moins.

RENÉ CREVEL

*
* *

POÈMES, par *Paul-Gustave Van Hecke* (Editions Sélection, Anvers).

P.-G. Van Hecke est l'ami des peintres flamands, de ceux qui semblent aujourd'hui tout casser pour tout reconstruire et qui sont en réalité les vrais disciples de Jordaens et du « Brueghel des paysans ». Il faut crier pour se faire entendre et notre poète le sait. Souvent plus généreux qu'habile, il prêche pour l'avènement d'un certain néo-romantisme septentrional qu'il a le tort d'identifier avec « l'art de ne pas savoir peindre » ou de ne pas savoir écrire, c'est-à-dire avec l'anarchie. On comprend cependant que tour à tour il cherche à jouer de la grosse caisse et à balbutier. Pareil à « Jean le peintre », héros de ses *Enfantines*, il déclare :

Le soleil sera vert uniquement
Pour le plaisir de mes yeux.

A ces images d'Epinal, qui sont de Turnhout, s'opposent de larges esquisses ou plutôt une succession de panneaux-réclames, — car l'auteur veut absolument être « dans le train », — et les fresques sonores de *Miousic*. Banjo et guitare hawaïenne font alterner leur rage d'amour et leur mélancolie. Il n'y a dans l'art de Van Hecke rien de décadent ni de morbide. Il est heureux de vivre, particulièrement de vivre en 1924. Et il ne nous l'envoie pas dire !

PAUL FIERENS

*
* *

POÈTES BELGES D'ESPRIT NOUVEAU, choix et et introduction de *Paul Vanderborght* (Editions gauloises, Bruxelles).

C'est un livre plein de poésie. Il a de quoi surprendre, édifier, séduire ceux qui ne connaissent de la littérature belge que ses maîtres officiels, académiciens aujourd'hui. Une nouvelle génération d'artistes — peintres et poètes — arrive à sa maturité. N'allons pas trop vite en besogne en voulant à tout prix rendre compte de ses caractères. de ses affinités, de ses tendances. Disons simplement que l'anthologie de Paul Vanderborght est très bien faite. Nous approuvons ce choix, ces omissions... Sur les trente-cinq poètes qui défilent allègrement

devant nous, il en est peu qui nous laissent froid. Une dizaine — n'avouons pas trop haut nos préférences — se détachent du peloton et les lecteurs de la *Nouvelle Revue Française*, qui connaissent bien Franz Hellens, Mélot du Dy, Odilon-Jean Périer, auront certes plaisir à leur découvrir des émules.

Beaucoup de catholiques, des révolutionnaires orthodoxes, des unanimistes, des partisans du vers libre et de la strophe régulière (ces derniers ne sont pas les moins « esprit nouveau ») : à première vue, l'ordre alphabétique dissimule mal un joli désordre dans nos positions avancées. Et nous avons nos francs-tireurs ! Mais le « sens du mystère » ne nous fait point défaut et nos plus légers acrobates comme nos écrivains les moins habiles s'efforcent de conclure sérieusement. Ce sérieux, cette sagesse, cet esprit de mesure constituent peut-être la meilleure originalité d'une poésie multiforme, imagée, suffisamment dépouillée cependant, concise, vive et claire, pour trancher sur la négligente et trop vague éloquence des pseudo-traditionalistes flamands.

L'unité de ce livre, j'y insiste, n'est pas affaire de technique, d'inspiration, de méthode ou de race. C'est une belle unité de ton. Quelques Belges d'environ trente ans parlent en poètes. Il convient de les écouter.

PAUL FIERENS

LE ROMAN

LES LAURIERS SONT COUPÉS, par *Edouard Dujardin*, préface de *Valery Larbaud* (Messein).

Valery Larbaud a eu tout à fait raison d'exhumer ce petit roman qui passa, je crois, à peu près inaperçu lors de sa publication dans la *Revue indépendante* en 1887 ; il est écrit en *monologue intérieur*, et ceci vaut d'autant plus la peine d'être noté que c'est Joyce lui-même qui a signalé l'ouvrage à Larbaud. Reste à savoir non seulement si *Les lauriers sont coupés* sont un chef-d'œuvre, mais encore et surtout si l'invention d'un tel procédé constitue vraiment un événement important dans l'histoire littéraire. Je m'en tiendrai ici au second point sur lequel il me faut avouer que je ne partage en rien la conviction de Valery Larbaud.

D'après lui le *monologue intérieur* s'oppose au « monologue

bavardé » de Montaigne (ou à plus forte raison au *journal intime*) en ce que « l'élément naturel qui sert de base à ce dernier est toujours la parole, la voix haute, et non pas la pensée intime en formation ». *Théoriquement* c'est assez clair ; le *monologue intérieur* devrait consister à restituer le cours spontané de la pensée, saisie en deçà de *tout dialogue* quel qu'il soit ; car, remarquons-le, peu importe que l'interlocuteur soit une autre personne ou qu'il soit au contraire une simple dérivation de moi-même. Maintenant j'ouvre *Les lauriers sont coupés* et je lis par exemple ceci : « Voici la maison où je dois entrer, où je trouverai quelqu'un ; la maison ; le vestibule ; entrons. Le soir tombe ; l'air est bon ; il y a une gaieté dans l'air. L'escalier ; les premières marches. Si par hasard il était sorti avant l'heure ? cela lui arrive quelquefois ; je veux pourtant lui conter ma journée d'aujourd'hui. » Et je ne choisis certes pas un des passages les plus discursifs du roman. Que voyons-nous ? quelqu'un qui dialogue avec lui-même d'une façon beaucoup plus continue, plus détaillée, que nous n'avons coutume de le faire dans la vie courante, et qui énumère *pour soi* des objets. En quoi peut-on prétendre que j'atteins ici la « pensée intime en formation » ? Bien plus : on discute avec soi, devant moi, on s'interroge. Si ce n'est pas là un « monologue bavardé » je veux être pendu. A moins qu'on n'oppose cette forme à celle de Montaigne (qu'on n'eût pour d'autres raisons guère été tenté d'évoquer ici) parce que les phrases sont courtes, hachées : mais comment ne pas voir que c'est là un simple procédé d'écriture, bien plus : un découpage à la machine et que les interminables périodes de Proust traduisent beaucoup plus directement le devenir intérieur que ce laborieux pointillisme verbal. Mais ce n'est pas tout : il faudrait encore se demander si l'objet même qu'on poursuit — ou qu'on croit poursuivre — n'est pas contradictoire, et si la tentative ne revient pas en somme à transporter dans l'ordre du récit des exigences qui ne sont applicables qu'au poème. *Un récit est inévitablement adressé à quelqu'un*, serait-ce à soi-même, tandis que cet élément d'*intention* et je dirai presque d'appel à autrui *peut* faire défaut dans le poème comme dans la musique, là où ceux-ci sont l'explosion irrésistible d'une façon d'être ou de sentir. Mais une analyse plus profonde permettrait, je pense, de déceler d'autres confu-

sions dans l'esthétique du *monologue intérieur*, telle du moins qu'elle se présente chez M. Dujardin et que Larbaud tente de la définir. L'espèce de cinématographie verbale, à laquelle ils aboutissent, n'est-elle pas entièrement impropre à traduire une vie immédiate qui, même si elle est moins continue que ne le pense M. Bergson, et c'est probable, ne se prête sûrement pas aux sectionnements du discours historique que le narrateur lui superpose ? Tout ce qu'on peut accorder, à mon avis, c'est que cette analyse artificielle est utile dans la mesure où elle prépare des regroupements nouveaux qui n'auraient pas été possibles sans elle. Il est très curieux de voir que, sous prétexte de saisir la pensée intime en formation, on retourne à un véritable atomisme du discours, tournant le dos ainsi aux réalités concrètes qu'on se proposait de nous restituer. La suppression méthodique des conjonctions correspond, je crois, à une véritable erreur souvent dénoncée par M. Bergson ; on ne saurait en effet considérer les parties liantes du discours comme surajoutées, elles sont au contraire *antérieures* en quelque façon aux éléments dont elles assurent la cohésion. Ici encore le laborieux appareil grammatical de Proust se révèle infiniment plus adéquat à la vie spontanée de la pensée, plus susceptible de la capter, que ce schéma désarticulé dont l'apparente simplicité ne doit pas nous faire méconnaître le caractère strictement artificiel.

GABRIEL MARCEL

*
* *

JEAN DARIEN, par *Léon Bopp* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

On peut dire sans paradoxe que ce livre écœurant de bassesse, de médiocrité et de veulerie est, d'une manière détournée mais fort consciente, une exaltation de l'énergie et des vertus amoureuses. C'est le dessein même de l'auteur, et qui éclate dans le soin qu'il a pris de clore toutes les issues par où un esprit un peu imaginatif peut s'échapper un instant de cette atmosphère étouffante chargée d'odeurs ignobles, respirer un air vif et léger et faire rater l'expérience. Il suffit d'une image, d'un mot, pour que — tant l'homme en est épris — filtre un peu de beauté ou de grandeur dans le sujet le moins fait pour les susciter, les accueillir, voire les supporter. Ici, aucune trace de

noblesse, nulle fissure : si le livre nous écœure à ce point, il faut louer l'auteur d'une parfaite réussite. A la vérité, on la préférerait d'un autre ordre, on peut regretter qu'il ait apporté tant d'application à peindre, à faire sentir — au sens physique du mot — la médiocrité. Mais il l'a voulu ainsi, et réalisé son dessein. Trouvons-le étrange ; ne le chicanons pas.

Ce Jean Darien, qui est le héros du livre — ou plutôt la contre-épreuve du héros qu'il nous propose par opposition — donne le ton à l'ouvrage. Tout n'y est montré qu'à travers lui, vu par lui. Or, son caractère propre est de ne pas exister. Il n'est exactement qu'un lieu de sensations basses, confuses, coupées de quelques élans — non point jaillis de son propre fonds mais faiblement réfléchis par lui. Un miroir terne, et sans nulle réaction personnelle. Tous ses actes, toutes ses idées, sont des réflexes, et non point même de l'instinct ; pas même des réflexes, mais de mols abandons aux plus légères pesées de l'extérieur. Ni volonté, ni réaction. La fable la plus grossière le convainc que sa fiancée le trahit : il n'accepte pas cette conviction, ce serait déjà faire un choix, il l'enregistre simplement : elle s'installe en lui parce que quelqu'un l'y a négligemment posée. Il apprend, sans surprise et sans émotion, qu'il est le fils adultérin d'un peintre russe, que son frère est mort. Il part pour le front, en échangeant ses papiers avec un cuisinier de Londres que l'héroïsme ne tente pas. Nul héroïsme dans ce geste : il s'ennuie, c'est une solution. Il se laisse couler dans une mare. Est-ce un homme qui meurt ? Point du tout : une molle et fade ébauche, faute d'avoir trouvé sa forme, se dissout.

L'amour eût centré, composé, animé tout cela. L'auteur le laisse entendre. L'amour ou n'importe quel autre sentiment. Mais le sentiment, si l'objet y compte pour peu, ne fait que le fixer et lui donner un nom (on sait bien que c'est l'occasion et tout un jeu de circonstances, non pas un choix délibéré ni un attrait précis qui fait de tel cœur passionné un amant fameux au lieu d'un grand patriote), exige du moins un sujet capable de l'éprouver ou plus réellement de le créer, et où dorment des sources d'énergie point encore captées. On ne voit pas que le sourcier le plus sensible explorant l'âme de Jean Darien, puisse déceler la moindre de ces nappes intérieures. Et c'est à mon avis la tare essentielle du livre : ce héros n'est qu'une surface, il

manque de réserves. Le drame et l'exemple eussent été de montrer ces énergies impuissantes à se combiner, des élans moindres que les contraintes, un éparpillement de richesses inutilisables. Mais un dénuement si complet cesse de nous émouvoir.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

*
* *

LA MAISON DE PATRICE PERRIER, par *Gaston Chérau* (Plon).

M. Gaston Chérau nous peint ici l'existence grise de personnages de province — dont la plupart gardent au fond de l'âme le reflet de quelque grand sentiment, le plus souvent d'un amour de jeunesse. Pour les autres, la cupidité et les vices médiocres, notamment l'ivrognerie, ont dégradé irrémédiablement leur âme.

La maison des Perrier, l'atmosphère du bourg où elle est située, M. Chérau rend tout cela avec minutie. Mais on cherche en vain le sujet de son roman : est-ce le roman de Patrice, de la servante Honorine, du vieux clerc Lefranc ou de Gabrielle Jousseaume ? Chacun de ces personnages occupe successivement le premier plan. Quant à la conclusion, elle déconcerte par son imprévu et sa naïveté.

M. Chérau n'a pas retrouvé dans ce livre la veine heureuse de *Champi-Tortu*, ni de *Valentine Pacquault*. Du moins ce roman est-il écrit avec simplicité et précision. On regrette pourtant d'y rencontrer une phrase comme celle-ci : « On ne sait pas assez ce que le caractère d'un homme doit au poison versé par les choses qui ont encadré son enfance. » Les métaphores de Proust ou de Giraudoux, pour citer deux écrivains que beaucoup d'hommes de la génération de M. Chérau accusent de mal écrire, ont une autre allure.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE FEU GRÉGEOIS, par *Guy Velleroy* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

Il existe deux poncifs du jeune homme qui a fait la guerre immédiatement au sortir du lycée : le jeune homme de Montherlant ou de Philippe Barrès, bondissant, sportif, idéaliste,

discipliné, nationaliste ; le jeune homme de Drieu la Rochelle, aveuli, dégoûté, anarchique. Celui que M. Guy Velleroy nous peint dans son premier livre, le *Feu Grégeois*, n'appartient à aucune de ces deux catégories. La guerre l'a empêché de s'adapter à la vie de société. Il a gardé la sentimentalité du potache tout en acquérant la pudeur du fantassin dans la tranchée. Ce n'est pas un timide, et c'est là le plus curieux côté de l'étude psychologique tentée par Guy Velleroy. C'est un fruit qui n'a pas mûri normalement. Il est comme une pêche verte d'un côté, trop mûre de l'autre. Il y a chez lui un mélange d'ingénuité et de sagesse, de jeunesse et de quasi-sénilité dont la guerre porte toute la responsabilité.

L'anecdote est simple : le mariage de ce jeune homme fiancé à une jeune fille très moderne se rompra ; il rencontrera une jeune femme avec qui il fera l'apprentissage qui lui manquait.

Autre particularité de ce *Feu Grégeois* : au lieu de montrer son jeune héros en liberté (les héros de Montherlant ou de Drieu ne semblent avoir ni père, ni mère, ni famille, uniquement des amis et des camarades des deux sexes), M. Velleroy nous le montre évoluant dans le cadre familial, en partie victime de son cadet beaucoup plus « dessalé » que lui.

La matière de ce livre est peut-être un peu mince. Le style joliment nuancé tombe parfois dans le précieux. Mais on peut espérer beaucoup de la loyauté et de l'acuité qu'apporte dans l'analyse M. Velleroy, ainsi que de son art de créer une atmosphère de poésie quotidienne. On pourrait songer à rapprocher ce livre d'*Homicide par imprudence* de Pierre Bost : le même humour direct et parfois désolé y circule.

BENJAMIN CRÉMIEUX

* * *

L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE, par *Thomas Raucat* (Éditions de la Nouvelle Revue Française).

Cette fantaisie de M. Raucat est en marge de la banalité. Son thème n'est pas japonais par le seul sujet ; il l'est par la touche réaliste et mièvre, qui lui donne l'air d'un pastiche ; il l'est par l'insignifiance de l'action, jointe à la foison de petits traits pris sur le vif. Une pointe, cependant, de gauloiserie perce de-ci, de-là, dans les interstices d'un paravent ou entre les plis

d'un *obi*. Les « honorables » *geishas*, dans la menue réflexion desquelles nous sommes introduits, s'accommodent gentiment des barbares préjugés de l'Occident, quoique, paraît-il, le *kisu* (anglais *kiss*) les effarouche encore. Il est vrai que les obligations de leur profession, grossières à notre jugement grossier, apparaissent délicates à leurs sens délicats. Sans cesser de divertir finement l'auteur tient cette gageure de tout exposer, de tout décrire par cet unique procédé : faire penser tout haut un ou deux personnages. P. MASSON-OURSEL

LETTRES ÉTRANGÈRES

LE CLASSICISME DE T. S. ELIOT.

En un temps où le sentimentalisme, vainement combattu, triomphe encore sous des déguisements trompeurs, le poète américain T. S. Eliot nous propose un classicisme sévère, sain, authentique que les Français ne méditeront pas sans fruit [1]. Eliot n'est ni un poète critique, ni un critique poète : il est un poète qui analyse l'atmosphère pour la purifier. Je connais peu de juges mieux armés que lui : intelligence incisive, courageuse, toujours insatisfaite d'elle-même, soucieuse à la fois de se limiter et de toucher le tuf des réalités qu'elle considère ; culture vaste et compréhensive (outre le grec, le latin et les langues novo-latines, le sanscrit et le pali lui sont familiers) ; fortes réactions traditionnelles contre lesquelles il a dû sans doute lutter afin de se conquérir soi-même [2], voilà des titres qui le désignent pour la tâche infiniment périlleuse de chasseur de nuées et de redresseur des torts de l'esprit. — Des essais mala-

1. Les ouvrages critiques d'Eliot que j'ai consultés sont : *The Sacred Wood* (Methuen) ; *Hommage to John Dryde* (The Hogarth Press) ; *Four Elizabethan Dramatist* (The Criterion, Février 1924).

2. T. S. Eliot dirige à Londres la revue anglaise *The Criterion*. Sa famille, d'origine anglaise, établie à Boston depuis trois cents ans, était composée en majorité de clergymen et d'hommes de loi. Il est né sous le signe de « l'athéisme transcendantal » d'Emerson, tradition spirituelle qu'il déteste, car il lui reproche de n'avoir conservé que les superstitions morales du calvinisme du XVIIIe siècle. Une étude approfondie, d'une part des dramaturges de l'époque d'Elisabeth, de l'autre des classiques méditerranéens, lui a permis de mesurer les différences du génie individuel et de la perfection artistique.

droits nous ont mis en garde ici contre de telles tentatives ; mais la pensée d'Eliot est d'une qualité qui force l'attention et emporte souvent l'adhésion du lecteur. Elle se meut dans la région pure des idées, sa valeur esthétique est incontestable ; vivante enfin, se corrigeant sans cesse, elle est de celles qui ont un lendemain. Aussi l'esquisse que j'en vais tenter, toute provisoire, n'essaiera-t-elle d'en fixer que quelques traits essentiels et permanents.

Comme tous les critiques du romantisme, Eliot s'attaque d'abord et surtout au primat de la vie affective. Une émotion pure est un pur néant. Or de toute production qualifiée naguère de moderne, que ce fût un poème, un traité de philosophie, une doctrine scientifique, s'élevait un brouillard émotionnel qui retenait seul l'attention du lecteur. Pourvu que celui-ci fût ravi, en extase, le tour était joué, l'auteur avait accompli sa tâche, peu importait que la cause de cet état affectif fût une pensée ou une vision. Bien plus, en mêlant les effets de la vision, propres à l'œuvre d'art, et les effets de la pensée, propres à l'œuvre philosophique, on obtenait un renforcement du stimulant émotionnel, d'où résultait à la fois un accroissement du plaisir extatique et la parfaite confusion de son objet. C'est ainsi qu'on portait aux nues « l'art » de Bergson et la « pensée » de Claudel. — Jusqu'ici, rien ne paraît distinguer la pensée d'Eliot de celle de M. Lasserre et de M. Benda : même horreur du mysticisme de la petite secousse, même souci rationnel de redistribution et de mise au point. Mais dans cette question du classicisme, comme dans la question d'Orient, il faut considérer une zone proche et une zone lointaine, un classicisme qui peut ne paraître tel que parce qu'il est assez voisin du romantisme pour s'en distinguer et un classicisme pur, radical, une façon de penser et une façon de sentir nettement spécifiques. Le grand mérite d'Eliot consiste dans l'ardeur et la précision intellectuelles avec lesquelles, survolant les régions moyennes et tempérées [1], il définit les sommets du classicisme, à savoir l'analyse d'Aristote et la vision de Dante, qu'il considère avec raison comme les formes éternelles de la critique et de la poésie.

1. Ces régions, cependant, il les connaît fort bien, témoin sa remarquable étude sur Dryden.

Un exemple précis — tout ce que formule Eliot est d'une précision presque angoissante — va nous révéler sa manière. Soit le problème d'Hamlet, ce pont-aux-ânes de la critique internationale. Quelques admirateurs de Shakespeare (Eliot en tout cas, et avec lui, je l'avoue, l'auteur de ces lignes) bronchent devant *Hamlet ;* cette œuvre extraordinaire les laisse mal satisfaits. Pourquoi ? Parce que, nous dit Eliot, « la seule manière d'exprimer l'émotion sous une forme artistique est de trouver un « corrélatif objectif » ; en d'autres termes, un ensemble d'objets, une situation, une chaîne d'événements qui constitueront la formule de cette émotion *particulière,* de façon que lorsque les faits extérieurs, qui doivent aboutir à une expérience sensorielle sont donnés, l'émotion soit immédiatement évoquée. » Or l'émotion d'Hamlet excède les faits qui la provoquent ; sa mère ne mérite point de le troubler au degré où il est en fait troublé : d'où ce brouillard confus qui s'étend à la fois sur les yeux de Shakespeare et sur les actes de son personnage.

Cette transposition complète dans le domaine de la vision, et cette stricte correspondance de l'expression à l'exprimé, nous les trouvons dans la *Divine Comédie.* C'est un pur contre-sens que de filtrer le lyrisme de Dante et de jeter au rebut, ainsi que font certains critiques, l'armature doctrinale du poème. Eliot estime que la « philosophie » est essentielle à la structure et la structure à la beauté des parties de la *Comédie.* Il remarque très finement que le vrai poète philosophe n'est pas de la famille d'Empédocle, qui conçoit un système en vers, mais de celle de Lucrèce qui trouve l'équivalent poétique concret (autrement dit le « corrélatif objectif ») d'une doctrine déjà conçue avant lui. C'est essentiellement le cas de Dante qui apparaît au moment où la doctrine chrétienne catholique est devenue pour ainsi dire un ensemble de « modifications physiques » de l'univers humain. Eliot montre avec beaucoup de force comment, dans la *Divine Comédie*, l'expression des émotions est étroitement solidaire de la charpente allégorique du poème et comment la structure des émotions est rendue possible par cette charpente. Chaque émotion dépend de l'ensemble. « L'émotion de la personne est toujours préservée dans son intégrité, mais est modifiée par la position assignée à la personne dans le

schème éternel, est colorée par l'atmosphère (produite par) la résidence de la personne dans un des trois mondes... Nous admirons ou devrions admirer dans la *Comédie* la présentation des émotions la plus compréhensive et la plus *ordonnée* qui ait été faite. » On comprendra peut-être que pour ma part j'approuve ce jugement sans réserve.

Le cas de Blake constitue la contre-épreuve de celui de Dante. Voici un poète richement doué, pénétrant, musical, halluciné. Faute d'un cadre d'idées traditionnelles naturalisées dans son esprit, il s'empêtra dans une philosophie personnelle, d'où confusion et dispersion, car le travail philosophique doit être accompli d'avance si l'on veut que l'écrivain réalise un maximum de concentration poétique. « Une confusion de la pensée, de l'émotion et de la vision, voilà ce que nous trouvons dans un ouvrage comme *Also sprach Zarathustra ;* ce n'est éminement pas une vertu latine. »

Remarque fort digne de considération, et qui fait rêver. On voit ici le courage, la haute précision d'Eliot, et à la fois le point dangereux de sa doctrine. Le jugement critique implique un effort de définition et de distribution objective [1] qui nous aide à surmonter et à corriger l'état de plaisir indéfinissable. Bien. Mais où nous ne sommes plus guidés par un plaisir immédiat et impérieux (j'entends le plaisir d'un juge cultivé ef qui prétend à la compétence), nous risquons de l'être uniquement par une représentation idéale ; nous risquons de substituer cette représentation à la réalité esthétique : d'où confusion nouvelle, pour le moins aussi grave que l'autre, car nous inclinerons à mettre une œuvre médiocre qui présentera les caractères que nous avons définis, au-dessus d'une œuvre éminente d'où ces caractères seront absents. Nous nous en défendrons, je le veux bien, mais alors nous aurons une mauvaise conscience tant que nous n'aurons pas admis que l'art est relatif au temps, au milieu, au degré de clarté des idées, et qu'un chef-d'œuvre confus représente précisément un effort révélateur pour sortir

1. Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait, l'objectivisme et le positivisme d'Eliot avec le scientisme d'un Taine ou d'un Rémy de Gourmont, fortement entachés, soit de sentimentalisme, soit de sensualisme. Il s'agit pour Eliot d'une technique de l'intelligence, qui s'intéresse assez à un objet donné pour se désintéresser de soi.

de la confusion. *Zarathustra* est une œuvre frappante à cet égard, et plus frappante encore la philosophie de Bergson, qui loin d'augmenter les nuées a remporté sur certains fantômes romantiques la victoire la plus décisive et la plus féconde. On trouve dans les plus belles pages de Bergson (dans son *Introduction à la Métaphysique* par exemple) des « pensées magnifiquement formées » ; rien n'interdit d'y voir l'introduction à un classicisme plus souple, plus fidèle aux contours de la vie ; et les pages sur le mouvement, où éclate justement cette « rapide analyse de la sensation qui en dégage le principe et la définition » qu'Eliot admire chez Aristote, enrichissent singulièrement plus l'intelligence que la critique qu'en a donnée M. Benda. L'exemple de Claudel montre d'autre part que pour retrouver, au début de ce siècle, la figure véritable d'une tradition, il fallait fournir un effort intellectuel pour le moins aussi personnel que celui, sans direction définie, d'un Blake. En somme il y a des périodes d'accomplissement et des périodes de préparation et de naissance. Les premières trouvent ou retrouvent les accords parfaits de l'esprit ; les secondes révèlent ses tendances profondes et donnent la gamme qui permet aux premières de trouver ces accords. Le devoir le plus urgent du critique est de ne point confondre les périodes ; son devoir le plus délicat est d'établir entre elles des relations, non pas d'inégalité, mais de proportionalité.

J'avoue d'ailleurs que je viens de lutter contre mes préférences, qui spontanément iraient toutes aux définitions d'Eliot. Je crois qu'on ne saurait assez souligner les pages où il établit une distinction radicale entre les valeurs personnelles et les valeurs esthétiques. L'esprit du poète n'a qu'une influence catalytique sur les émotions et les sentiments qui, en se combinant, forment une synthèse entièrement originale et nullement analogue à la personnalité de l'auteur [1]. Car ce qui compte, ce n'est pas la « grandeur », l'intensité des émotions, les éléments, mais l'intensité du processus artistique, la pression, pour ainsi dire, sous laquelle la fusion a lieu [2]. Il s'ensuit que les parties

1. J'ajoute qu'à mon avis ce travail esthétique pur doit être doublé en quelque sorte par un travail philosophique où la notion de personnalité jouera un rôle de plus en plus important.

2. Cette pression, et la concentration qui en résulte, sont très sen-

d'une œuvre ne doivent pas être rapportées à tel ou tel sentiment de l'auteur, mais à la totalité de l'œuvre, et l'œuvre elle-même à la totalité des œuvres de son ordre.

Les idées d'Eliot le rapprochent de Gordon Craig pour la conception du drame, de Paul Valéry et des surréalistes pour la théorie de la création poétique. Mais il se distingue du premier en ce que son drame est une opération du poète, non une construction du régisseur ; des derniers par son souci de transposer l'expérience intégrale de l'homme, et par sa conception de la hiérarchie qui l'amène à instaurer ce que les autres suppriment ou oublient. C'est un plaisir, même quand on ne partage pas ses idées, de suivre le travail de cet esprit qui ne se repose que quand il a tracé les lignes nettes d'une définition impeccable (comme lorsqu'il compare l'œuvre de Ben Jonson aux géométries non euclidiennes), qui hésite, revient sur ses pas, se débat sans répit jusqu'à ce qu'il ait produit une pensée cohérente, et qui mieux est, positive.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

PREMIER AMOUR, par *Tourguénev* (Editions de la Pléiade).

C'est un pur, un poignant chef-d'œuvre. On trouve ici, porté, me semble-t-il, à son point de perfection l'art à la fois lyrique et contenu vers quoi s'efforcent aujourd'hui tant d'écrivains, sans parvenir en général à se garder de la sécheresse ou de l'emphase, de l'indétermination ou de la banalité. Ici l'expansion disciplinée du thème principal se poursuit comme dans les œuvres de la nature, et le récit pousse comme une plante. Peut-être n'y a-t-il pas chez Tourguénev de personnage plus vivant que celui de Zenaïda Nicolaevna, et cependant la position même que le narrateur occupe par rapport à elle — et d'où il ne s'écarte à aucun moment — ne lui permet de jeter sur l'être véritable de la jeune fille qu'un regard latéral, excentrique. Mais justement ce qui est admirable, c'est qu'il nous soit

sibles dans *The Waste Land*, le dernier poème d'Eliot, poème très remarquable auquel je reprocherais peut-être une trop grande autonomie de la synthèse esthétique.

donné d'atteindre, par delà tout ce que Vladimir Petrovitch a pu discerner d'elle, par delà cette coquetterie tendre, perverse, et cruelle en son fond, le grand amour douloureux où elle s'épuise. Il me semble que c'est cette orchestration secrète du récit qui lui donne sa plénitude. Et quelle discrétion, quelle pudeur souveraine là où nous serions pour la plupart tentés de saccager par nos commentaires les richesses que l'intuition pure nous livre. Quand Vladimir découvre que son père est l'amant de Zenaïda il n'éprouvera contre lui aucun mauvais sentiment. « Au contraire, que les psychologues expliquent cette contradiction comme ils voudront, il avait encore grandi à mes yeux. »

Les dernières pages de *Premier Amour* sont d'une beauté sans pareille. Le regret nostalgique de la jeunesse perdue est comme recouvert par une autre voix plus humaine, plus profonde encore. Peu de temps après avoir appris la mort de Zenaïda, Vladimir a assisté à l'agonie d'une vieille femme qui habitait dans sa maison. « Toute sa vie s'était passée dans une lutte amère avec la misère de chaque jour, elle n'avait pas connu la joie, elle n'avait jamais goûté au miel du bonheur. Comment pouvait-elle ne pas se réjouir de la mort, de sa libération, de son repos ! Et pourtant cette vieille femme se débattit jusqu'à ce que la dernière lueur de connaissance eût disparu de ses yeux. Je me rappelle qu'alors au chevet de cette pauvre vieille j'eus peur pour Zenaïda, et je voulus prier pour elle, pour mon père et pour moi. »

GABRIEL MARCEL.

*
* *

LA JEUNE INDE, par *Gandhi*. Introduction de *Romain Rolland* (Traduction de *Hélène Hart*) (Stock).

Ces articles, ces discours de Gandhi, parus dans *Young India*, complètent la biographie écrite par Romain Rolland et présentée à nos lecteurs d'avril dernier. Fidèle à la vocation spirituelle de sa race, le dictateur hindou se flatte de surmonter les impérialismes européens de violence par l'impérialisme de l'amour à travers la souffrance. Il se proclame, en cela, d'accord avec le Christ : « Plus la souffrance est pure, plus le progrès est grand. » Nous ignorons s'il y a là mieux qu'une sublime folie : aux faits d'en décider, comme le reconnaît Gandhi, qui se pré-

sente lui-même comme un expérimentateur social. Sans désavouer notre compte-rendu précité, où nous retrouvions en Gandhi l'inspiration jaina, l'une des plus authentiques, des plus anciennes qu'atteste l'Inde, nous remarquons ici une influence chrétienne, toute nouvelle dans l'esprit indien. Jusqu'alors les religions, les philosophies conçues par cette civilisation fuyaient la douleur, tenue pour servitude et visaient à la délivrance, fût-ce au prix de l'anéantissement. Gandhi veut la douleur, politiquement comme instrument de domination ; philosophiquement comme moyen de liberté. Il est plus près de Pascal que du Boudha ou de Çankara.

On saura gré à Romain Rolland d'avoir révélé le Mahâtmâ aux nationalistes et aussi aux « pacifistes énervés ». L'Inde, qui nous déconcerte par ses rêves, nous déconcertera peut-être par son esprit pratique — tout autre que l'esprit positif. Le *satyâgraha* n'a pas dit son dernier mot ; car il désigne non pas, selon la traduction pusillanime donnée p. 2, un « essai juste », mais l'étreinte obstinée du vrai, le cramponnement tenace à la vérité.

P. MASSON-OURSEL

LES ARTS

EXPOSITION CHAGALL (Galerie Hodebert).

Un peintre reprochait à un critique d'art son état, sous le prétexte (défendable, dans une certaine mesure) que seuls les hommes du métier peuvent être juges. Le critique, homme d'esprit répliqua : si l'on considère l'histoire, ce sont justement les peintres qui ont condamné les quelques grands talents qui dépassaient leur niveau médiocre. Ce n'est que trop vrai. Dans le domaine du train-train quotidien, il n'est pas rare de voir des techniciens porter sur le métier d'un des leurs un jugement raisonnable. Mais dès que sous le coup d'une inspiration neuve, cette technique s'altère, rien ne va plus, et le novateur, qu'il se nomme Le Poussin, Cézanne, Van Gogh, est repoussé. Ce sont les réflexions que certains peintres m'obligèrent à faire à l'exposition Chagall, en prononçant peut-être un peu étourdîment le mot péjoratif de « littérature ». Il serait bon de s'entendre sur la signification de ce mot, appliqué aux arts plastiques. Lorsqu'on dit, devant une œuvre écrite : « C'est de la littérature » on entend par là, précisément, que le littérateur n'a rien à

exprimer et que son seul souci est de mettre des mots à la suite les uns des autres, en rhétoricien, libre ou appliqué. C'est le vide, le manque de contenu humain que l'on flétrit ainsi. Il est singulier de voir précisément des rhétoriciens de la peinture accabler d'un terme dont ils mériteraient d'être frappés les premiers, des confrères qui mettent leur talent au service d'un sentiment ou d'une conception...

Si l'on considère que, de même que les autres modes d'activité esthétique, la peinture est un art d'*expression*, on a le droit de s'étonner de tels jugements appliqués à la production d'un peintre visiblement inspiré. La seule objection qu'on peut faire à cette inspiration, c'est son étrangeté. Chagall, en effet, nous propose parfois des symboles lyriques assez déconcertants : têtes à l'envers, postures invraisemblables, proportions inusitées. Reste à savoir si toute invention, c'est-à-dire toute effusion sincère d'une forte individualité, ne revêt pas fatalement ce caractère insolite qui dérange tant de gens. Quoi qu'il en soit, la seule question à se poser, devant des œuvres dont on désire mesurer la valeur, devrait être celle-ci : « Est-ce que cet élément littéraire, étranger à la peinture, est suffisamment soutenu par de la peinture ? » Je tiens ici le propos le plus raisonnable, car si je m'écoutais, j'irais peut-être jusqu'à avancer que l'on ne peint bien que dans la mesure où l'on est sollicité par des préoccupations extra-picturales, littéraires, au sens où l'entendent ces messieurs, ou, plus simplement, humaines.

Je ne peux laisser passer l'occasion de citer le mot d'un collectionneur connu, qui nous éclairera sur l'état d'esprit actuel du public. Cet homme bien pensant et avant tout amoureux de la santé — c'est le dernier dada — terminait ainsi une diatribe contre les peintres les plus discutés du moment : « Toutes ces « recherches », c'est de la littérature ; ces peintres sont des criminels, et Cézanne est le plus grand criminel, qui les a tous f... dedans. »

S'il fallait à tout prix innocenter Chagall du crime d'inquiétude extra-picturale, péché dont il cherche à se laver lui-même avec autant de naïve flamme que ses détracteurs en mettent à l'en accuser, il suffirait de se laisser aller, devant ses œuvres, au plaisir purement sensuel qu'elles dégagent. Sa palette est suffisamment riche, ses formes suffisamment inven-

tées pour conquérir le spectateur de bonne foi. Certains portraits, des intérieurs, des natures mortes, entièrement dépouillés de toute bizarrerie, montrent péremptoirement que si par malheur la verve quasi-médiévale de Chagall — ce primitif cultivé — se fanait, il lui resterait assez de dons picturaux pour au moins égaler ses adversaires.

Il est souvent puéril de justifier une peinture par une autre, empruntée au passé. Autres temps, autres mœurs. Cependant, il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer aux gens révoltés par l'apparition, dans un ciel de Chagall, de deux personnages enlacés, et planant, que cette présence, pour fabuleuse qu'elle soit, ne l'est pas davantage que celle, parmi les nuages de tel paysage de Breughel-le-Vieux, d'Icare et de Dédale, ou de Mercure et Psyché.

Chaque époque a sa mythologie ; aussi ne suis-je pas plus choqué de ces présences humaines au-dessus d'un paysage citadin de Chagall, que de voir, en sortant de quelque ville, le Dieu Pan donner la main, malgré son âge, à la jeune fée Electricité.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

LES REVUES

LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE

On lit sur la couverture de la RÉVOLUTION SURRÉALISTE :

Il faut aboutir
à une nouvelle déclaration
des droits de l'homme.

et :

Nous sommes à la veille
d'une Révolution.

Vous pouvez y prendre part. Le Bureau central des Recherches surréalistes, 15, rue de Grenelle, est ouvert tous les jours de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/2.

Le premier numéro de la RÉVOLUTION SURRÉALISTE, d'ailleurs, réserve l'avenir. L'on y trouve des récits de rêves, des poèmes ou des contes obtenus par l'écriture automatique, ou, plus exactement, de l'écriture automatique, un éloge de Germaine Berton par Louis Aragon :

... Bien sûr que les anarchistes exaltent la vie, réprouvent le suicide qui est, comme on le sait, une lâcheté. C'est alors qu'ils me font

connaître la honte : ils ne me laissent rien d'autre à faire qu'à me prosterner simplement devant cette femme *en tout admirable* qui est le plus grand défi que je connaisse à l'esclavage, la plus belle protestation élevée à la face du monde contre le mensonge hideux du bonheur.

un grand nombre de faits-divers (principalement des suicides); une *préface* rédigée par Boiffard, Eluard et Vitrac, et des photos de Man Ray qui sont très belles. Sans vouloir fâcher personne.

*
* *

BLEU 1, ROSE 2... [1]

Nous en sommes à *Nankin* 5. Chaque numéro de cette singulière revue, qui paraît sur papier de couleur, contient une étude critique d'une page : concise, écrite à la façon d'un poème, touchante. Les auteurs sont Camille Goemans, Marcel Lecomte, Paul Nougé :

peut-être

il semblait qu'un tel soin à ce que toute chose nous atteignît de surprise, et la plus coutumière, ne se laisserait pas à son tour surprendre. Que l'abondance des précautions et des ruses préserverait d'une emprise aussi décidée.

Mais le film, qui soudain se déroule, saisit au dépourvu ; et nous-mêmes.

Voici paraître le sentiment qui d'habitude agite les acteurs, les auteurs : FAIRE CROIRE QUE TOUT ARRIVE

ou encore :

La réalité juge de tous côtés. Ce grand malheur ne souffre pas l'allusion. On songe à quelque malentendu supportable, parfait.

*
* *

Le Musée Plantin, à Anvers, qui organise une série d'expositions où les livres d'un imprimeur, un seul par nation, seront tour à tour exposés, commence par la France et par M. Léon Pichon. L'on sait quel rôle a joué M. Léon Pichon dans la renaissance du beau livre. Ses éditions sont justement célèbres. La *Nouvelle Revue Française* se réjouit de l'honneur qui leur est fait.

1. 226, rue de Mérode, Bruxelles.

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

LE RELÈVEMENT DES VALEURS EST NÉCESSAIRE

Le capitaliste d'aujourd'hui a fait d'assez cruelles expériences, a vu se dérouler assez de transformations dans le domaine économique et financier, pour n'être plus le personnage un peu naïf qui, il y a vingt ans, vivait sur quelques formules que l'on ne se donnait guère la peine de changer. Ne croyez-vous pas qu'il est maintenant parfaitement fixé sur l'évolution des changes, sur l'inflation et le crédit public ? A quoi servirait de l'abuser ?

Il sait, par exemple, fort bien que notre 3 % ne vaut que 50 francs-papier environ, ce qui est à peu près 15 francs-or ; qu'il a été contracté en or et que ses détenteurs l'avaient payé avant 1914 jusqu'à 104 francs-or, qu'en tout cas, son nominal est de 100 francs-or. Sur cette énorme fraction du capital national, celle qui était imposée pour le remploi des mineurs, des interdits, des femmes dotales, de tous ceux que protégeait soi-disant la loi, on a déjà prélevé près de 85 %. Cruel impôt sur le capital.

Et les emprunts de guerre ? A quels taux les a-t-on émis et jusqu'en 1918 en quelle monnaie ? Que valent-ils aujourd'hui ? Je n'ose publier le montant formidable du prélèvement qui a été opéré de ce côté en dépréciant, pour faire face aux dépenses légitimes ou inconsidérées de l'Etat, la monnaie nationale.

Et les lois sur les loyers ? Socialement nécessaires, soit, mais combien le moratorium, combien la taxation ont-ils coûté à la propriété immobilière ? Et les grandes valeurs mobilières types, chemins de fer, transports, obligations, sont-elles aujourd'hui à leur parité or d'avant-guerre ?

Le moment serait-il donc bien choisi pour opérer de nouveaux prélèvements sur les coupons des valeurs, ce qui revient finalement à amputer encore leur capital, tel qu'il est exprimé par la cotation en

Bourse ? J'entends bien qu'en agissant de la sorte, on a le dessein plus ou moins avoué de détourner les capitalistes des valeurs industrielles pour les pousser vers les rentes et les obligations garanties par l'Etat.

En attendant, celles-ci ne se maintiennent que difficilement sur leurs positions et rien ne peut produire une impression plus désagréable dans le monde des capitalistes que les interventions officielles à la Bourse. Dès que l'on y sent que la loi de l'offre et de la demande ne joue plus naturellement, une invincible méfiance se fait jour. Et croyez-vous que le fait d'avoir vendu cent actions Lens implique fatalement leur remploi en 3 % perpétuel ou en 5 % amortissable ?

La raison d'être de la Bourse est la discussion publique des prix : elle ne doit pas être l'instrument des coups de force, fussent-ils bien intentionnés. N'oublions pas que la tenue des valeurs mobilières est uue des expressions du crédit de la France. Ce n'est pas en bouleversant le marché qu'on ramènera l'épargne vers nos fonds nationaux, et qu'on restaurera, à l'étranger, le prestige de notre devise ? On ne violente pas impunément les lois économiques, car elles réagissent d'autant plus sévèrement, qu'on les a davantage transgressées.

Je suis bien persuadé, quant à moi, que la faveur des capitalistes reviendra vite aux actions de ces belles entreprises qui s'appellent le Creusot, Marles, Péchiney, Denain et Anzin, Courrières, Gafsa et tant d'autres, dont les cours intègrent à la fois les richesses de notre sol, la sagacité de nos Ingénieurs, le labeur de nos ouvriers et la persévérance de nos épargnants. Je sais que les Rentes remonteront quand ces actions seront de nouveau orientées vers la baisse. Mais, de grâce, que l'on n'essaie pas dans les hautes sphères de ruser avec les capitalistes, ni avec la Bourse.

Quoi qu'il en soit, une chose reste hors de doute, les rentes et les valeurs industrielles doivent se relever de compagnie ; la hausse des unes et des autres sera un bienfait pour le pays.

PETIT COURRIER

L. H. J. — Adressez-moi vos titres et je me chargerai de les faire négocier.

Avignon. P. C... — Vous pouvez certainement prendre quelques titres à lots, si vous n'en avez pas déjà en portefeuille, d'autant plus qu'ils sont actuellement à des cours intéressants.

LÉON VIGNEAULT

★★



F. RIEDER & CIE, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE - PARIS - R. C. : SEINE, 22.052

christianisme

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

PREMIÈRE SÉRIE

ourte histoire du christianisme**, par A. Houtin (**4.50**). — **propos ur le christianisme**, par Alain (**6** fr.). — **le mystère de Jésus**, par -L. Couchoud (**6.50**). — **la Sibylle**, par Th. Zielinski (**4.50**).

Viennent de paraître :

e quatrième évangile

traduction nouvelle avec introduction et notes
par
H. DELAFOSSE

n vol.. **7.50** Un vol.. **7.50**

la franc-maçonnerie

mémoire inédit au Duc de Brunswick
par
JOSEPH DE MAISTRE
présenté avec une introduction par E. Dermenghem

n vol. **5** fr. Un vol. **5** fr.

EN PRÉPARATION

(2e série)

christianisme et la révolution française, par A. Aulard. — **les ctes des Apôtres**, par A. Loisy. — **la Sainte-Vierge**, par L. Coulanges. **Orphée**, par A. Boulenger. — **l'agonie du christianisme**, par . de Unamuno. — **la pensée religieuse de Renan**, par Jean Pommier.

P. F.

F.

VIENT DE PARAITRE

NTHOLOGIE
DE LA
NOUVELLE POÉSIE FRANÇAISE

RRE ALBERT-BIROT - GUILLAUME APOLLINAIRE - RENÉ ARCOS
IARCEL ARLAND - CHARLES BAUDELAIRE - FRANCIS CARCO -
AISE CENDRARS - PAUL CLAUDEL - JEAN COCTEAU - TRISTAN
RÊME - FERNAND DIVOIRE - P. DRIEU LA ROCHELLE - GEORGES
HAMEL - LÉON-PAUL FARGUE - GEORGES GABORY - FRANCIS
RARD - ANDRÉ GERMAIN - ANDRÉ GIDE - JEAN GIRAUDOUX -
N GOLL - MAX JACOB - FRANCIS JAMMES - ALFRED JARRY -
RRE-JEAN JOUVE - JULES LAFORGUE - VALERY LARBAUD - Cte DE
UTRÉAMONT - H. J.-M. LEVET - MATHIAS LUBECK - PIERRE
C ORLAN - MAURICE MAETERLINCK - STÉPHANE MALLARMÉ -
ANÇOIS MAURIAC - O. W. DE L. MILOSZ - ROBERT DE MONTES-
IOU - HENRY DE MONTHERLANT - PAUL MORAND - GERMAIN
UVEAU - CHARLES PÉGUY - JEAN PELLERIN - MARCEL PROUST -
YMOND RADIGUET - PIERRE REVERDY - GEORGES RIBEMONT-
SSAIGNES - ARTHUR RIMBAUD - JULES ROMAINS - RAYMOND
USSEL - ANDRÉ SALMON - PHILIPPE SOUPAULT - ANDRÉ SPIRE
ULES SUPERVIELLE - PAUL-JEAN TOULET - TRISTAN TZARA -
PAUL VALÉRY.

**Ce livre
vous fera comprendre
la poésie moderne**

Un volume : 20 fr.

KRA, ÉDITEUR

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. SEINE No 80.493

Trente-sixième Année

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
[U]N AN	**60** fr.	UN AN	**75** fr.
[SI]X MOIS	**32** fr.	SIX MOIS	**40** fr.
[T]ROIS MOIS	**17** fr.	TROIS MOIS	**21** fr.

[I]'R. F.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANC

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e— REG. COMM. SEINE No 80.493

MERCVRE DE FRANCE donne, dans 24 livraiso **d'une seule année,** la matière de **cinquante volum** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 7 francs l'un, coûterai 350 francs.

Le *Mercvre de France* a publié au cours de l'année 1924 :

113 études, essais, longs articles, contes, nouvelles et fantais

68 poésies (de 24 poètes);

7 romans;

plus de 500 articles dans la « Revue de la Quinzaine », sou 105 rubriques suivantes :

Agriculture.
A l'Etranger.
Anthropologie.
Archéologie.
Architecture.
Art.
L'Art à l'étranger.
Art ancien et Curiosité.
L'Art du Livre.
Les Arts décoratifs.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chronique de Belgique.
Chronique d'Egypte.
Chronique du Midi.
Chronique des Mœurs.
Chronique de Paris.
Chronique de la Suisse romande.
Cinématographie.
Démographie.
Droit international.
Echos.
Enseignement.
Esotérisme et Sciences psychiques.
Ethnographie.
Féminisme.
Folklore.
Gastronomie.
Géographie.
Graphologie.
Hagiographie et Mystique.
Héraldique.
Histoire.
Histoire des Religions.
Hygiène.
Indianisme.
Islam.
Les Journaux.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres canadiennes.
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres espagnoles.
Lettres haïtiennes.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres japonaises.
Lettres latines.
Lettres malgaches.
Lettres néerlandaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres persanes.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres roumaines.
Lettres russes.
Lettres suédoises.
Lettres tchéco-slovaques.
Lettres yidisch.
Lettres yougoslaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature dramatique.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Mycologie.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents économiques.
Notes et Documents ésotériques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents diques.
Notes et Documents raires.
Notes et Documents de sique.
Notes et Documents s tifiques.
Orientalisme.
Ouvrages sur la guerr 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Poétique.
Préhistoire.
Publications d'art.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions économique
Questions financières.
Questions fiscales.
Questions internationa
Questions juridiques.
Questions militaires et times.
Questions religieuses.
Régionalisme.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale.
Sciences médicales.
Société des Nations.
Théâtre.
Tourisme.
Urbanisme.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen sur demande adressée, 26, rue de Condé, Pa

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Les prix indiqués sont ceux de notre catalogue no 85. Les circonstances peuvent nous
›liger à en modifier quelques-uns, faculté que nous nous réservons expressément.

LOUIS BERTRAND

ıspard de la Nuit 6 75

AD. VAN BEVER ET P. LÉAUTAUD

ètes d'Aujourd'hui, 2 vol. à 8 fr. 16 »

LÉON BLOY

Ame de Napoléon 7 50
ı Seuil de l'Apocalypse 7 50
ıns les Ténèbres 7 50
s Dernières Colonnes de l'Eglise . 7 50
Désespéré 7 50
régèse des Lieux Communs . . . 7 50
régèse des Lieux Communs, nouvelle série 7 50
Femme Pauvre . . . . 8 »
Invendable 7 50
éditations d'un Solitaire en 1916 . 7 50
Mendiant ingrat, 2 vol. à 7.50 . 15 »
ın Journal 7 50
ges choisies 7 50
Pèlerin de l'Absolu 7 50
Porte des Humbles . . . . . . 8 »
ıatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne, 2 vol. à 7 fr. . . . . . 14 »
Vieux de la Montagne 7 50

LÉON BOCQUET

bert Samain 7 50

F.-A. CAZALS ET GUSTAVE LE ROUGE

s Derniers Jours de Paul Verlaine . 15 »

PAUL CLAUDEL

t poétique 7 50
nnaissance de l'Est 7 50
éâtre, 4 vol. Chacun 7 50

MARCEL COULON

moignages, 3 vol. Chacun . . . 6 75

GEORGES DUHAMEL

Civilisation, 1914-1917 . . . . 7 50
Le Combat . . . . 7 »
Confession de Minuit 7 50
Deux hommes 7 50
Elégies . . . . 5 »
Entretiens dans le tumulte . . . 7 50
Les Hommes abandonnés 7 50
La Journée des aveux 7 50
La Lumière . . . . 5 »
Paul Claudel 6 50
Les Plaisirs et les Jeux 7 50
Les Poètes et la Poésie 7 50
La Possession du Monde 7 50
Le Prince Jaffar 7 50
Vie des Martyrs, 1914-1916 . . . 7 50

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin . . . . 12 »

JULES DE GAULTIER

Le Bovarysme . . . . 10 »
Comment naissent les dogmes . . . 7 50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs 7 50
La Fiction universelle 7 50
Le Génie de Flaubert 7 50
De Kant à Nietzsche 7 50
Nietzsche et la Réforme philosophique. 7 50
Les Raisons de l'Idéalisme . . . 7 50

ANDRÉ GIDE

L'Immoraliste 7 50
Nouveaux Prétextes 7 50
Oscar Wilde . . . . 3 »
La Porte étroite 7 50
Prétextes 7 50

MAXIME GORKI

L'Angoisse 7 50
L'Annonciateur de la Tempête . . 7 50
Les Déchus 7 50
Les Vagabonds 7 50
Varenka Olessova 7 50

Envoi franco du Catalogue complet

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours 7 50
Les Chevaux de Diomède 7 50
Un Cœur virginal 7 50
Couleurs 7 50
La Culture des Idées 7 50
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps 7 50
Divertissements 7 50
Epilogues, 4 vol. Chacun 7 50
Esthétique de la Langue française. . 7 50
Histoires magiques 7 50
Lettres à l'Amazone. 7 50
Lettres d'un Satyre . . . . . . 7 »
Lettres à Sixtine. . . . . . . 7 »
Lilith suivi de *Théodat*. 7 50
Le Livre des Masques 7 50
Le IIe Livre des Masques 7 50
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps 7 50
Une Nuit au Luxembourg 7 50
Pages choisies . . . . 10 »
D'un Pays Lointain. 7 50
Le Pèlerin du Silence 7 50
Pendant la Guerre 6 50
Pendant l'Orage 4 50
Physique de l'Amour 7 50
Le Problème du Style 7 50
Promenades littéraires, 5 vol. Chacun 7 50
Promenades philosophiques, 3 vol. Chacun. 7 50
Sixtine 7 50
Le Songe d'une Femme 7 50

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire 7 50
L'Homme intérieur 7 50
Premiers et Derniers Vers 7 50
Le Semeur de Cendres 7 50

LAFCADIO HEARN

Chita 7 50
Esquisses martiniquaises 7 50
Fantômes de Chine 7 50
Feuilles éparses de Littératures étranges 7 50
Le Japon 7 50
Kotto 7 50
Kwaidan 7 50
La Lumière vient de l'Orient . . . 7 50
Le Roman de la Voie lactée. . . . 7 50
Youma. 7 50

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes 7 50
Clairières dans le Ciel 7 50
Cloches pour deux Mariages . . . 7 50
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. 7
Le Deuil des Primevères 7
Feuilles dans le vent. 7
Les Géorgiques chrétiennes 7
Ma Fille Bernadette. 7
Monsieur le Curé d'Ozeron. . . . 7
Le Poète Rustique. 7
Le Premier Livre des Quatrains . . 5
Le Deuxième Livre des Quatrains . 5
Le Troisième Livre des Quatrains . 5
Le Roman du Lièvre 7
Le Rosaire au Soleil. 7
Le Tombeau de Jean de La Fontaine . 7
Le Triomphe de la Vie 7
La Vierge et les Sonnets 6

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions 7
Les Bâtisseurs de Ponts. 7
« *Capitaines Courageux* » 7
Contes choisis. 15
Le Chat Maltais 7
L'Histoire des Gadsby 7
L'Homme qui voulut être roi . . . 7
Kim 7
Lettres du Japon 7
Le Livre de la Jungle 7
Le Second Livre de la Jungle . . . 7
La plus belle Histoire du monde . . 7
Le Retour d'Imray 7
Sa Majesté le Roi 7
Stalky et Cie. 7
Sur le Mur de la Ville. 7

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes 7
Moralités légendaires 7
Poésies complètes, 2 vol. à 7 fr. 50. 15

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire 7

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra 7
De l'une à l'autre Aurore 7
Poèmes. 7

EDMOND LEPELLETIER

Emile Zola, sa Vie, son Œuvre . . 15
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre . 15

CHARLES VAN LERBERGHE

La Chanson d'Eve 7
Les Flaireurs 2
Pan 6

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles 7

Envoi franco du Catalogue complet

JEAN MORÉAS

Choix de Poèmes	7	50
Contes de la Vieille France	7	50
Esquisses et Souvenirs	7	50
Iphigénie	7	»
Poèmes et Sylves	7	50
Premières Poésies	7	50
Réflexions sur quelques Poètes	7	50
Les Stances	7	50
Variations sur la Vie et les Livres	7	50

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ainsi parlait Zarathoustra	10	»
Aurore	8	»
Le Cas Wagner	2	»
Considérations inactuelles	7	50
Considérations inactuelles, 2e série	7	50
Le Crépuscule des Idoles	7	50
Ecce Homo suivi de *Poésies*	7	50
Le Gai Savoir	8	»
La Généalogie de la Morale	7	50
Humain, trop Humain (1re partie) 2 vol. à 7 fr. 50	15	»
L'Origine de la Tragédie	7	50
Pages choisies	7	50
Par delà le Bien et le Mal	8	»
La Volonté de Puissance, 2 vol. à 7 fr. 50	15	»
Le Voyageur et son Ombre (Humain, trop Humain, IIe partie)	7	50

LOUIS PERGAUD

De Goupil à Margot	7	50
La Guerre des Boutons	7	50
La Revanche du Corbeau	7	50
Le Roman de Miraut	7	50
Les Rustiques	7	50
La Vie des Bêtes	7	50

EDGAR POE

Histoires étranges et merveilleuses	7	50
Poésies complètes	7	50

GEORGES POLTI

Les Trente-six situations dramatiques	15	»

RACHILDE

L'Animale	7	50
Contes et Nouvelles suivis du *Théâtre*	7	50
Dans le Puits	7	50
Le Dessous	7	50
L'Heure Sexuelle	7	50
Les Hors Nature	7	50
L'Imitation de la Mort	7	50
La Jongleuse	7	50
Le Meneur de Louves	7	50
La Sanglante Ironie	7	50
Son Printemps	7	50
La Tour d'Amour	7	50

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

Les Amants Singuliers	7	50
L'Amphisbène	7	50
Les Bonheurs perdus	7	50
Le Bon Plaisir	7	50
La Canne de Jaspe	7	50
La Cité des Eaux	7	50
Couleur du Temps	7	50
La Double Maîtresse	7	50
Esquisses Vénitiennes	6	»
Figures et Caractères	7	50
La Flambée	7	50
Histoires incertaines	7	50
L'Illusion héroïque de Tito Bassi	7	50
Les Jeux Rustiques et Divins	7	50
Le Mariage de Minuit	7	50
Les Médailles d'Argile	7	50
1914-1916	4	50
Le Miroir des Heures	7	50
Le Passé vivant	8	»
La Pécheresse	7	50
La Peur de l'amour	7	50
Le Plateau de Laque	7	50
Poèmes, 1887-1892	7	50
Portraits et Souvenirs	7	50
Premiers Poèmes	7	50
Les Rencontres de M. de Bréot	7	50
Romaine Mirmault	7	50
La Sandale ailée	7	50
Les Scrupules de Sganarelle	7	50
Sujets et Paysages	7	50
Les Vacances d'un jeune homme sage	7	50
Vestigia Flammæ	7	50

JULES RENARD

Le Vigneron dans sa Vigne	7	»

ARTHUR RIMBAUD

Les Illuminations	4	50
Poésies	6	50
Une Saison en Enfer	4	50

JOHN RUSKIN
(Traduit par MARCEL PROUST)

La Bible d'Amiens	7	50
Sésame et les Lys	7	50

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or	7	50
Contes	7	50
Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème*	7	50
Au Jardin de l'Infante	7	50
Polyphème	2	50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché	7	50

Envoi franco du Catalogue complet

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens Français d'aujourd'hui. 12 »

LAURENT TAILHADE

Poèmes aristophanesques. 7 50
Poèmes élégiaques 7 50
Laurent Tailhade intime 7 50

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête 7 50
Contes choisis. 7 50
Exploits de Tom Sawyer détective 7 50
Le Legs de 30 000 dollars 7 50
Un Pari de Milliardaires 7 50
Les Peterkins. 7 50
Plus fort que Sherlock Holmès. 7 50
Le Prétendant américain 7 50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre 7 50
A la vie qui s'éloigne 7 »
Les Blés mouvants 7 »
Choix de Poèmes. 7 50
Deux Drames. 7 50
Les Flammes Hautes. 7 »
Les Forces tumultueuses 7 50
Hélène de Sparte, Les Aubes 7 50
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après Midi* 7 50
La Multiple Splendeur 7 »
Poèmes. 7 50
Poèmes, nouvelle série 7 50
Poèmes, troisième série 7 50
Les Rythmes souverains. 7 »
Toute la Flandre I, II, III, 3 vol. à. 7 »
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées* 7 50
Les Visages de la Vie 7 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes 7 50
Le Domaine Royal 8 »
Plus loin 7 50
Voix d'Ionie 7 50

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes 7

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham 7
Anne Véronique 7
Anticipations. 7
La Burlesque Equipée du Cycliste. 7
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat 7
Douze Histoires et un Rêve 7
Effrois et Fantasmagories 7
La Guerre dans les airs. 7
La Guerre des Mondes 7
L'Histoire de M. Polly. 7
Une Histoire des Temps à venir 7
L'Ile du Docteur Moreau 7
La Machine à explorer le Temps 7
La Merveilleuse Visite 7
Miss Waters 7
Le Pays des Aveugles 7
Les Pirates de la mer 7
Place aux Geants 7
Les Premiers Hommes dans la Lune 7
Quand le Dormeur s'éveillera 8
Au Temps de la Comète. 7
Une Utopie moderne 7

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe, 2 vol. à 12 fr. 24

OSCAR WILDE

De Profundis, suivi de la *Ballade de la Geôle de Reading* 7
Les Origines de la Critique historique 7

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage. 7

COLETTE WILLY

La Retraite sentimentale 7
Sept Dialogues de Bêtes. 7

RELIURE

Tous les ouvrages de notre catalogue peuvent être fournis reliés. Il est toutefo[is] possible que des volumes manquent en magasin : un délai de 20 jours est alo[rs] demandé.

Les personnes qu'intéressent les reliures en trouveront le tarif à notre Catalog[ue] complet, que nous envoyons franco sur demande adressée, 26, rue de Condé, Paris, 6

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6e — REG. COMM. : SEINE No 80.493

ŒUVRES

DE

CHARLES DERENNES

LAURÉAT du **PRIX FÉMINA-VIE HEUREUSE 1924**

L'Amour fessé

ROMAN

Un volume in-18. — Prix .. .. **6** fr. **75**

Le Peuple du Pôle

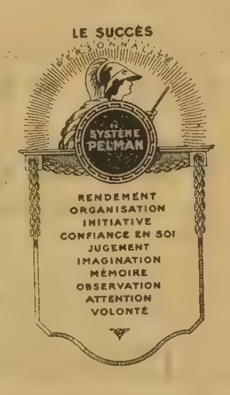
ROMAN

Un volume in-18. — Prix .. .. **6** fr. **75**

Quelques mots

Sur un guide qui a conduit au succès un million d'adeptes.

On vous a dit : « Pratiquez le système **Pelman** et vous réussirez dans la vie ». Vous avez vu les milliers de témoignages de ceux qui ont eu recours au système **Pelman**. Au fond vous êtes tout disposé à essayer, mais vous hésitez encore. Quoi de plus naturel que l'indécision quand on croit se lancer dans l'inconnu ?



Renseignez-vous donc : le système **Pelman** n'a rien de mystérieux. Son but, c'est de développer harmonieusement toutes les facultés de l'esprit. Son enseignement est étayé sur les principes d'une logique sûre et d'une psychologie vivante et avant tout éducative. Sa valeur a été prouvée par une expérience de trente années. Et le cours strictement personnel sera adapté à votre cas, grâce à une correspondance suivie et à des exercices très simples de gymnastique mentale. Vous arriverez rapidement à développer en vous les qualités d'énergie, de puissance de concentration, de clarté, d'initiative, de confiance qui assurent le succès dans la vie.

La vie ne doit être dure à personne.

Si elle ne vous a pas apporté tout ce que vous désirez et si vous voulez savoir pourquoi, écrivez à l'**Institut Pelman**. Non seulement vous recevrez une brochure explicative sur le système **Pelman**, vous aurez encore un véritable diag mental sur votre cas. Si vous le de une consultation d'essai, personne gratuite vous sera accordée sur s demande et sans engageme votre part.

N'hésitez pas: la France c déjà onze milliers de Pelm en moins de trois ans : il y plus d'un million dans le r entier. L'**Institut Pelma** rantit l'efficacité de son gnement à tous ceux qui s le cours jusqu'au bout.

Vous pouvez obtenir de cisions, vous avez des mill témoignages, une garantie lué. Que voulez-vous de

Ecrivez aujourd'h

Brochures explicatives et preuves sont envoyées gratuitement par l'**Institut Pelman**, *13, Cité du Retiro, Paris-8e*.



Londres **New-York** **Toronto**
Stockholm **Melbourne** **Durban**

F.